

cahiers

LEON TROTSKY

2

AVRIL-JUIN 1979

INSTITUT LEON TROTSKY 29, RUE DESCARTES 75005 PARIS
PUBLICATION TRIMESTRIELLE. DIFFUSION E. D. I.

INSTITUT LÉON TROTSKY

Association selon la loi de 1901

Siège social : 29, rue Descartes, 75005 PARIS - Tél. : 329.55.20

L'Institut Léon Trotsky a pour but de promouvoir l'œuvre de Léon Trotsky sous ses divers aspects [...], préparer la publication en langue française des Œuvres de Léon Trotsky en une édition la plus complète possible, établie sur une base scientifique [...], réaliser une large collaboration internationale [...] éditer les Cahiers Léon Trotsky destinés à établir un lien entre toutes les personnes intéressées par les travaux de l'Institut Léon Trotsky et à permettre la publication de textes et documents divers concernant l'auteur et le mouvement ouvrier, mis à jour au cours de recherches, regrouper ou recenser toutes informations, documentation ou archives concernant Trotsky et son œuvre [...]. (Extrait des Statuts de l'Association.)

COMITÉ DE PARRAINAGE DE L'INSTITUT

Ont à ce jour répondu à notre appel : John Archer, Jean Beaussier, Robert Brécy, Yvan Craipeau, Helmut Dahmer, Tamara Deutscher, André Donneur, Pierre Frank, Adolfo Gilly, Daniel Guérin, Roland Lewin, Marcel Liebman, Jean Maitron, Ernest Mandel, François Maspero, César N. Molina-Flores, Miklos Molnar, Maurice Nadeau, George Novack, Pelai Pagès, Jacqueline Pluet, Michel Raptis, Madeleine Rébérioux, Gérard Rosenthal, Laurent Schwartz, Fritjof Tichelmann, Jean van Heijenoort, Luis Vitale, Esteban Volkov, Marie-Alice Waters.

BUREAU DE L'INSTITUT

Marguerite Bonnet (présidente), Pierre Broué (direction scientifique), Michel Dreyfus, Jean-François Godchau (suppléant), Anna Libera, Jean Risacher.

Cahiers Léon Trotsky

Comité de rédaction : Les membres du bureau de l'Institut, Jean René, Francis Joliver, Michel Kehrnon, Nat London.

Rédaction et Administration

29, rue Descartes — 75005 Paris. Tél. : 329.55.20

Prix au numéro : 20 F

Abonnement de lancement pour 3 numéros : France : 50 F
Etranger : 55 F

(envoi par avion : nous consulter)

Abonnement de soutien : 100 F, 200 F, 300 F, 500 F...

C. C. P. : Institut Léon Trotsky, Paris 20 947-83 U.

cahiers LEON TROTSKY

N° 2

AVRIL-JUIN 1979

SOMMAIRE

Evelyn Reed	3
Raya DUNAYEVSKAYA. — Trotsky l'homme	5
Joseph Hansen	21
Joseph HANSEN. — Avec Trotsky jusqu'au dernier moment	25
Clare SHERIDAN. — Le buste de Léon Trotsky, présentation de Pierre FRANK	53
George BREITMAN. — La discussion autour de l'amendement Ludlow	65
Pierre NAVILLE. — Sur l'assassinat de Rudolf Klement. Avec deux lettres inédites de L. TROTSKY	73
Léon TROTSKY. — Deux lettres inédites sur le parti communiste S. F. I. C. à Lénine et Zinoviev	79
Lettre à Lénine (septembre 1921)	81
Lettre à Zinoviev (novembre 1922)	85
Michel KEHRNON. — A propos d'une source de Deutscher	89
Courrier des lecteurs. — Lettres de Pierre FRANK et Daniel GUÉRIN	99
Michel DREYFUS et Jean-François GODCHAU. — Chronique des publications récentes	103

L'abondance des matières ne nous a pas permis de publier tous les articles annoncés qui paraîtront dans les prochains numéros.

Revue trimestrielle
PUBLICATION DE L'INSTITUT LEON TROTSKY
29, rue Descartes, 75005 PARIS



EVELYN REED (1905-1979)

Evelyn Reed, militante du S. W. P. des Etats-Unis depuis quarante ans, est morte à New York, d'un cancer, le 22 mars dernier ; elle avait soixante-treize ans.

Peintre, auteur d'un portrait de Natalia Sedova (la compagne de Trotsky), Evelyn Reed rencontre des militants du S. W. P. à la fin des années 30 et s'installe, en 1939, à Mexico. Là, elle fréquente l'entourage de Trotsky et c'est sous l'influence de ce dernier, après maintes discussions, qu'elle adhère au S. W. P., en 1940. Elle sera membre du National Committee (comité central) du S. W. P. de 1959 à 1975, et participera activement à la presse de l'organisation trotskyste américaine : *The Militant* (l'hebdomadaire) et *International Socialist Review* (la revue théorique).

Mais la contribution la plus consistante d'Evelyn Reed aura été, sans conteste, l'ensemble de ses écrits consacrés à la libération des femmes. Appliquer la méthode du matérialisme historique à l'analyse de l'origine et de la nature de l'oppression spécifique des femmes dans la société de classes ; montrer l'indispensable articulation entre le combat pour les droits des femmes et celui pour le renversement du capitalisme ; réfuter les innombrables pseudo-théories et préjugés mâles-chauvins destinés à perpétuer la marginalité des femmes dans les sphères décisives de la vie sociale ; combattre les théories « féministes-radicales » faisant des hommes en tant que tels « l'ennemi principal »... Voilà les principaux thèmes des nombreux articles écrits par Evelyn Reed depuis le milieu des années 50 jusqu'à sa mort. A l'évidence, ses articles ont « nourri » très largement la fraction du mouvement de libération des femmes, et ce à l'échelle internationale, pour qui il n'y aura « pas de libération des femmes sans socialisme » ni de « socialisme sans libération des femmes ».

Le livre sur lequel Evelyn Reed a travaillé une vingtaine d'années « *Woman's evolution* » (l'évolution des femmes, une recherche anthropologique) n'est pas encore publié en français. De son autre livre, qui a connu des éditions successives en anglais et qui est traduit en 8 langues : « *Problèmes de la libération des femmes* », 2 articles viennent d'être publiés en français dans « *Féminisme et socialisme aux Etats-Unis* » — recueil de textes du S. W. P. traduits et présentés par Françoise Le Calvez (10/18 ; 1979).

Le bureau de l'Institut Léon Trotsky et le comité de rédaction des Cahiers Léon Trotsky adressent aux militant(e)s du S. W. P. et au camarade George Novack, compagnon d'Evelyn depuis près de quarante ans, leurs sentiments chaleureux et attristés.

J.-F. G.

Trotsky l'homme

Raya Dunayevskaya, écrivain américain bien connue, a passé presque une année entre 1937 et 1938 à Coyoacán en qualité de secrétaire de Trotsky, sous l'identité de Rae Spiegel. C'est après son retour aux Etats-Unis, vers la fin de 1938, qu'elle rédigea le beau texte qu'elle autorise les Cahiers à publier et qui était jusqu'à présent inédit. Nous lui en sommes reconnaissants : ce témoignage, rédigé à chaud, d'une proche collaboratrice, prend une grande valeur après le livre de Jean van Heijenoort et vient heureusement compléter, par l'intervention d'une des intéressés, l'article de Pierre Broué sur « Quelques collaborateurs de Trotsky » paru dans notre numéro 1.

Note de présentation de Raya Dunayevskaya

« Trotsky l'homme » a été écrit en 1938 peu après mon retour de Coyoacán où j'avais servi de secrétaire à Trotsky pendant cette période cruciale de 1937-1938 où furent organisées à Moscou les plus grandes impostures judiciaires de l'histoire. L'article reflète ce qui se passa dans la maison de Trotsky, quand cela se passa et comment cela se passa contrairement à ce qu'une publication récente décrit comme un « souvenir des choses passées » par un homme qui a beaucoup changé dans ces dernières quarante années. Bien que, dans les deux ans qui ont suivi, j'aie rompu avec Trotsky politiquement et théoriquement — et nullement sur la seule question de l'économie russe, que je considère comme capitaliste d'Etat — je n'ai jamais changé ma position sur « Trotsky l'Homme », c'est-à-dire un grand révolutionnaire. C'est pourquoi j'autorise cette publication sans en changer un mot, bien que, du fait qu'il était à l'origine destiné à une publication bourgeoise (Harper), je l'ai écrit plutôt en témoin qu'en trotskyste que j'étais alors.

R. D.

I

Au tournant de sa deuxième année sur le continent nord-américain, Léon Trotsky, à cinquante-neuf ans, est aussi optimiste et énergique qu'en 1902, alors que, révolutionnaire âgé de vingt-deux ans, il réalisa sa première et audacieuse évasion de Sibérie.

Travailler à deux grandes biographies — une de Lénine et une de Staline —, dicter au rythme de 1 000 mots par jour, scruter attentivement la presse mondiale, vérifier et revérifier les traductions de ses propres ouvrages en cinq langues ne constituent qu'une partie de la routine quotidienne de l'ancien commissaire du peuple aux affaires étrangères.

Retranché dans la maison bleue que les Rivera lui ont meublée à Coyoacán, l'ancien commissaire à la guerre de Russie est plus lourdement gardé aujourd'hui qu'au temps où il était au pouvoir.

Les rampes lumineuses recherchées donnent à sa demeure l'aspect d'une salle de cinéma d'Hollywood pendant une première mondiale. Mais la guérite de la sentinelle sur le toit, les murs élevés, les fenêtres et les portes à barreaux et le système d'alarme compliqué modifient profondément cette impression.

La structure ressemble maintenant à une forteresse presque imprenable. Une baraque de sentinelles de chaque côté des maisons alcazar, des policiers armés de fusils à baïonnettes, d'armes automatiques et de sifflets stridents. C'est la contribution du Mexique à la protection du célèbre exilé.

Une seconde ligne de défense est constituée par les gardes de l'intérieur composés de partisans révolutionnaires de Trotsky, des hommes dévoués et inébranlables qui patrouillent à l'intérieur des terres. L'équipe bien armée des secrétaires aide la garde intérieure.

C'est le museau d'un automatique pointé vers nous à travers une mince fente de la porte qui a répondu à notre coup de sonnette. Apparemment satisfait d'avoir reconnu Diego Rivera (qui m'avait conduit ici depuis sa maison de San Angel), le garde de l'intérieur a promptement ouvert la porte et l'a refermée aussi vite.

On m'a présenté à Joe Hansen — un homme d'un réel talent littéraire qui était venu du Far West pour être le secrétaire en anglais de Léon Trotsky. Il m'a à son tour présenté au secrétaire français, blond-roux, de Trotsky, Jean van Heijenoort, qui m'a conduit dans le bureau.

Le spectacle d'une maison d'hommes armés n'était pas fait pour apaiser les nerfs d'une américaine et mon malaise grandissait à l'idée de l'épreuve à laquelle j'allais bientôt devoir faire face. Moi, avec à peine plus d'une année d'étude du russe, j'osais me présenter pour le poste de secrétaire privée d'un maître reconnu de la langue. J'étais inquiète. Mon russe tiendrait-il ?

Je regrettais à moitié d'avoir eu tellement assez de mon travail aux Etats-Unis que je l'avais quitté pour l'aventure au Mexique. Mon esprit était traversé par des descriptions de Trotsky, « dictatorial et exigeant »,

« génial, mais un grand égocentrique », « arrogant ». Je réalisai que j'étais en fait effrayée de rencontrer « l'homme d'Octobre » — ainsi nommé parce que le jour de sa naissance, le 25 octobre (calendrier moderne, 7 novembre) coïncidait avec la date de la révolution bolchevique victorieuse de 1917.

Trotsky s'avança vers moi d'un pas militaire. Il me serra vigoureusement la main. Je fus tout de suite frappé par sa tête énorme, comme je n'en avais jamais vu avant, le front haut, la nuque de lion couronnée par une chevelure gris argenté qui retombait comme si elle avait été touchée par une brise, la mâchoire et le menton fermes sur lesquels se hérissent la moustache grise et le bouc. Tout cela solidement planté sur des épaules énormes, robustes.

C'était un titan qui se dressait devant moi et je sentais la force d'une grande intelligence. « Formidable », murmurai-je en français à Jean van Heijenoort.

A Trotsky, je parlai en russe. Il sourit — le sourire sincère d'un enfant heureux — et dit que mon russe avait un parfait « accent de Manhattan ». « Mais, commença-t-il en anglais, vous ferez l'affaire. » Puis il ajouta que je souhaitais peut-être « l'éprouver » : il faisait allusion à son anglais récemment acquis.

Trotsky quitta la pièce un moment, puis revint avec une veste pour moi. Les soirées mexicaines sont fraîches, mais je bouillais en rencontrant le célèbre exilé et n'avais pas conscience d'avoir froid. Comment l'avait-il remarqué ? Il y avait de la part de l'ancien commissaire à la guerre de Russie une simplicité inattendue, qui me mit à l'aise et je commençai à envisager avec plaisir la perspective de devenir sa secrétaire.

Mais au dîner le même soir, ma bonne tenue eut beaucoup à souffrir quand ma bouche prit pour la première fois contact avec le *chile poblano*. Aujourd'hui encore, je ne suis pas sûre d'avoir avalé le « lance-flammes » comme je devais plus tard baptiser ce plat. Trotsky fit la remarque que sa maison était internationale et, jetant un coup d'œil à mon assiette, ajouta qu'on n'y tolérât aucun « préjugé national ». L'éclat de rire de la tablée ne facilita pas ma tâche car ma langue brûlait littéralement quand j'eus terminé mon *chile poblano*.

Malgré l'atmosphère de gaieté de la tablée, je me sentais un peu mal à l'aise parce qu'en tant que membre nouveau de la « famille », j'étais sous la surveillance du regard aigu de Trotsky. Avant la fin du dîner, je sentis de nouveau ses yeux qui me jaugeaient : cette fois, c'était pour reprouver mon excessive minceur.

Solennellement, mais avec une étincelle dans l'œil, il résuma la situation : « Rae Spiegel — ça n'existe pas. C'est juste une abstraction mathématique. »

La blonde Natalia Ivanovna (la femme de Trotsky) prit tellement au sérieux cette remarque que je fus gratifiée d'une portion double de *chile poblano*. Les portions doubles ont produit leur effet et quand je quittai cette famille généreuse je pesais quinze livres de plus...

II

Le lendemain je fus initiée à la routine quotidienne. L. D. — c'est ainsi que j'appris bientôt à désigner Léon Davidovitch Trotsky — se lève à 7 h 30. Il arrose le jardin et fait une longue promenade dans le patio. Il ne faut pas le déranger parce que c'est à ce moment-là qu'il fait ses plans pour ce qu'il va dicter pendant la journée, ce qui débute à 9 h. Les articles importants et, bien entendu, les principaux ouvrages littéraires sont écrits en russe. Les lettres sont dictées dans la langue que parlent les destinataires : russe, allemand, français, anglais, espagnol.

Du fait que Trotsky a autant écrit, j'avais l'impression qu'il composait rapidement. Cependant, non seulement il dictait lentement mais il travaillait à plusieurs reprises l'exemplaire dactylographié. Quand on lui a remis la transcription pour correction, il introduit tant de modifications qu'il est souvent difficile de reconnaître l'original. Ce qui était à l'origine une page et ce qu'il rend à la secrétaire pour le retaper n'est plus ce qu'elle lui a donné, mais quelque chose de quatre fois plus long.

Pendant que le « collaborateur » — c'est ainsi qu'il appelle son secrétaire — est en train de remettre au propre et de faire de la « page » quatre feuillets numérotés, Trotsky marche hors de la pièce et revient, continuant à ajouter et à retrancher. La plus grande longueur du texte final comparé à l'original ne résulte pas tellement du fait qu'il l'a poli que de l'expansion du contenu.

Trotsky ne travaille pas à partir d'un plan écrit. Ce qu'il dicte est ainsi un premier « projet » de ce qu'il pense. Je découvris que la première dictée contient souvent plus de fioritures que le texte définitif dans lequel il supprime tous les adjectifs qui ne sont pas absolument essentiels. Ce qu'il recherche, c'est la précision de l'expression et le texte final exprime sa pensée de la façon la plus concise.

L. D. arpente le bureau à pas mesurés tout en dictant, pesant chacun des mots quand il le prononce. Mais il n'y a rien de flegmatique dans cette dictée au rythme lent. Son ton bas, calme permet de souligner les limites que les conditions de l'exil ont imposées à un homme d'une énergie aussi dynamique. La beauté de la langue russe est rehaussée par l'éloquence d'un maître orateur. Il n'est pas question de réduire la verve et le mouvement dans celles de ses compositions qui exposent la cause de la révolution mondiale.

Au cours de la dictée, Trotsky s'arrête parfois pour examiner sa bibliothèque — des étagères toutes simples, longues, contre le mur où s'alignent les écrits de Marx, d'Engels et de Lénine, ses propres ouvrages, et les comptes rendus des congrès de l'Internationale communiste ; d'autres étagères sont garnies d'ouvrages sur l'économie, la science, la philosophie, la psychanalyse ; au-dessous, des romans surtout en français.

Non seulement le contenu de chacun de ses livres, mais la place exacte qu'il occupe sur les étagères est familier à Trotsky. Il est prompt

à relever tout changement de place dans leur disposition, toute nouvelle reliure, ou — calamité ! — un livre qui manque.

D'autres fois, ses yeux se portent sur le patio où d'étranges et primitives idoles de pierre se dressent, menaçantes et ignorantes de l'odeur forte du jasmin, des roses et des oranges ; sur les murs élevés couverts de bougainvilliers ; à l'horizon, au-delà de l'horizon.

Ma première expérience avec la presse commença à la fin de mon premier jour de travail. On avait accordé une interview à un correspondant d'un grand quotidien de New York.

En règle générale, on faisait aux journalistes la politesse de leur faire rencontrer Trotsky dans son bureau. Mais, ce soir-là, Diego et Frida (Rivera) passaient la soirée avec L. D. et Natalia Ivanovna, et c'est pourquoi Trotsky ne rencontra le journaliste que dans la pièce où je travaillais.

Quand il arriva, je lui remis les réponses écrites de Trotsky à ses questions écrites. Il les lut devant moi et signa une déclaration disant que ces réponses seraient publiées intégralement et exactement comme elles avaient été rédigées. Trotsky entra et je les présentai l'un à l'autre.

Je trouvai très intéressant d'assister à l'entrevue, et aujourd'hui, à la lumière des événements survenus depuis, je ne puis m'empêcher de sourire en l'évoquant. Tant par son apparence que par ses façons, le correspondant était un petit homme. Il semblait s'être « évanoui » hors de notre vue dès l'instant où l'ancien commissaire à la guerre était entré dans la pièce.

Le journaliste était tellement écrasé par la présence de Léon Trotsky qu'il n'osa pas demander autre chose qu'une approbation de son « comportement » : M. Trotsky avait-il aimé ses questions ?

L'ancien commissaire aux affaires étrangères sourit : « J'y ai répondu de mon mieux. »

L'homme de la presse semblait penaud. En conclusion de cette conversation de dix minutes, il célébra la « brillante clarté » des réponses de Trotsky. Il demanda pardon d'être sentimental. « Mais cela aurait pour moi une telle valeur si je pouvais avoir un autographe de M. Trotsky. »

Trotsky apposa sa signature sur la déclaration et retourna vers les Rivera dans le bureau. Le journaliste fut escorté jusqu'à l'autre côté du patio. Il devait présenter plus tard ce fait (pas dans le quotidien de New York pour lequel il avait demandé l'entrevue, mais dans un pâle mensuel de Chicago) comme une preuve du fait que Léon Trotsky et Diego Rivera ne s'adressaient pas la parole !

Ce même correspondant ne s'en tint pas à ce produit de son imagination mais cita des propos de Trotsky de façon à leur donner une déformation particulièrement mensongère. Il couronna cet exploit en coupant les citations en y interpolant ses propres — passez-moi l'expression — « remarques ». Cela donnait également l'impression que les réponses avaient été faites oralement et que l'auteur de l'article avait eu un long entretien avec Trotsky, au lieu des simples dix minutes.

Je n'ai aucun moyen de juger si le comportement de ce journaliste de New York (Chicago ?) était hypocrite pendant qu'il parlait avec

Trotsky, ou s'il a choisi d'oublier ce qui s'était passé quand il lui a fallu monnayer ses produits littéraires. Peut-être me suis-je trop attardée sur ce petit monsieur, mais cette façon d'informer est typique de la façon dont les entrevues avec Trotsky sont organisées en réalité et comment elles sont préparées pour la consommation par le public des lecteurs. La connaissance de cela me fit apparaître et jeter au vent le fragile tissu des descriptions de Trotsky que j'avais lues.

III

EN décembre de l'année dernière, la presse a annoncé que Trotsky et son équipe étaient « en vacances ». Pendant que nous roulions vers la campagne, Trotsky demanda : pourrais-je prendre en dictée dans la forêt, c'est-à-dire sur mes genoux ? J'allais répondre par l'affirmative quand un petit coup de pied de Natalia me rappela que nous étions, après tout, en vacances et que la réponse correcte devait être « Non ».

Même cette réponse négative, que L. D. accepta, ne l'empêcha pas d'écrire un peu chaque jour. Quand les deux semaines de vacances prirent fin, Trotsky avait dicté trois articles de quelque vingt pages chacun, sur des sujets très différents : « L'Espagne — dernier avertissement », « Derrière les murs du Kremlin » et une introduction au livre de Harold R. Isaacs, *La Tragédie de la Révolution chinoise* *.

N'ayant pas emporté à la campagne tous nos accessoires de bureau, nous n'avions pas d'éponge et, un matin, j'étais en train de lécher les bords d'une enveloppe pour la cacheter. A ce moment-là, Trotsky entra dans la pièce, considéra avec un profond ahurissement les contorsions de ma langue et s'exclama : « Quelle barbarie ! »

J'observai sa démarche vigoureuse, maintenant familière, comme il quittait la pièce. Selon ses propres conceptions d'hygiène rigoureuses, lécher une enveloppe n'était rien moins que barbare. Mais il pensa qu'il avait été trop brutal. Quand il arrivait à Trotsky d'être trop dur avec l'un de nous, il s'en repentait tout de suite et cherchait une base pour un « rapprochement ».

Moins de quinze minutes plus tard, il était de retour dans la pièce où j'étais avec un gros bouquet de fleurs qu'il avait lui-même cueillies. J'appréciai ce beau bouquet et fus très désireuse de conclure un « rapprochement ».

Les Rivera arrivèrent à la campagne et se joignirent à nous pour une grande promenade dans les bois. L. D. cependant était sceptique ; il ne croyait pas que Diego resterait avec nous tout le matin. Diego protesta ; il avait envie de se promener et ne voulait pas peindre. L. D. dit : « Oui,

(*) Paris, nrf, Gallimard, 1967.

oui, je sais, Diego. Vous viendrez avec nous — pourvu que vous ne rencontriez pas un arbre. »

Diego Rivera « rencontra un arbre » et lui et son chevalet s'assirent. Nous ne les avons pas revus avant le crépuscule.

Nous fûmes obligés de rentrer à la maison à Coyoacán un peu plus tôt que prévu parce que nous reçûmes l'information qu'on préparait un attentat contre la vie de Léon Trotsky (Walter Krivitsky qui avait refusé de retourner en Russie pendant le rappel en bloc de tout le personnel diplomatique, en informa le fils de Trotsky à Paris, Léon Sedov).

Le G. P. U. avait accru son activité au Mexique en y important deux tueurs professionnels : un agent français qui avait été responsable du meurtre, à Lausanne en Suisse, d'Ignace Reiss (important agent du G. P. U. qui avait rompu avec Moscou et rejoint la IV^e Internationale trotskyste) et un petit homme de main de Philadelphie qui, pendant qu'il était responsable du G. P. U. en Espagne, avait porté la responsabilité de la disparition du secrétaire tchécoslovaque de Trotsky, Erwin Wolf.

Le bras meurtrier du G. P. U. stalinien s'étendit alors en France où il perpétra l'horrible meurtre — un cadavre trouvé sans tête et sans jambes dans la Seine — d'un autre des anciens secrétaires de Trotsky, le jeune et talentueux réfugié allemand Rudolf Klement.

On nous avait envoyé une photo de ces deux membres de cette sombre mafia internationale. L'un des gardes suggéra de l'utiliser pour notre entraînement au tir à la cible.

Non seulement nous ne pouvions relâcher notre vigilance, mais il fallut prendre des précautions extraordinaires. Je comprenais maintenant la nécessité d'une garde importante et ne me sentais plus mal à l'aise dans notre forteresse.

Les vacances terminées, la journée de travail redevint normale. Au cours de la journée, nous avons une période de repos d'une heure. L. D. consacrait sa période de repos à lire des journaux étrangers — *Le Temps*, *New York Times*, *Pravda*, *Manchester Guardian* — aussi bien que locaux.

Trotsky a un système compliqué pour souligner les articles qu'il juge importants : des traits nets de crayon, des lignes bleues et rouges, et, de temps en temps une remarque, habituellement écrite en russe, en marge d'un paragraphe. Quand nous classons les journaux — ce qui exige une pièce entière — nous examinons soigneusement les articles soulignés, car, outre les dossiers par pays et chronologiques, nous conservons un dossier spécial, par sujet, des articles importants.

Quand le travail reprend au terme de la sieste, il continue jusqu'à 7 h du soir, heure où nous dînons. Après dîner, Trotsky lit de nouveau — des revues et des livres, cette fois — et la plupart d'entre nous vont dans leur chambre.

Je m'absorbai dans la lecture de quelques-uns des ouvrages russes de Trotsky qui n'avaient jamais été traduits en anglais. En particulier, le livre *Science et Révolution* qui avait retenu mon attention comportait un discours prononcé devant une société de chimistes, intitulé « Mendeleiev et le

marxisme ». Je décidai de traduire cette conférence parce qu'elle montrait un aspect de Trotsky généralement inconnu du public qui le considère comme un « politicien ».

Les circonstances dans lesquelles ce discours fut prononcé révèlent intrinsèquement l'homme Trotsky. En 1925, au moment où la bureaucratie stalinienne avait déjà déclenché le combat contre Trotsky, ce dernier démissionna du poste de commissaire du peuple à la guerre. Pour l'embarrasser, la bureaucratie lui confia des postes sans rapport les uns avec les autres et dans des domaines totalement inconnus de lui : président du bureau technico-scientifique de l'industrie. Il se trouva ainsi responsable des instituts scientifiques.

C'est en cette qualité qu'il s'adressa au congrès Mendeleiev à l'occasion du 200^e anniversaire de l'Académie des sciences. Bien qu'il se considérât lui-même comme un amateur dans ce domaine, la conférence est remarquable par la profondeur de son évaluation des relations entre la science et les courants historiques.

Il est traversé d'éclairs d'humour caractéristiques : « La chimie est une école de la pensée révolutionnaire non du fait de l'existence d'une chimie des explosifs — les explosifs sont loin d'être toujours révolutionnaires —, mais parce que la chimie est avant tout la science de la conversion des éléments et constitue ainsi un danger pour toute espèce de pensée absolue ou conservatrice, figée dans des catégories immobiles. » Et, faisant référence aux naïves tentatives de Darwin de transposer au domaine social les conclusions de la biologie, Trotsky disait : « Interpréter la concurrence comme une "variété" de la lutte biologique pour l'existence équivaut à ne voir que de la mécanique dans la physiologie du couple. »

Ayant traduit ce discours de ma propre initiative, j'étais particulièrement désireuse de faire bonne impression et confrontai soigneusement le texte anglais et le texte russe. Je demandai ensuite à Trotsky son opinion sur la traduction sans lui montrer l'original.

Quand il me rendit le manuscrit, il m'indiqua un endroit en disant qu'une phrase avait été omise. J'étais ahurie ; était-il possible qu'il se souvienne aussi bien d'un discours prononcé treize ans auparavant et sur un sujet où il était un « amateur », au point de se souvenir d'une phrase que j'avais oubliée dans la traduction ? J'avais entendu parler de la mémoire phénoménale de Trotsky, mais j'étais de toute évidence sceptique devant la façon dont elle m'était démontrée.

Pour se défendre, il dit : « Je ne me souviens *pas exactement*, mais je pense que c'était... » Il dicta la phrase.

En revérifiant, je trouvai qu'elle était exactement comme dans l'original !

IV

TOUTE la vie de cette famille affable, acharnée au travail, changea soudain. De Paris arriva la nouvelle de la mort prématurée, dans des circonstances mystérieuses, du fils aîné de Léon Trotsky et de Natalia Sedova. Léon Sedov était le seul de leurs enfants qui avait jusque-là échappé aux griffes du G. P. U.

Quand ils furent exilés en 1927, Sergei, leur plus jeune fils, un brillant ingénieur, était resté en Russie. Il croyait que le fait qu'il ne s'intéressait pas à la politique lui garantissait la possibilité de servir l'Union soviétique sans être persécuté. Mais il avait été arrêté depuis et avait maintenant « disparu ».

Zina, la fille aînée de Trotsky et de sa première femme, Alexandra Lvovna Sokolovskaya (qui est déportée en Sibérie pour « trotskysme ») se suicida quand Staline, qui l'avait autorisée à quitter le pays pour suivre à Berlin un traitement médical, refusa par esprit de vengeance de lui donner un visa pour revenir vers sa maison, son mari et ses enfants.

Iagoda, le prédécesseur d'Ejov comme chef du G. P. U., avait conduit à une mort prématurée sa plus jeune fille, Nina.

Maintenant la mort de Léon Sedov portait la blessure la plus profonde et à l'endroit le plus vulnérable. Elle survenait comme l'exploit prédéterminé, insidieusement planifié, d'un maître de l'intrigue. Léon Davidovitch et Natalia Ivanovna s'enfermèrent dans leur chambre et ne voulurent voir personne.

Pendant une semaine entière, ils n'en sortirent pas, et une seule personne fut autorisée à y pénétrer — la servante qui apportait le courrier et la nourriture, dont ils ne prenaient presque pas.

Ce furent de tristes jours pour toute la maisonnée. Nous ne voyions ni L. D. ni Natalia. Nous ne savions pas où ils allaient, et nous redoutions les conséquences sur eux de cette tragédie.

Nous transportâmes les machines à écrire, le téléphone, et même les cloches de la porte à la maison des gardes, pour qu'ils ne les entendent pas de leur chambre. La partie de la maison où ils étaient devint d'un silence de mort. L'air était oppressant, comme si toute la chaîne de montage de Mexico était en train de peser sur cette maison.

Le coup était d'autant plus dur non seulement parce que Léon Sedov était leur seul enfant en vie, mais aussi qu'il avait été le plus proche collaborateur littéraire et politique de Trotsky. Quand Trotsky fut interné en Norvège, bâillonné et incapable de répondre aux monstrueuses accusations lancées contre lui au premier procès de Moscou (août 1936), Sedov avait rédigé le *Livre Rouge* qui, en dénonçant brillamment les faussaires de Moscou, avait porté au prestige du G. P. U. un coup irréparable.

Dans les jours sombres après que nous eûmes reçu la tragique nouvelle, pendant que L. D. et Natalia Ivanovna étaient cloîtrés dans leur

chambre, Trotsky écrivit l'histoire de la courte vie de leur fils. C'était la première fois depuis l'époque d'avant la révolution que Trotsky écrivait à la main.

Le huitième jour, Léon Trotsky sortit de sa chambre. Je fus pétrifiée en le voyant. Le Trotsky net, méticuleux ne s'était pas rasé depuis une semaine. Son visage était profondément creusé. Ses yeux étaient gonflés d'avoir trop pleuré.

Sans dire un mot, il me tendit le manuscrit rédigé à la main, *Léon Sedov, le Fils, l'Ami, le Combattant* qui contenait quelques-uns de ses écrits les plus poignants.

Ayant appris à connaître Trotsky comme j'avais appris à le connaître, je savais que chaque mot, chaque virgule avait un sens, et que chaque mot qui avait finalement été choisi était le plus faible qu'il avait pu trouver pour exprimer le chagrin le plus profond : « Avec notre fils est mort tout ce qui restait en nous de jeune. »

Mais cette grande douleur elle-même n'entama pas l'ardeur de Trotsky pour la cause révolutionnaire. La brochure était dédiée à « la jeunesse prolétarienne ».

Elle se terminait par l'appel suivant : « Jeunesse révolutionnaire de tous les pays, reçois de nous le souvenir de notre Léon, adopte-le comme ton fils, il le mérite — et que désormais il participe invisible à tes luttes, puisque le sort lui a refusé le bonheur de prendre part à ta victoire finale. »

Quoique Trotsky soit physiquement robuste il souffre d'un mal particulier qui sape la plus grande partie de son énergie et le contraignait souvent à rester alité. Ce nouveau chagrin aboutit à une rechute de la maladie. Le médecin prescrivit un repos complet.

Le lendemain matin, les journaux annonçaient le troisième (mars 1938) procès de Moscou, prévu pour commencer deux petites semaines après la mort de Léon Sedov. Était-ce là simple coïncidence ? Nous qui savions que le G. P. U. suivait Sedov pas à pas depuis des années étions convaincus du contraire.

Est-ce que le souvenir — et la circulation — du *Livre Rouge* n'avaient pas atteint le G. P. U. au point qu'il voulait se débarrasser de ce vaillant combattant avec la mise en scène des nouveaux « procès » ? N'avaient-ils pas espéré que la tragédie assommerait Trotsky (*), le rendrait incapable de répondre aux accusations lancées maintenant ?

Si le G. P. U. escomptait ce résultat, il sous-estimait son adversaire. Aucune tragédie personnelle ne pouvait dompter Trotsky alors que l'importante tâche de dénoncer la plus grande imposture de l'histoire exigeait d'être accomplie.

(*) Avant son assassinat, Ignace Reiss nous avait dit que les milieux du G. P. U. qui désignaient Léon Sedov sous le nom de « Synok » (le fiston) disaient par exemple : « Le fiston est un bon travailleur. Ce serait difficile pour le Vieux (c'est-à-dire Trotsky) sans lui. »

Ce fut une joie d'avoir de nouveau Trotsky au travail avec nous et de relever la rapidité, la précision, la persévérance et l'indomptable énergie de ce moderne Prométhée.

Trotsky travaillait tard dans la nuit. Un jour, il était debout à 7 h et travaillait jusqu'à minuit. Le lendemain il se levait à 8 h et travaillait d'un trait jusqu'à 3 h du lendemain matin. Le dernier jour de cette semaine-là, il n'alla pas dormir avant 5 h du matin. Il se traitait plus dur que quiconque de son entourage.

Léon Trotsky écrivait une moyenne de 2 000 mots par jour. Il donnait des déclarations à la N. A. N. A., l'U. P., l'A. P., l'agence Havas, de France, le *Daily Express* de Londres et aux journaux mexicains. Ses déclarations étaient également publiées en russe et en allemand.

Le matériel était dicté en russe. Pendant que je transcrivais ce qu'il avait dicté, les autres secrétaires vérifiaient tous les faits, noms et endroits mentionnés aux procès.

Trotsky exigeait un travail de recherche méticuleux et objectif. Il fallait mettre en accusation les accusateurs.

A aucun moment Léon Trotsky n'a laissé le facteur subjectif pénétrer dans son analyse de « l'aveu ». Il était profondément indigné quand les journaux reproduisaient des « rumeurs » selon lesquelles Staline n'avait jamais été un révolutionnaire, mais avait toujours été un agent du tsar et cherchait seulement maintenant à assouvir une vengeance.

Quand j'apportais à L. D. les journaux qui donnaient cette explication de la purge sanglante, il s'exclama : « Mais Staline *était* un révolutionnaire ! »

« Attendez un instant, me dit-il au moment où je quittais la pièce, nous allons ajouter un post-scriptum à l'article d'aujourd'hui. »

Il dicta : « On a largement diffusé dans la presse l'information selon laquelle Staline était prétendument un agent provocateur à l'époque du tsarisme et qu'il se venge aujourd'hui de ses anciens ennemis. Je n'accorde pas la moindre confiance à ce commérage. Depuis sa jeunesse, Staline a été un révolutionnaire. Tous les faits sur sa vie en témoignent. Reconstruire *ex post facto* sa biographie signifie imiter le Staline actuel qui de révolutionnaire est devenu le chef d'une bureaucratie réactionnaire. »

Pour nous, les « procès » ne manquaient pas d'aspects humoristiques. La fantastique accusation selon laquelle Trotsky avait gagné un million de dollars comme « agent de Hitler » semblait une énorme plaisanterie aux dépens de cette maison où l'on est perpétuellement « fauché ». Les revenus littéraires de Trotsky, et ils ne sont nullement fabuleux, nous entretiennent tous.

L. D. lui-même ignore totalement son environnement matériel. Je crois que les douceurs de la vie l'affoleraient.

Il entendit un jour Natalia et moi parler de l'achat possible d'un fauteuil pour lui (les chaises de son bureau sont en bois). Il fut choqué que nous envisagions l'achat d'un tel « objet de luxe ». En outre, ajouta-t-il,

il n'aimait pas les chaises molles ; celles qu'il avait étaient mieux pour travailler.

C'est que non seulement le mobilier est tout à fait sans prétentions, mais que, très souvent, nous n'avons pas assez d'argent pour les plus simples besoins de la table. A l'époque des procès, nous fûmes obligés de supprimer les œufs et le beurre du menu du petit déjeuner et la viande de celui du dîner.

Ce « million » était assez mythique pour nous.

Imitant la démarche militaire de Trotsky, je surgis dans la cuisine. La minuscule et charmante Natalia Ivanovna était là. C'est là sa façon tranquille, efficace, de faire son travail — qu'elle écrive son journal (pour son autobiographie, Trotsky l'a largement utilisé), qu'elle nous aide dans la recherche, qu'elle veille aux cordons de la bourse ou qu'elle administre la cuisine, ce qui la rend indispensable, quoique discrète.

De mon air le plus sérieux, j'exigeai deux œufs et une tartine beurrée pour le petit déjeuner. Natalia Ivanovna était perplexe. Elle pensait bien que je devrais prendre un tel repas le matin au lieu des simples céréales (nous disions « bouillie »), petit pain et café. Mais, jusqu'à ce qu'arrive l'argent pour l'article d'hier, elle ne pouvait me promettre que je l'aurais. Elle m'assura que le journal de Londres avait promis d'envoyer télégraphiquement l'argent ce même jour.

« Mais, insistai-je, pourquoi faut-il attendre cet argent alors que Trotsky a gagné "un million" ? »

— Oh dit-elle, très soulagée, ces negodyai ! » (*)

Après tous les articles strictement politiques que j'avais tapés, ce fut un délice cette expression si simple sur les thermidoriens repus retranchés dans le Kremlin.

La phénoménale mémoire de Trotsky était d'un grand secours, non seulement pour son extraordinaire perspicacité politique, mais aussi pour l'équipe de son secrétariat qui recherchait les vieux documents, comme les grotesques accusations à propos de la tentative de Trotsky d'« assassiner » Staline qui remontaient en 1919, quand Trotsky était au pouvoir et Staline inexistant.

Il faut cependant reconnaître ce mérite aux calomnieurs du Kremlin qu'ils nous aidaient généreusement en répétant dates et endroits déjà réfutés au cours des deux premiers procès (août 1936 et janvier 1937).

Moscou eut besoin de plus d'une année pour achever la nouvelle imposture et arracher de façon inquisitoriale les nouveaux aveux, mais Trotsky démolissait la calomnie aussitôt qu'il avait lu le compte rendu dans la presse de chaque session du tribunal !

Même pendant cette semaine éprouvante, l'optimisme communicatif de Trotsky était toujours présent et nous inspirait tous. On lui demanda si

(*) Gredin, canaille...

« des conclusions pessimistes en ce qui concerne le socialisme ne découlaient pas des procès de Moscou et du verdict de la commission (...) ».

Trotsky répondit : « Non. Je ne vois aucune base pour le pessimisme. Il faut prendre l'histoire comme elle est. L'humanité avance comme le font certains pèlerins : deux pas en avant, un pas en arrière. Pendant le mouvement de retour, tout semble perdu aux yeux des sceptiques et des pessimistes. Mais c'est une vision historique erronée. Rien n'est perdu. L'humanité s'est développée du singe à l'Internationale communiste. Elle passera de l'Internationale communiste au socialisme véritable. Le verdict de la commission démontre une fois de plus qu'une idée juste est plus forte que la police la plus forte. C'est dans cette conviction que se trouve la base de l'optimisme révolutionnaire. »

V

LA semaine des « procès » était écoulée. L'équipe du secrétariat était prête à se laisser aller et à ne rien faire.

Mais Trotsky annonça qu'il allait maintenant reprendre son travail sur la vie de Lénine, qu'il avait été obligé d'abandonner depuis son internement en Norvège. Il écrivait en même temps une biographie de Staline, une étude sociologique et psychologique de l'homme qui, « de révolutionnaire, était devenu le chef d'une bureaucratie réactionnaire ».

L. D. souligna combien il était heureux de ne plus consacrer de temps à dénoncer des impostures. Il allait maintenant se consacrer à un « vrai travail ». Nous admirions tous l'énergie de Trotsky. Il a cinquante-neuf ans, il est en exil, et vient juste de subir la mort de son fils.

« J'ai annoncé à Natalia la mort de notre fils — dans ce même mois de février au cours duquel, il y a trente-deux ans, elle m'apporta en prison la nouvelle de sa naissance. Ainsi s'acheva pour nous ce 16 février, le jour le plus noir de nos vies personnelles. »

Nous autres, de la jeune génération, étions exténués par le rythme de la semaine et la tension et pensions que nous méritions des lauriers pour nos réalisations. Mais pour l'infatigable Trotsky, c'était seulement quelque chose qui lui avait pris un temps précieux sur ses grands ouvrages littéraires !

Quand on demanda à Trotsky s'il ne pensait pas que son sort personnel était pitoyable, il répondit fermement par la négative. Non, dit-il, il ne voyait pas le monde d'un point de vue personnel ; c'était le flot de l'histoire et nous devons apprendre à nager contre le courant comme avec lui.

Nous savions, bien sûr, que toute sa vie illustre dramatiquement le fait que Trotsky peut nager contre le courant. Nous récapitulions les principaux événements de sa vie depuis l'époque où il entra dans le mouvement révolutionnaire. Il avait alors dix-huit ans et, pour avoir participé à une grève, fut arrêté et exilé. Mais Lev Davidovitch Bronstein prit le nom de son gardien de prison Trotsky et s'évada audacieusement de Sibérie.

A vingt-six ans, en 1905, il mit en pièces le Manifeste du tsar et devint président du premier Soviet de députés ouvriers et paysans de Pétersbourg. La période de réaction qui suivit l'échec de la révolution démoralisa plus d'un vieux révolutionnaire. Mais, pour le jeune Trotsky, la prison et l'exil furent une période de « loisir » dans laquelle il élaborait une théorie, celle de la « révolution permanente », qui devait assurer le succès de la prochaine révolution. 1905 ne fut qu'une « répétition générale » pour la révolution de 1917 qu'avec Lénine il dirigea victorieusement.

Lorsque l'échec de la révolution dans d'autres pays fertilisa le sol pour que la bureaucratie fleurisse en Russie, Trotsky continua à vivre comme un Spartiate et combattit la bureaucratie. Quand Staline (que Trotsky avait appelé « l'organisateur des défaites ») accéda au pouvoir sur une vague de défaites et que Trotsky se retrouva en exil pour la troisième fois de sa vie — le tsar l'avait exilé deux fois —, il revint à la seule arme qui lui restait, sa plume. Oui Trotsky peut nager contre le courant.

Nous connaissons ces événements de la vie de Trotsky et leur récapitulation nous aidait à comprendre le Trotsky d'aujourd'hui. Nous nous demandions pourtant s'il n'avait pas perdu sa vie quand il était au pouvoir ?

Mais Léon Trotsky ne trace aucune ligne de clivage entre sa vie en exil et sa vie au pouvoir. Il maintient que c'était la théorie qui répondait aux aspirations des masses à la liberté, qui leur inspirait la volonté du pouvoir, et qu'avec la volonté du pouvoir venaient les armes pour celui-ci. Et c'est la parole de la vérité de classe qui renversera à nouveau le flot.

Je ne pus participer au travail de recherche méticuleux et objectif sur la vie de Staline mis à l'ordre du jour parce que je venais d'apprendre la mort de mon père. Je décidai de retourner aux Etats-Unis.

A mon arrivée à New York, j'appris qu'une autre tragédie s'était produite dans ma famille : mon frère avait trouvé la mort dans un accident d'auto. Je partis tout de suite pour Chicago où ma mère se trouvait à l'époque. Une lettre de Trotsky m'y attendait :

« Chère Rae, disait cette note écrite à la main en russe, Natalia et moi avons été secoués par la nouvelle de la mort de votre frère. Que dire ?... Deux coups sont tombés sur votre famille en si peu de temps. Votre mère surtout est à plaindre ; pour elle, c'est le plus dur de tout.

Chère Rae, nous vous souhaitons force et courage face à tout cela. Natalia et moi exprimons notre sympathie la plus chaleureuse, la plus sincère, pour tous les membres de votre famille, et vous, chère Rae, nous vous embrassons bien fort. Votre L. D. »

Même ma mère, qui est une femme religieuse pour laquelle Trotsky n'est qu'un « infidèle » ne pouvait pas ne pas être émue par ce petit mot chaleureux. « Comment, demanda-t-elle, un grand homme comme lui peut-il être aussi simple ? »

« C'est sa simplicité qui le fait grand », répondis-je. Et pourtant c'est un trait de Trotsky qui a échappé au monde. Moi aussi, j'avais été sur mes gardes vis-à-vis de son « égoïsme », de sa « froideur ». Bien que sa grandeur m'ait inspiré le désir de travailler pour lui, j'avais peur de ses méthodes

« dictatoriales ». Mais sa simplicité avait vite dissipé cette impression erronée.

Nous — son secrétariat — nous sentions mal à l'aise quand il faisait référence à nous comme ses « collaborateurs ». Nous apprécions sa magnanimité et considérons naturellement qu'il s'agissait là d'une appellation fantastiquement exagérée. Mais il le pensait vraiment. Il ne nous a jamais considérés comme des gens qui travaillaient « pour lui » : il nous considérait comme des membres de sa famille qui l'assistaient dans ses créations littéraires.

Je connais maintenant les traits simples, personnels de Trotsky. Ils ne portent pas atteinte à sa grandeur, mais le font, oh, si humain.

Ce sont sa simplicité, sa dévotion, sa vie durant, à une seule cause, sa fervente croyance que la révolution commencée en Russie n'est qu'un chaînon dans la « révolution permanente », la révolution socialiste mondiale, qui font de lui non un exilé solitaire, mais une puissance.



L'Institut Léon Trotsky a participé au fonds spécial destiné à permettre la publication de quelques-uns des travaux essentiels de J. Hansen.
Voici l'adresse de ce fond :

Joseph Hansen Publishing fond
14 Charles Lane
New York (N. Y.) 10014
Etats Unis

JOSEPH HANSEN (1910-1979)

Joseph Hansen, dirigeant depuis leur fondation de la IV^e Internationale et du Socialist Workers Party des Etats-Unis, est mort à New York le 18 janvier à l'âge de 68 ans. Diabétique depuis plusieurs années, il a succombé en quelques jours à des complications infectieuses. Il aura assumé jusqu'au bout d'importantes responsabilités politiques et organisationnelles (notamment en matière de presse : Joe était le directeur-fondateur de l'hebdomadaire publié à New York : Intercontinental-Press).

Entré dans la section américaine de l'Opposition de gauche internationale en 1934, Joseph Hansen s'établit en 1936 à San Francisco où il participa à la rédaction du journal du syndicat des marins : Voice of Federation. James Patrick Cannon, l'un des fondateurs du P. C. américain et le fondateur du trotskysme aux Etats-Unis, lui confia bientôt la responsabilité de Labor Action, l'hebdomadaire de l'organisation trotskyste en Californie. En septembre 1937 il partit à Mexico pour être secrétaire de Trotsky.

C'est à lui que Trotsky, blessé à mort par « Jacson/Mercader », dicta ses dernières paroles : « Je vous prie de dire à nos amis... Je suis sûr... de la victoire... de la IV^e Internationale... En avant ! » L'article qu'on lira ci-dessous n'avait pas été publié en français depuis 1946. Dans la revue américaine Fourth International, Joe avait également publié, en août 1940, un article relatif au premier attentat — manqué — contre Trotsky le 24 mai précédent (1).

(1) *L'assassinat de Léon Trotsky*, brochure du secrétariat de la IV^e Internationale, épuisée, contenait également l'article de Natalia Sedova « Comment c'est arrivé » ainsi que le premier article de Joe Hansen. Ces textes, et bien d'autres, sont actuellement disponibles, en anglais, dans le recueil édité par Merit Publishers, New York, 1969 : *Léon Trotsky, the man and his work*. On se reportera également à l'interview, publiée par le *Monde*, 22-23 octobre 1978, du petit-fils de Trotsky, Esteban Volkov, donnant le récit de l'attentat du 20 août tel qu'il le vécut.

Après août 1940, de retour à New York, il reprit des responsabilités importantes au sein du S. W. P. dont il devint membre du National Committee (comité central). Parmi ses écrits fort nombreux, notons particulièrement l'ensemble de ceux consacrés, dans le cadre du mouvement trotskyste international, à la nature des Etats nouvellement créés en Europe de l'Est après la dernière guerre mondiale, et ceux relatifs à la révolution cubaine, qui viennent d'être regroupés en un volume par les éditions Pathfinder. Rappelons enfin que Joe Hansen fut l'un des artisans les plus actifs de la réunification de la IV^e Internationale divisée en 1953 et partiellement réunifiée en 1963.

C'est à dessein que nous avons choisi le texte ci-dessous pour rendre un hommage simultané au dirigeant du mouvement ouvrier international que fut Joseph Hansen et à Léon Trotsky dont nous célébrerons à la fois, en 1980, le centième anniversaire de sa naissance et le quarantième de son assassinat.

Le comité de rédaction des Cahiers Léon Trotsky, dont le n° 1 avait annoncé cette disparition, prie les camarades du S. W. P. et en particulier la camarade Reba Hansen de recevoir ses sentiments fraternels et attristés.

Jean-François GODCHAU.

Deux événements récents, en plus de la référence contenue dans l'article de Joe Hansen, conduisent à faire le point, provisoirement, sur l'assassin de Trotsky, Ramon Mercader, alias Frank Jacson, alias Jacques Mornard Van Dendresch. Le premier remonte aux 26 et 27 juillet 1978, date à laquelle l'Humanité, quotidien du P. C. F., publiait des extraits non négligeables d'un livre de souvenirs d'un dirigeant du P. C. mexicain, Valentin Campa (*), dont le chapitre intitulé « Le cas de Trotski » est précisément celui choisi par l'Humanité pour ses « bonnes feuilles »... Au-delà de certaines accusations maintenues contre Trotsky par Campa, au-delà des erreurs commises par le présentateur des textes, Georges Fournial — dont il faut excuser le manque d'habitudes en la matière : il croit que Mercader se fait appeler Molnard et non Mornard ; il parle d'un exil de Trotsky en Suède et non en Norvège... —, ce qui est important dans ce livre et dans la publication d'extraits par l'Humanité, c'est que la responsabilité politique du Guépéou, et donc des dirigeants soviétiques, est pour la première fois reconnue par des instances officielles d'un P. C. de masse. Bien sûr, si Campa a offert son livre à peine publié

à Georges Marchais en voyage au Mexique, c'est que les deux hommes peuvent tomber d'accord sur la conclusion qui ressort de l'aveu de Campa : nous ne voulions pas tuer Trotsky ; « ils » nous ont obligé (les soviétiques)... Ah ! C'est dur d'appartenir à une internationale... plus jamais ça ! Chacun chez soi... ! Mais enfin cela change quand même de ce qu'un autre dirigeant du P. C. F. écrivait il n'y a pas si longtemps sur le même sujet : « En 1940, Trotsky est mortellement blessé... par un de ses familiers devenu son ennemi. Les mobiles du meurtrier ni même son identité exacte n'ont jamais pu être nettement établis par la police et la justice mexicaines »... ! (Léo FIGUÈRES, Le trotskisme et anti-léninisme, Editions sociales, 1969, note biographique !) (**).

En second lieu, l'agence de presse Reuter diffusait, de Moscou, le 20 octobre 1978, une dépêche selon laquelle Ramon Mercader était mort, des suites d'un cancer, à La Havane, le 18 du même mois, à 64 ans (Mercader était né à Barcelone le 7 février 1914). Plusieurs des derniers articles rédigés par Joseph Hansen mettent justement en lumière les obscurités, les contradictions et les silences pesants engendrés par les informations relatives à la mort de l'assassin. De fait, la chose n'est nullement confirmée et l'on ne peut que déplorer

* Valentin CAMPA : *Mi testimonio : memorias de un comunista mexicano*, Ediciones de Cultura popular, Mexico, 1978.

Commentaires trotskystes consécutifs à la publication, par l'Humanité, des extraits de ce livre in *Informations ouvrières*, Pierre BROUÉ, n° du 9 au 16 et du 23 au 30 août 1978 ; *Rouge*, Alain KRIVINE, n° des 27 et 28 juillet 78 ; *Intercontinental Press*, Joseph HANSEN, vol. 16, n° 48, 18 décembre 78. Cf. aussi Ernest MANDEL, « Les mémoires de Valentin Campa et le revirement de l'Humanité », *Le Monde*, 3 novembre 1978.

** Cette attitude de Léo Figuères n'était nullement individuelle : présentant son livre dans l'Humanité du 17 octobre 1969, feu Georges Cogniot n'hésitait pas à louer cet « ouvrage... toujours documenté et objectif » dont « l'argumentation est d'ordre non polémique mais scientifique »... Grâce à G. Cogniot, nous étions informés du « jeu anticommuniste des sectes trotskystes en France » ; nous apprenions que « le trotskysme prend place dans l'histoire comme une variété du menchevisme, de l'opportunisme » ; nous étions priés de nous défaire « des légendes et des mythes, et par exemple de comprendre que Trotsky ne fut pas en 1917 le vivant génie de la révolution, mais tout simplement le « membre d'une équipe agissant sous la conduite de Lénine ». Plus curieux encore : Trotsky « avait à peine quelques mois de présence dans le parti qu'il s'efforçait d'imposer sa ligne attentiste d'ajournement de l'insurrection jusqu'au congrès des soviets... ». Très curieusement, ce même Trotsky qui « avait perdu (en 1917 !) toute influence sur le mouvement ouvrier russe » est capable « en 1920-1921 (d')imposer la discussion sur les syndicats en provoquant une crise dans le Parti ». Pourquoi l'Opposition n'eut-elle que 0,5 % des votes lors du XV^e congrès du P. C. U. S. en 1927 ? C'est que « Le Parti condamnait avant tout... l'essence même du trotskysme, à savoir la négation mencheviste de la possibilité de construire le socialisme en U. R. S. S. »... Que pensent, aujourd'hui, de tout cela les chercheurs de l'Institut Maurice Thorez ?

*d'autant plus vivement le silence — embarrassé ? — des autorités cubaines à cet égard. Il faudra bien que la lumière soit faite, toute la lumière, sur l'assassinat et sur l'assassin de Trotsky... (***)*

J.-F. G.

*** Sur la libération de Mercader, au bout de 20 ans de prison au Mexique, on lira *The Militant* du 16 mai 1960. Sur le récit, par Siqueiros lui-même de l'attentat du 24 mai 1940, on se reportera à *Intercontinental Press* du 13 novembre 1972. Dans *Intercontinental Press* du 31 janvier 1977, on trouvera l'information commentée selon laquelle Mercader vivait secrètement à Moscou. Les derniers articles de J. Hansen relatifs à la « mort » (?) de Mercader se trouvent dans *Intercontinental Press*, vol. 16, nos 42, 43, 44 des 6, 13 et 20 novembre 1978.

Enfin, outre les titres déjà cités plus haut, on trouvera d'autres informations relatives à l'assassinat de Trotsky par Mercader dans : — le roman de Jorge SEMPRUN, *La seconde mort de Ramon Mercader* (1969) ; Semprun a de nouveau pris la plume en novembre 78 sous le titre *La dernière mort de R. Mercader* ; — le n° du 6 novembre 78 de l'hebdomadaire allemand *Der Spiegel* ; — le livre, par ailleurs peu recommandable de Georges VEREBKEN *La Guépéou dans le mouvement trotskiste* (La pensée universelle, 1975) ; — le dossier publié par Julian Gorkin dans *le Nouvel Observateur*, n° 300 du 18 août 1970 ; ce dossier a donné place à un livre : *L'assassinat de Léon Trotsky*, Paris, Julliard, 1970 (réédité en livre de poche en 1973). Signalons enfin l'article de Pierre BROUÉ, « Les mille et une morts de l'assassin de Trotsky », *Le Monde*, 16 mai 1979.

Avec Trotsky jusqu'au dernier moment

DEPUIS l'attaque à la mitraillette effectuée par le Guépéou le 24 mai (1) contre la chambre de Trotsky, la maison de Coyoacan avait été transformée en forteresse. La garde était augmentée et mieux armée. Une redoute avait été construite avec des planchers et des plafonds à l'épreuve des bombes. Deux portes blindées, commandées électriquement, remplaçaient la vieille porte de bois où Robert Sheldon Harte (2) avait été surpris et kidnappé par les assaillants du Guépéou. Trois nouvelles tours à l'épreuve des balles dominaient non seulement le patio, mais aussi le voisinage. Des barrages de fil de fer barbelé et des filets antibombes étaient en construction.

Toute cette installation avait été rendue possible par les sacrifices des membres et des sympathisants de la IV^e Internationale, qui avaient fait tout leur possible pour protéger Trotsky, sachant qu'il était certain que Staline tenterait un autre assaut désespéré après l'échec de l'attaque du 24 mai. Le gouvernement mexicain qui, seul de toutes les nations du monde, avait donné asile à Trotsky, en 1937, avait triplé le nombre de policiers de garde à l'extérieur de la maison, faisant tout ce qui était en son pouvoir pour protéger la vie du plus célèbre exilé du monde entier.

(1) Sur l'attentat du 24 mai 1940, on lira ultérieurement, dans d'autres n° des *Cahiers Léon Trotsky* et dans les *Œuvres* de ce dernier datant de ses derniers jours a) l'article de Joseph Hansen « La tentative d'assassinat du 24 mai » ; b) deux articles de Trotsky lui-même : « Staline veut ma mort » (8 juin) ; « Le Comintern et le Guépéou » (17 août) ainsi que quelques écrits moins importants datés des 28 mai, 2, 18 et 25 juin, 3, 5 et 27 juillet, 2 et 6 août 1940.

Ces divers écrits relatent d'une part l'attentat lui-même, organisé par le peintre David Siqueiros, artiste connu et dirigeant stalinien notoire au Mexique, et, d'autre part, démontrent pièce par pièce la responsabilité politique de la bureaucratie soviétique dans la mise sur pied d'un crime dont le Guépéou n'est « que » l'exécuteur.

(2) Robert Sheldon HARTE (1915-1940), jeune militant du S. W. P., faisait partie de la « garnison » chargée de la sécurité de la maisonnée de Coyoacan et fut kidnappé par les assaillants du 24 mai. Son corps fut retrouvé un mois plus tard, le 25 juin, dans le jardin attenant à une maison louée par l'un des participants à l'assaut. Dans le télégramme qu'il envoya aux parents de « Bob », ce même jour, Trotsky écrivait, entre autres choses, « Comme un héros, Bob a péri pour les idées auxquelles il croyait ».

Seule, la forme de l'attaque à venir était inconnue. Un autre assaut à la mitrailleuse avec un nombre plus grand d'assaillants ? Des bombes ? Des mines ? Du poison ?

Le 20 août 1940

J'étais sur le toit, près de la tour principale, avec Charles Cornell (3) et Melquiades Benitez (4). Nous étions en train de relier une forte sirène au système d'alarme à utiliser en cas d'une nouvelle attaque du Guépéou.

Tard dans l'après-midi, entre 5 heures 20 et 5 heures 30, Jacson, que nous connaissions comme un sympathisant de la IV^e Internationale et comme le mari de Sylvia Ageloff (5), anciennement membre du Socialist Workers Party, arriva dans sa petite Buick. Au lieu de la ranger face à la maison, comme il le faisait d'habitude, il fit un tour complet dans la rue et rangea la voiture le long du mur, en direction de Coyoacan. En sortant de la voiture, il fit signe vers le toit, où nous étions et cria :

« Est-ce que Sylvia est déjà arrivée ? »

Nous fûmes un peu surpris. Nous n'avions pas connaissance que Trotsky eut fixé une entrevue avec Sylvia et Jacson ; mais nous pensâmes que Trotsky avait négligé de nous en avertir, ce qui lui arrivait dans ces questions.

« Non, répondis-je à Jacson, attendez une minute. »

Cornell fit alors fonctionner le déclenchement électrique des portes et Harold Robins (6) reçut le visiteur dans le patio. Jacson avait un imperméable sur le bras. C'était la saison des pluies et, bien que le temps fût ensoleillé, de gros nuages massés au-dessus des montagnes, vers le Sud-Ouest, menaçaient de crever.

Trotsky était dans le patio en train de nourrir les poulets et les

(3) Charles CORNELL, né en 1911, instituteur, était l'un des gardes de la maison.

(4) Melquiades BENITEZ, jeune trotskyste mexicain participant à diverses tâches.

(5) Dans *Vie et mort de Léon Trotsky* (publié par les éditions Maspero sous la signature de Victor SERGE, 2 vol. P. C. M., 1973, mais dans l'un des passages en réalité rédigé par Natalia Sedova), on peut lire à propos de Sylvia AGELOV les lignes qui suivent : « Une jeune militante américaine d'origine russe, Ruth Agelov avait travaillé pendant quelque temps à Coyoacan, au secrétariat de Léon Davidovitch. Sa sœur Sylvia, membre des groupes américains de la IV^e Internationale, fit, en juin 1938, un voyage à Paris en compagnie d'une amie, Ruby Weill qui collaborait à une publication considérée comme prosoviétique. Cette amie mit Sylvia en relations avec un jeune belge, fils d'un diplomate — disait-il — riche, grand voyageur, qui comptait faire une carrière dans le journalisme : Jackson Mornard. Le belge fit la cour à Sylvia Agelov, devint son amant, réussit à faire naître chez elle un attachement profond. En janvier 1940, Sylvia et son compagnon, qu'elle considérait comme son époux, vinrent à Mexico où ils rencontrèrent nos vieux amis et hôtes, les Rosmer. Jackson Mornard, fut aimable, serviable, rendit de menus services, ne chercha pas à s'informer sur Trotsky... » (p. 126).

(6) Harold ROBINS, né en 1908 à New York, peintre, garde du corps de Trotsky.

lapins, une occasion pour lui de prendre un peu d'exercice dans la vie confinée qu'il était forcé de mener. Nous pensions que, comme il en avait l'habitude, Trotsky n'entrerait pas dans la maison avant d'avoir fini de nourrir ses bêtes ou tant que Sylvia ne serait pas arrivée. Robins était dans le patio. Trotsky n'avait pas l'habitude de voir Jacson seul.

Melquiades, Cornell et moi continuions notre travail. Durant les dix ou quinze minutes qui suivirent, je restai assis dans la tour principale pour écrire le nom des gardes sur de petites fiches qui devaient être fixées sur les sonneries joignant leurs pièces au système d'alarme.

Un cri effrayant déchira le calme de l'après-midi, un long cri d'agonie, moitié cri, moitié sanglot. J'en fus glacé des pieds à la tête. Je me précipitai hors de la maison de garde. Un accident d'un des dix ouvriers employés à la réinstallation de la maison ? Les bruits d'un combat violent venaient du bureau du Vieux, et Melquiades pointait son fusil vers la fenêtre du dessous. Trotsky apparut un moment devant la fenêtre dans sa veste de travail bleue, combattant corps à corps avec quelqu'un.

« Ne tire pas, criai-je à Melquiades, tu pourrais toucher le Vieux ! »

Melquiades et Cornell restèrent sur le toit, tenant sous le feu les sorties du bureau. Déclenchant le signal d'alarme générale, je me précipitai de l'échelle dans la bibliothèque. Comme je passais la porte joignant la bibliothèque à la salle à manger, le Vieux sortit en trébuchant de son bureau, la figure couverte de sang.

« Regardez ce qu'ils m'ont fait », dit-il.

Au même moment, Harold Robins entra par la porte nord de la salle à manger, suivi de Natalia. Entourant frénétiquement Trotsky de ses bras, Natalia entraîna Trotsky sur le balcon. Harold et moi nous occupâmes de Jacson qui restait haletant dans le bureau, les traits tirés, les bras ballants, un revolver pendant dans sa main. Harold était le plus près de lui.

« Occupe-toi de lui, lui dis-je, je vais voir ce qui est arrivé au Vieux. »

Comme je parlais, Robins jeta l'assassin à terre.

Trotsky rentra en chancelant dans la salle à manger. Natalia sanglotant essayait de l'aider. « Regardez ce qu'ils ont fait », dit-elle. Comme je l'entourais de mes bras, le Vieux s'évanouit près de la table.

A première vue, sa blessure à la tête semblait superficielle. Je n'avais pas entendu de coup de feu. Jacson devait avoir frappé avec quelque instrument.

« Qu'est-il arrivé ? demandai-je au Vieux.

— Jacson a tiré sur moi avec un revolver ; je suis sérieusement blessé... Je sens que cette fois-ci, c'est la fin. »

J'essayai de le rassurer :

« C'est une blessure superficielle. Vous vous en remettrez.

— Nous parlions des statistiques françaises, répondit le Vieux.

— Vous a-t-il frappé par derrière ? » demandai-je.

Trotsky ne répondit pas.

« Non, il n'a pas tiré sur vous, dis-je ; nous n'avons pas entendu de coup de feu. Il vous a frappé avec quelque chose. »

Trotsky semblait indécis et me pressait la main. Pendant que nous échangeons ces phrases, il parlait en russe avec Natalia. Continuellement il touchait sa main avec ses lèvres.

Je retournai sur le toit et criai à la police par-dessus le mur : « Appelez une ambulance ! » Je dis à Cornell et à Melquiades : « C'est un attentat... Jacson... » Ma montre indiquait six heures moins dix.

Je retournai à nouveau auprès du Vieux avec Cornell. Sans attendre l'ambulance de la ville, nous décidâmes que Cornell irait chercher le docteur Dutren qui habitait tout près et qui s'était occupé de la famille à plusieurs reprises. Comme notre voiture était enfermée au garage, Cornell décida de prendre la voiture de Jacson qui était dans la rue.

Comme Cornell quittait la pièce, des bruits d'une nouvelle lutte parvinrent du bureau où Robins gardait Jacson.

« Dites aux camarades de ne pas le tuer, dit le Vieux ; il faut qu'il parle. »

Je laissai Trotsky avec Natalia et entrai dans le bureau.

Jacson essayait désespérément d'échapper à Robins. Son revolver était tout près de la table. Sur le plancher, il y avait un instrument ensanglanté, qui me sembla un pic de prospecteur, mais avec le dos d'une hache. Je me joignis au combat avec Jacson, le frappant à la mâchoire et sur la joue derrière l'oreille, me brisant la main.

Lorsque Jacson reprit connaissance, il gémit : « Ils ont emprisonné ma mère... Sylvia Ageloff n'a rien à voir là-dedans... Non, ce n'est pas le Guépéou ; je n'ai rien à voir avec le Guépéou... » Il appuyait sur les mots qui devaient le dissocier du Guépéou, comme s'il se rappelait soudain que son rôle lui commandait d'insister sur ce point. Mais il s'était trahi. Lorsque Robins l'avait jeté à terre, Jacson avait cru son dernier moment venu. Fou de terreur, des mots qu'il ne pouvait contrôler s'étaient échappés de sa bouche : « Ils me l'ont fait faire. » Il avait dit la vérité. Le Guépéou le lui avait fait faire.

Cornell surgit dans le bureau : « Les clés ne sont pas dans sa voiture. » Il essaya de trouver les clés dans les poches de Jacson, mais sans succès. Pendant qu'il cherchait, je courus hors du bureau pour ouvrir les portes du garage. Quelques secondes plus tard, Cornell partait dans notre voiture.

Nous attendions le retour de Cornell, Natalia et moi, agenouillés près du Vieux et lui tenant les mains. Natalia avait essuyé le sang qu'il avait sur la figure et mis un morceau de glace sur sa tête, qui enflait déjà.

« Il vous a frappé avec un pic, dis-je au Vieux. Il n'a pas tiré. Je suis sûr que la blessure n'est que superficielle.

— Non, répondit-il, je le sens là (indiquant son cœur), cette fois-ci, ils ont réussi. »

J'essayais de le rassurer : « Non, ce n'est qu'une blessure superficielle ; vous vous remettrez. »

Mais le Vieux sourit faiblement des yeux. Il comprenait...

« Prenez soin de Natalia. Elle est restée à mes côtés durant des années, des années. »

Il me serrait la main et la contemplait. Il semblait s'enivrer de ses traits comme s'il la quittait pour toujours — revoyant tout le passé dans ces quelques secondes, dans un dernier regard.

« Nous le ferons », promis-je. Ma voix sembla faire jaillir parmi nous trois la conscience que c'était vraiment la fin. Le Vieux nous serra les mains convulsivement ayant soudain des larmes aux yeux. Natalia fondit en larmes, se penchant sur lui, lui baisant la main.

Lorsque le Dr Dutren arriva, les réflexes du côté gauche du Vieux étaient déjà presque nuls. Quelques instants après, la police vint chercher l'assassin dans le bureau.

Natalia ne voulait pas qu'on emmène le Vieux à l'hôpital, car c'était dans un hôpital que son fils avait été assassiné deux ans auparavant à Paris. Pendant un moment, Trotsky lui-même, étendu sur le plancher, resta indécis.

« Nous irons avec vous, lui dis-je.

— Décidez cela vous-même », me dit-il, comme s'il s'en remettait maintenant entièrement à ceux qui l'entouraient, comme si le temps de décider lui-même était définitivement révolu.

Avant que nous l'ayons installé sur un brancard, il murmura à nouveau : « Je veux que tout ce que je possède revienne à Natalia. » Puis, d'une voix s'adressant aux sentiments les plus profonds de ceux qui étaient agenouillés auprès de lui :

« Prenez soin d'elle... »

Natalia et moi fîmes le triste trajet avec lui jusqu'à l'hôpital. Sa main droite chercha sur les draps qui le recouvraient, toucha le bocal d'eau placé près de sa tête, trouva Natalia. Déjà les rues étaient pleines de monde, tous les ouvriers et les pauvres gens faisaient la haie sur le passage de l'ambulance, dont la sirène cornait derrière une escouade de policiers en motocyclettes, qui frayaient la voie au milieu du trafic jusqu'au centre de la ville. Trotsky murmura, en me tirant près de ses lèvres, pour que je puisse l'entendre à coup sûr :

« C'est un assassin politique. Jacson était un membre du Guépéou, ou un fasciste. Plus probablement du Guépéou. » Le Vieux réfléchissait au sujet de Jacson. Dans le peu de temps qu'il lui restait, il me dit la manière selon laquelle il pensait qu'il fallait entreprendre l'analyse de l'attentat, sur la base des faits déjà en notre possession : « Le Guépéou de Staline est coupable, mais nous devons laisser ouverte la possibilité qu'il ait été aidé par la Gestapo de Hitler. » Il ne savait pas que la marque de fabrique stalinienne, sous la forme « d'aveux », était dans la poche de l'assassin.

Les dernières heures

A l'hôpital, les plus éminents docteurs du Mexique étaient réunis en consultation.

Le Vieux, épuisé, blessé à mort, les yeux presque fermés, regarda dans ma direction de son étroit petit lit d'hôpital, remua sa main droite faiblement : « Joe, avez-vous un carnet de notes ? »

Combien de fois il m'avait posé la même question ! — mais d'un ton vigoureux, avec l'insinuation subtile qu'il aimait faire à nos dépens au sujet de « l'efficacité américaine ». Maintenant sa voix était trouble, les mots à peine compréhensibles. Il parlait avec de grandes difficultés, luttant contre les ténèbres grandissantes. Je me penchais sur le lit. Ses yeux semblaient avoir perdu cette lueur d'intelligence vive si caractéristique du Vieux. Ses yeux étaient fixes, comme s'il ne voyait déjà plus le monde extérieur, et cependant je sentais son énorme volonté repoussant les forces des ténèbres, refusant de céder à l'ennemi avant d'avoir accompli une dernière tâche. Lentement, d'une manière hachée, il dicta, choisissant les mots de son dernier message à la classe ouvrière, péniblement, en anglais, langue qui lui était étrangère. Sur son lit de mort, il ne se laissa pas aller à oublier que son secrétaire ne savait pas le russe !

« Je suis au seuil de la mort, frappé par un assassin politique... Il me frappa dans ma pièce... Je luttais avec lui... Nous... étions en train de parler de statistiques françaises... Il m'a frappé. Je vous prie de dire à nos amis... Je suis sûr... de la victoire... de la IV^e Internationale... En avant ! »

Il essaya de parler encore ; mais les mots étaient incompréhensibles. Sa voix était mourante, ses yeux fatigués se fermaient. Il ne reprit jamais connaissance. Ceci se passait environ deux heures et demie après l'attentat.

On fit une radiographie de la blessure, et les docteurs décidèrent qu'il fallait opérer immédiatement. Le chirurgien de l'hôpital effectua la délicate opération de la trépanation en présence des meilleurs spécialistes mexicains et des docteurs de la famille. Ils découvrirent que le pic avait pénétré de sept centimètres, détruisant une partie considérable des tissus cérébraux. Quelques-uns des docteurs estimaient le cas sans espoir, d'autres donnaient au Vieux une légère chance.

Pendant plus de vingt-deux heures après l'opération, l'espoir qu'il pourrait survivre alternait avec le découragement. Aux Etats-Unis, les amis s'arrangèrent pour envoyer par avion un spécialiste de réputation mondiale, le Dr Walter E. Dandy, de John Hopkins. Heure après heure, nous guettions la pénible respiration du Vieux, étendu sur son lit d'hôpital. Avec ses cheveux rasés et son bandage, il ressemblait d'une manière saisissante à Lénine. Nous pensions aux jours où ils avaient dirigé tous les deux la première révolution prolétarienne victorieuse. Natalia refusait de quitter la pièce, refusait la nourriture et attendait les yeux secs, les mains serrées, les articulations blanches, pendant que les heures passaient une par une durant cette longue et horrible nuit et le jour suivant qui n'en finissait pas. Les rapports des docteurs notaient des signes favorables, une amélioration

occasionnelle et, jusqu'au dernier moment, nous continuions à penser que, d'une manière ou d'une autre, cet homme qui avait survécu aux prisons du tsar, aux exils, à trois révolutions, aux procès de Moscou, survivrait au coup inexprimablement lâche de Staline.

Mais le Vieux avait plus de soixante ans. Il avait eu une mauvaise santé durant plusieurs mois. A 7 h 25 de l'après-midi, le 21 août, il entra dans la phase finale. Les docteurs travaillèrent pendant vingt minutes utilisant toutes les méthodes scientifiques dont ils pouvaient disposer, mais même l'adrénaline ne put ranimer le grand cœur et le grand cerveau que Staline avait détruits avec un pic.

Ce qui se passa dans le bureau

Le 17 août, Jacson montra à Trotsky un projet d'article qu'il avait l'intention d'écrire sur la récente discussion dans la IV^e Internationale au sujet de la question russe. Trotsky invita Jacson à venir dans son bureau pendant qu'il lisait le projet. C'était la première fois que Jacson se trouvait seul avec Trotsky. Pour Jacson, cela signifiait que la situation était mûre. C'était une répétition générale de ce que le Guépéou lui avait ordonné de faire.

Trotsky fit quelques suggestions à l'auteur, mais dit à Natalia que le projet montrait de la confusion et n'avait pas d'intérêt particulier.

Le 20 août, Jacson vint à la maison avec l'article terminé. Sous le titre « Le troisième camp et le front populaire », l'article traitait ostensiblement de la théorie de Burnham-Shachtman (7) du « troisième camp » dans la guerre mondiale. L'idée de cet article, une comparaison de la base de classe du « troisième camp » avec celle du Front populaire français, n'était point de Jacson lui-même, mais avait été exprimée pour la première

(7) James BURNHAM (né en 1905) fut jusqu'en 1940 l'un des dirigeants du S. W. P. avec lequel il rompit à cette date. Il fut, après la guerre, partisan du maccarthysme et publia une revue de droite : *National Review*. Pendant la « guerre froide » il offrit son aide aux partisans de la « chasse aux sorcières » qui s'efforçaient d'interdire les organisations marxistes aux Etats-Unis. Max SHACHTMAN (1903-1972), dirigeant du P. C. américain, cofondateur avec Martin Abern et James Patrick Cannon, du mouvement trotskyste aux Etats-Unis, scissionna en 1940 du S. W. P. pour fonder le Workers Party. Ses divergences avec la majorité du S. W. P. portaient essentiellement sur la nature de l'U. R. S. S. C'est contre Burnham et Shachtman, ou plutôt contre les thèses qu'ils défendaient à l'époque, que Trotsky rédigea une série d'articles réunis depuis par le S. W. P. sous le titre *In defense of Marxism. Against the petty-bourgeois opposition*. Dans sa préface à l'édition française de cet ouvrage, *Défense du marxisme*, E. D. I. 1976, Pierre Naville écrit des thèses de Trotsky : « Le marxisme permettait à la fois de considérer l'U. R. S. S. ayant éliminé le pouvoir bourgeois capitaliste comme un bastion du socialisme, et la bureaucratie dirigeante comme une entrave à la défense réellement socialiste de ce bastion. (Tandis que) ses adversaires du S. W. P. lui objectaient que la dictature stalinienne rendait désormais illusoire ou stérile toute "défense inconditionnelle" de l'U. R. S. S... ». Burnham se rendit célèbre ultérieurement par ses thèses, consécutives à son rejet du marxisme, relatives à la « managerial revolution » (« l'ère des organisateurs ») ;

fois, à ma connaissance, par Otto Schüssler (8), l'un des secrétaires de Trotsky. Jacson nota l'idée dans une conversation avec les gardes, et écrivit une sorte d'article dans le seul but que Trotsky s'assise à son bureau dans une position sans défense, pendant qu'il frapperait de son pic par derrière.

Apparemment, le plan de Jacson était de tuer Trotsky d'un seul coup, silencieusement, et de quitter la maison comme il était venu, sans éveiller l'attention — avec son revolver bien en main dans la poche, au cas où il serait nécessaire de se frayer la voie à coups de feu. Il avait sur lui une forte somme d'argent — 890 dollars — ce qui indique qu'il espérait s'échapper. Par ailleurs, il avait une lettre d'« aveux », visiblement dictée par le Guépéou, placée sur lui pour être découverte par la police, dans le cas où il aurait été abattu par les gardes. Il pensait, soit s'enfuir, soit être tué.

Jacson rencontra Trotsky près des cages à lapins, lui dit qu'il avait apporté l'article terminé, que lui et Sylvia portaient pour New York le jour suivant. Trotsky répondit avec son habituelle cordialité, mais continua à placer de l'alfaga sec dans les cages.

Apercevant Natalia sur le balcon, entre la cuisine et la salle à manger, Jacson laissa Trotsky. Il portait son chapeau, tenant toujours son imperméable serré contre lui, en avançant pour saluer Natalia.

Il sembla nerveux et absent à Natalia. Il lui demanda un verre d'eau, prétendant qu'il avait soif. Natalia lui offrit du thé, comme Trotsky et elle venaient de prendre le leur et qu'il en restait un peu dans la théière. Jacson refusa cependant, disant qu'il venait de manger peu de temps auparavant : « J'ai encore le repas dans la gorge. »

Après avoir bu le verre d'eau, il retourna avec Natalia auprès de Trotsky et des cabanes à lapins. « Tu sais que Jacson et Sylvia retournent à New York demain ? demanda Trotsky, ils sont venus nous dire au revoir. » Puis en russe : « Il faut leur préparer quelque chose. »

Quelques minutes de conversation passèrent avant que Trotsky demande sans enthousiasme : « Vous voulez que je lise votre article ? »

— Oui.

— Bien : nous pouvons aller dans le bureau. »

Sans prévenir aucun de ses gardes, Trotsky emmena Jacson dans sa pièce. Natalia se sépara d'eux à la porte et entra dans la cuisine.

Plus tard, alors qu'il était étendu ensanglanté sur le plancher de la salle à manger, Trotsky dit à Natalia que lorsqu'il entra dans la pièce une idée lui traversa l'esprit : « Cet homme pourrait me tuer. » Mais il ne fit pas attention à cet avertissement intuitif. En tant que révolutionnaire

Shachtman, lui, avait adhéré, en 1958, au parti socialiste américain. (Ces précisions n'ont pas pour objet de convaincre le lecteur que ces deux hommes ne pouvaient qu'avoir tort, sur le fond, en 1940 !)

(8) OTTO SCHÜSSLER, né en 1905. Secrétaire de Trotsky à Prinkipo puis au Mexique. Voir l'article de Pierre BROUÉ, dans nos *Cahiers*, n° 1 : « Quelques collaborateurs de Trotsky ».

prolétarien, Trotsky avait tenu sa vie dans ses propres mains durant trop d'années.

Trotsky s'assit à la grande table, parsemée de livres, de journaux et de manuscrits. Près d'un encrier, tout près de sa main, était placé son pistolet automatique, qui avait été huilé et rechargé quelques jours auparavant. Il commença à lire l'article de Jacson. Jacson s'assit derrière, sur la gauche de Trotsky, près de la sonnerie qui aurait déclenché le signal d'alarme.

« L'occasion était trop bonne pour la laisser échapper, dit-il par la suite à la police. Je pris le pistolet. Je le levais le plus haut possible. Je fermai les yeux et frappai de toutes mes forces... Aussi longtemps que je vivrai je ne pourrai oublier son cri... »

Trotsky se leva en chancelant de sa chaise, comme l'assassin relevait son arme pour frapper à nouveau. Les chaises furent brisées, les papiers et les livres dispersés, le dictaphone écrasé, du sang répandu sur le bureau, sur les livres, sur les journaux, sur les dernières pages du manuscrit de Trotsky, sur la biographie de Staline.

Aurions-nous pu empêcher l'attentat ?

Le matin, à la maison de Coyoacan, quand je suis à moitié éveillé, il me semble que je peux encore entendre la voix du Vieux appelant. Quelquefois il semble qu'il est impatient, comme s'il y avait des tâches gigantesques devant nous, et quelques heures seulement pour les accomplir. Chaque pierre, chaque tournant des sentiers, même l'ombre des pins aux pieds desquels il avait l'habitude de converser avec nous dans le patio est un souvenir poignant, âpre, pénible... Le Vieux est partout. Et cependant la maison semble vide, comme une ruine abandonnée depuis longtemps et croulant en poussière.

Aurions-nous pu empêcher cela ?

Lorsque j'y pense — le fardeau intolérable de ce qui aurait pu être — je me souviens de son serrement de main lorsqu'il était étendu sur le plancher.

Je me souviens de ce qu'il disait après avoir échappé à l'attentat du 24 mai : « Dans la guerre, des accidents sont inévitables, des accidents favorables et défavorables, ça fait partie de la guerre. »

Je me souviens des mots de Natalia : « Le matin du 20 août, lorsque nous nous levâmes, Léon Davidovitch dit : "Une autre belle journée. Nous sommes encore en vie." Il répétait cela tous les matins depuis le 24 mai. »

Trotsky savait que Staline avait décrété sa mort. Il savait que Staline comptait que son assassinat serait perdu dans les événements gigantesques de la Deuxième Guerre mondiale où des Etats entiers sont balayés de la carte et où le massacre de centaines de milliers d'hommes ne signifie rien de plus qu'un titre bref dans les communiqués quotidiens des champs de bataille. Trotsky savait que, contre les énormes ressources du puissant

appareil d'Etat contrôlé par Staline, se dressaient seulement le courage et les moyens malheureusement inappropriés d'une petite poignée de révolutionnaires. Trotsky savait que tous les avantages tactiques étaient du côté de l'adversaire : le choix du moment, la surprise, la faculté d'attaquer un point fixé avec une série de méthodes variées. Il était virtuellement certain que, avec le temps, tôt ou tard, le hasard de la guerre nous serait défavorable. Trotsky prédisait même que la prochaine attaque aurait lieu lorsque Hitler lancerait sa bataille contre l'Angleterre.

La politique de Trotsky ne fut jamais la politique du désespoir. Il combattait de toute son énergie ; cependant, durant les mois où nous construisions notre « forteresse », je sus à plusieurs reprises qu'il se sentait condamné.

« Je ne verrai pas la prochaine révolution, me dit-il une fois, c'est pour votre génération. »

Je sentais dans ces mots un profond regret — quelle joie de voir la lutte des classes dans son prochain stade de développement, quelle joie ardente de participer à une autre révolution — quelles perspectives s'ouvraient pour le genre humain dans la prochaine période !

« Ce n'est plus comme avant, dit-il encore. Nous sommes vieux, nous n'avons pas l'énergie de la nouvelle génération. On devient fatigué... et vieux. C'est pour votre génération, la nouvelle révolution, nous ne la verrons pas. »

Pendant, Trotsky continuait en dépit du fait qu'il savait que toutes les chances étaient contre sa propre survie. Il combattait contre le temps, forgeant la IV^e Internationale, l'armant avec les idées du bolchevisme.

Chaque jour, dans cette période de guerre mondiale et de luttes fractionnelles, était d'une valeur inestimable pour la nouvelle génération de cadres révolutionnaires. Trotsky le savait mieux que quiconque. Il voulait nous remettre intact l'héritage entier du bolchevisme qu'il avait en garde, même jusqu'au moindre détail. Il savait ce que cet héritage avait coûté, ce qu'il représentait pour nous dans la période qui s'ouvrait devant nous. Le temps était si court !

A partir de septembre 1937, les secrétaires de Trotsky essayèrent d'instituer dans la maison un système selon lequel toute personne qui entrerait serait fouillée pour voir si elle ne cachait pas une arme. Ils tentèrent aussi d'établir une règle d'airain selon laquelle Trotsky ne devait jamais parler seul avec qui que ce soit dans son bureau. Trotsky ne put supporter ni l'une ni l'autre de ces règles. Ou nous avons confiance dans les gens et les admettons sans fouille ou nous ne les admettons pas du tout. Il ne pouvait supporter que ses amis soient soumis à la fouille.

Sans aucun doute, il se rendait compte qu'en fin de compte cela n'aurait servi à rien et pouvait même nous donner une fausse sensation de sécurité. Si un agent du Guépéou parvenait à entrer, il trouverait bien un moyen de défier toute recherche. Trotsky avait des douzaines et des douzaines d'amis au Mexique que les gardes — pour autant qu'il s'agissait de leur vigilance — plaçaient dans la même catégorie générale que Jacson

avant l'attentat. Quant à notre seconde proposition selon laquelle il devait toujours y avoir quelqu'un avec lui dans son bureau, elle ne fut jamais non plus effective. Combien de ses hôtes avaient des problèmes personnels à régler et n'auraient pas parlé librement en présence d'un garde ! Quelquefois je restais dans la pièce en m'asseyant, contrairement aux instructions de Trotsky de partir ; mais aussi bien lui que moi ne nous sentions pas à l'aise et il n'aurait jamais permis ce manque de courtoisie de la part de qui que ce soit d'autre. Trotsky était le constructeur d'un parti politique et un travailleur dans le domaine des idées. Il préférait faire confiance à ses amis plutôt que de s'en méfier.

Tous les gardes de Trotsky essayaient de suspecter tout le monde. Trotsky, cependant, ne désirait pas seulement être gardé, mais voulait apprendre par l'exemple à ses gardes quelques-unes des bases fondamentales pour organiser un mouvement politique. La suspicion mutuelle lui semblait un facteur de désintégration encore plus dangereux que la pénétration d'un espion dans l'organisation, d'autant plus que ces suspicions ne servent à rien si l'on a affaire à un provocateur hautement qualifié. Trotsky haïssait la suspicion personnelle envers les membres et les sympathisants de la IV^e Internationale. Il considérait cela comme plus mauvais que le mal qu'elle était censée prévenir.

Lorsque ce sujet venait en discussion, il aimait à raconter l'histoire de Malinovsky, qui devint membre du bureau politique du parti bolchevique, son représentant à la Douma, et un homme de confiance de Lénine. Malinovsky était en même temps un agent de la police secrète du tsar, la redoutable Okhrana. Il envoya des centaines de bolcheviks en exil et à la mort. Néanmoins pour pouvoir garder son poste de confiance, il lui fallait répandre les idées du bolchevisme. Ces idées causèrent sa perte. La révolution prolétarienne est plus puissante que le mouchard le plus rusé.

Les gardes auraient-ils pu empêcher l'assassinat de Trotsky ? Avec plus de précaution, auraient-ils pu empêcher Jacson de se faire agréer par la maisonnée ? D'user d'une méthode plus subtile ? L'empoisonnement ? Une fusillade d'une embuscade pendant un pique-nique ? Un attentat-suicide direct avec quelque engin spécialement fabriqué par le Guépéou pour échapper à nos moyens limités de détection ?

Le Guépéou lui-même répondit à la question par la bouche de son agent Jacson : « A la prochaine attaque, le Guépéou usera de méthodes différentes. »

Comment l'assassin s'introduisit

Jacson vint au Mexique en octobre 1939. D'après ses dires, on lui dit de ne pas s'imposer pour s'introduire dans la maison, mais de laisser la rencontre se produire « occasionnellement ». Il suivit les instructions parfaitement. Pendant des mois il ne vint pas à Coyoacan, mais resta à Mexico. Lorsque Sylvia Ageloff, sa femme, qui était bien connue à la

maison, vint au Mexique, il n'essaya pas de pénétrer dans la maison avec elle. Mais il se servit d'elle pour se faire connaître des Rosmer, amis de Trotsky et Natalia, depuis 1913 et qui étaient à la maison depuis qu'ils avaient ramené de France le petit-fils de Trotsky. A travers ces personnes de confiance, son nom devint connu dans la maison.

De nombreux gardes le connaissaient et étaient accoutumés à le recevoir quelque temps dans le patio, où il attendait qu'il était venu voir. Il est absolument certain que Robert Sheldon Harte le connaissait et lui faisait confiance. Mais il ne rencontra pas Trotsky avant l'attentat du 24 mai.

Le 28 mai, les Rosmer (9) quittaient le Mexique via Vera Cruz, réalisant l'intention qu'ils avaient depuis plusieurs mois, de retourner chez eux. Jacson avait offert, quelques semaines à l'avance, de les emmener de Mexico au port. Il leur avait dit qu'il allait à Vera Cruz tous les quinze jours pour son travail et qu'il pouvait arranger ce voyage avec les affaires de son « patron ».

Il vint à la maison tôt dans la matinée, sonna et fut invité à attendre à l'intérieur jusqu'à ce que les Rosmer soient prêts. Trotsky était dans le patio et rencontra Jacson pour la première fois. Ils se serrèrent la main. Trotsky continua de s'occuper de la basse-cour. Jacson se retira et commença à parler avec Sieva, le petit-fils de Trotsky, auquel il donna un petit planeur. Natalia et Trotsky le virent dans la pièce de Sieva et demandèrent à Sieva ce que cela signifiait. Jacson leur expliqua alors le fonctionnement du planeur.

Trotsky, avec sa sollicitude coutumière, demanda à Natalia si Jacson pouvait être invité. Natalia répondit qu'il devait déjà avoir pris son petit déjeuner. Il fut cependant invité, par courtoisie, à s'asseoir à table. Il prit une tasse de café. Ce fut la première fois que Jacson s'assit à la même table que Trotsky.

Jacson entretenait des relations amicales avec une habileté consommée. Déjà bien connu pour sa générosité, il avait mis sa voiture à l'entière disposition de la maison. Lorsqu'il allait à New York, il la laissait à la disposition des gardes. Il rendit de petits services, non seulement à Trotsky et Natalia, mais aussi à chacun de ceux qui étaient en contact avec la maison. Lorsque des amis étaient en visite, il les emmenait visiter les

(9) Alfred GRIOT, dit ROSMER (1877-1964). Fils d'ouvrier réfugié aux Etats-Unis après la Commune. Correcteur d'imprimerie. Syndicaliste révolutionnaire. Devient l'ami de Trotsky pendant la Première Guerre mondiale, à Paris. Elu à l'exécutif de l'I. C. lors de son 2^e congrès mondial. Exclu du P. C. en 1924. Membre du Secrétariat international de l'Opposition de gauche dont il démissionne dès 1930. Se rend, en 1939 au Mexique, avec son épouse, Marguerite Thévenet auprès de Trotsky demeuré son ami. Il signe le Manifeste des 121 contre la guerre d'Algérie. Il est en outre l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire du mouvement ouvrier. Alfred et Marguerite Rosmer avaient accompagné au Mexique le petit-fils de Trotsky, Sieva, dont il sera largement question dans les récits relatifs à l'attentat du 24 mai. Le couple Rosmer était encore à Coyoacan, chez Trotsky, à ce moment-là.

paysages de la région. S'il était nécessaire de faire un voyage, il offrait sa voiture et lui-même comme chauffeur.

Dans la discussion entre la majorité et la minorité, sur la question russe, il soutint la position de Trotsky, même contre celle de sa femme, Sylvia Ageloff. En parlant avec les gardes, il faisait attention à mentionner les dons qu'il prétendait avoir faits à la section française. Il dit à Jack Cooper (10) qu'il avait connu Rudolph Klement (11); qu'il était à Paris lorsque le Guépéou l'assassina odieusement. Il aimait mentionner qu'il avait connu James P. Cannon (12) à Paris. Ainsi, il donna l'impression de quelqu'un de bien connu par les nôtres.

Après l'attentat du 24 mai, il vint à la maison dix fois en tout avant d'accomplir la consigne du Guépéou de tuer son hôte. Deux fois il vint avec Sylvia Ageloff, et prit le thé avec les Trotsky. Lorsque Trotsky passa en revue la controverse au sein de la IV^e Internationale, Jacson défendit chaudement les positions de Trotsky et attaqua celles de Sylvia.

Au cours d'une visite, il donna à Natalia une boîte de chocolat, disant que c'était un cadeau de Sylvia.

Cependant, Jacson — principalement parce qu'il n'était pas membre de la IV^e Internationale, et parce que ses idées politiques semblaient confuses et loin d'être sérieuses — ne devint jamais un intime ou un ami lié à la maison.

Lorsque Jacson alla à New York après l'attentat du 24 mai, et revint à la fin du mois de juillet, il reconnut qu'il n'était pas allé voir un seul membre du Socialist Workers Party.

« Pourquoi ? » lui demandions-nous avec étonnement.

Jacson expliqua avec volubilité que c'était parce qu'il avait passé l'essentiel de son temps à discuter avec Sylvia et ses sœurs, essayant de les convaincre que le point de vue de la majorité était juste, qu'il n'avait même pas eu le temps de se rendre à la permanence du Socialist Workers Party. Il dit qu'il avait passé ses journées « à travailler comme un esclave dans un bureau de Wall Street ».

(10) Jack COOPER, membre du S. W. P., faisait partie de l'entourage de Coyoacan.

(11) Rudolph KLEMENT (1908-1938) : membre du secrétariat international du mouvement pour la IV^e Internationale. Voir l'article de Pierre BROUÉ sur « Quelques collaborateurs de Trotsky » dans le n° 1 des Cahiers.

(12) James Patrick CANNON (1890-1974), membre des I. W. W. (syndicalisme révolutionnaire américain) dès 1911, membre de la tendance gauche du parti socialiste, cofondateur du parti communiste qui le délègue en 1922 au IV^e congrès de l'Internationale communiste. En 1928, opposant de gauche à la majorité de la direction du P. C. U. S., il est délégué au VI^e congrès de l'I. C. d'où il rapporte « clandestinement » le texte envoyé par Trotsky depuis son exil d'Alma-Ata : « Critique du programme de l'I. C. » in *L'I. C. après Lénine*, préface de P. Frank (P. U. F. 1969); exclu du P. C. dès octobre 1928 avec Shachtman et Abern, il publie la semaine suivante le journal *The Militant*, bi-mensuel à l'époque. C'était la naissance du trotskysme organisé aux Etats-Unis. J. P. Cannon a rédigé de nombreux livres publiés par les éditions Pathfinder à New York. Biographie plus complète dans *Inprecor*, n° 7, 5 septembre 1974.

Le fait qu'il n'ait pas pris contact avec la permanence du Socialist Workers Party produisit une mauvaise impression sur les gardes, impression dont ils firent part à Trotsky. Celui-ci répondit :

« Il est vrai qu'il est plutôt léger et qu'il ne deviendra probablement jamais un adhérent solide de la IV^e Internationale. Cependant, on peut le lier de plus près. Pour construire le parti, nous devons faire confiance à la capacité de changer des individus. » Trotsky ajouta que Jacson était en train de poursuivre quelques études des statistiques françaises qui pourraient s'avérer utiles pour nous.

Je suis convaincu que Trotsky, qui voyait en chacun la possibilité de devenir un révolutionnaire, souhaitait utiliser Jacson comme un exemple dans cet ordre d'idées. La distance même que les gardes mettaient entre eux et le travail visiblement difficile de transformer cette argile plutôt prometteuse en un révolutionnaire poussèrent Trotsky à faire une démonstration encore plus probante. Il me suggéra plus spécialement de changer d'attitude et de devenir amical avec Jacson dans le but de l'aider à se rapprocher plus étroitement de la IV^e Internationale.

C'était justement à ce moment que Jacson préparait l'assassinat de Trotsky.

Dans une conversation avec Jacson, à laquelle Cornell et moi assistions, Trotsky demanda à Jacson ce qu'il pensait de notre « forteresse ». Jacson répondit que tout lui semblait bien préparé, mais que, « à la prochaine attaque, la Guépéou usera d'autres méthodes ».

« Quelles méthodes ? » demanda l'un d'entre nous.

Jacson haussa les épaules légèrement.

La carte de visite de Staline

Lorsque Frank Jacson fut emmené à l'hôpital, la police trouva dans sa poche une lettre d'« aveux ». Cette lettre, visiblement écrite dans l'intention de servir au Guépéou pour sa propagande consécutive à l'assassinat, constitue un document prouvant que Jacson était un agent payé par le Guépéou. A lui tout seul, ce document place la responsabilité de l'assassinat de Trotsky sur le super-Borgia du Kremlin.

Comme les « aveux » classiques fabriqués par le Guépéou à l'usage des procès de Moscou, l'auteur de ces « aveux » commence par se présenter comme un « trotskyste » ardent, qui a reçu des ordres pour des missions fantastiques données par des supérieurs dont les noms ne sont pas indiqués, a accepté ces ordres sans murmurer, et finalement « Trotsky lui a donné l'ordre » de tuer Staline et de « développer le sabotage en U. R. S. S. », il découvre que Trotsky est « lié » à une « puissance étrangère » (avec n'importe laquelle des puissances avec laquelle Staline n'a pas signé de pacte), devient immédiatement « désillusionné », se repent, reconnaît que le génial Staline a raison et est le continuateur de Lénine, et « avoue »

tout. Ce schéma, développé jusqu'à la perfection par Iagoda (13) dans les chambres de tortures de la Loubianka, bien qu'on ait découvert depuis que Iagoda fut un super-empoisonneur durant dix ans sous Staline, a été répété jusqu'à maintenant d'une manière monotone et avec peu de changements.

La lettre de Jacson comprend quelques variations à l'usage local des soutiens nord-américains du Guépéou, tels que Lombardo-Toledano (14), Harry Block (15), correspondant de la *Nation*, et Frank Jellinek (16), correspondant du *P. M.* et de la « Federated Press » stalinienne.

Ces variations comprennent la calomnie selon laquelle Trotsky se serait moqué de la révolution mexicaine et aurait soutenu Almazan. Ces phrases de la lettre de Jacson résonnent comme si elles avaient été extraites directement des organes mexicains du Guépéou, *La Voz de Mexico*, *Futuro* et *El Popular*, dans lesquels Trotsky était accusé d'être « lié à la commission Dies (17) », d'être un « agent de Wall Street » et un « traître » qui avait organisé un « attentat contre lui-même », sans autre raison apparente que celle d'embarrasser le gouvernement Cardenas qui était le seul gouvernement du monde à lui avoir accordé le droit d'asile.

Jacson proclame qu'il était un militant désillusionné de la IV^e Internationale. Mensonge ! Ce n'est qu'une tentative du Guépéou pour tromper l'opinion mondiale et lui faire croire que ses mains étaient sans tache. Lors de l'interrogatoire, devant le juge, il a admis depuis qu'il n'en fut jamais membre.

Jacson proclame qu'un « membre du bureau de la IV^e Internationale » l'envoya au Mexique pour voir Trotsky, « parce qu'on attendait de lui quelque chose de plus que d'être un simple militant ». Autre mensonge écrit dans le jargon inventé par le Guépéou pour les procès de Moscou !

(13) Henrik IAGODA (1891-1938), chef de la police secrète soviétique. Chargé de l'organisation des procès de Moscou de 1936, il fut lui-même accusé lors des procès de 1938 et exécuté.

(14) Vicente Lombardo TOLEDANO (1893-1968), dirigeant de la C. T. M. (confédération mexicaine des travailleurs), participant actif à la campagne menée par les staliniens mexicains contre Trotsky, lequel était convaincu que la tâche particulière de Toledano était de préparer l'opinion publique à son assassinat.

(15) Harry BLOCK, correspondant au Mexique du journal new-yorkais *The Nation*, avait rédigé un article soutenant la thèse répandue par les staliniens de l'attentat du 24 mai « auto-organisé » par Trotsky et les siens. *The Nation* avait refusé de publier un article d'Albert Goldman, l'avocat de Trotsky, répondant à Block.

(16) Frank JELLINEK (1908-1975), correspondant du *Manchester Guardian* en Espagne, en 1936, fut correspondant de l'*United Press* et du *Times* à Mexico à partir de 1937.

(17) Il s'agit du H. U. A. C., House Un-American Committee (comité spécial d'investigation sur les activités non américaines) mis en place par la chambre des représentants et présidé par le démocrate texan Martin DIES (1901-1972) depuis 1939. Ce comité était haï par les milieux libéraux et radicalisés particulièrement visés par lui ; son principal « procureur », J. B. Matthews, ex-membre du parti socialiste avait collaboré avec les staliniens dans des « fronts » de masse tels que le « congrès américain contre la guerre ».

Jacson déclare que Trotsky lui ordonna d'aller à Shanghai, de s'embarquer clandestinement sur le China-Clipper, de survoler le Mandchoukouo jusqu'en Russie, et là, sans connaître un seul mot de russe, de commencer à développer le sabotage et à comploter la mort des « dirigeants de l'U. R. S. S. ! » Rappelez-vous le mot de Staline et Hitler : « Plus le mensonge est grossier, et plus facilement les gens le croiront. » La lettre de Jacson ne pouvait suivre ce proverbe de plus près.

L'histoire est encore plus absurde que celle élaborée par le Guépéou en 1936, à propos de l'avion que Piatakov (18) était censé avoir pris pour voler de Berlin à Oslo, en vue d'aider Trotsky à faire un pacte avec Hitler.

Dans la lettre de Jacson, le Guépéou se surpassa à nouveau lui-même, réussissant on ne peut mieux à convaincre le monde de la culpabilité de Staline dans le meurtre de Trotsky.

Il est simplement nécessaire de remplacer dans la lettre de Jacson le « membre du bureau de la IV^e Internationale » par le mot « Guépéou ». Alors l'histoire de Jacson au sujet de la manière dont il fut expédié au Mexique pour voir Trotsky devient claire. Les raisons des mille précautions qu'il prit pour approcher la maison deviennent transparentes. Tous les « aveux » s'effondrent devant nos yeux et la vérité éclate : Jacson, l'agent du Guépéou, ment dans le sens où cela est le plus facile pour lui — partout où cela est possible il attribue à la IV^e Internationale les instructions données par le Guépéou.

Qui est « Frank Jacson » ?

D'après les déclarations que l'assassin fit à la police, le « membre du bureau de la IV^e Internationale », qui « proposa qu'il aille au Mexique pour voir Trotsky » lui fournit un faux passeport. Dans son dernier voyage à Coyoacan, Jacson déclare qu'il s'arrêta à Avenida Insurgentes pour brûler ce faux passeport avec ses autres papiers personnels. Pourquoi Jacson brûla-t-il ce passeport ? La raison n'est pas difficile à déterminer. Les faussaires laissent toujours des marques identifiables. Dans les mains d'experts gouvernementaux il aurait été possible de retrouver des traces indiquant quels pouvaient être les faussaires, de la même manière qu'il est possible de remonter de la fausse monnaie à ceux qui la fabriquent. Dans le cas du passeport de Jacson, la marque de fabrique aurait été « Guépéou ».

Le passeport avec lequel Frank Jacson entra aux Etats-Unis fut délivré en mars 1937 à Tony Babich, résidant au Canada, naturalisé sujet britan-

(18) Iouri PIATAKOV (KIEVSKI) (1890-1937) : ancien anarchiste, bolchevik depuis 1910. Président du conseil des commissaires du peuple de Kiev puis d'Ukraine (1918). Vice-président du conseil de l'économie nationale ; président du tribunal suprême ; membre du C. C. du parti bolchevique ; signataire de la « lettre des 46 » oppositionnels de gauche d'Octobre 1923 ; dirigeant de l'opposition unifiée de 1926 ; exclu en 27 ; capitule en déportation ; réintégré au parti et au C. C. ; vice-commissaire à l'industrie lourde ; arrêté en 36 ; exécuté en 37.

nique, né à Lovinac, Yougoslavie, le 13 juin 1905. Tony Babich se servit de son passeport en prétendant sortir du Canada pour aller voir sa famille. Il alla en fait en Espagne, où il combattit dans l'armée républicaine. Le 12 mai 1939, le gouvernement espagnol délivra un certificat de décès de Tony Babich.

Qu'arriva-t-il au passeport de Tony Babich ?

Tout le monde sait très bien que les passeports des étrangers qui s'engageaient dans l'armée républicaine étaient systématiquement volés par le Guépéou. Walter Krivitsky (19), ancien dirigeant du réseau d'espionnage soviétique dans l'Europe occidentale, a rapporté que les malles diplomatiques envoyées d'Espagne en U. R. S. S. transportaient des paquets de ces passeports à chaque courrier. C'est ce qui arriva évidemment au passeport de Tony Babich. Dans les mains du Guépéou, il fut maquillé par les faussaires les plus adroits du monde entier. Le nom de Tony Babich fut changé en celui de « Frank Jacson ». La photographie de Babich fut remplacée par celle de l'homme qui assassina Trotsky par la suite.

Le Guépéou tente de décrire Jacson dans ses « aveux » comme un garçon naïf au début, si facile à duper qu'il fit immédiatement ses valises et écrivit à sa mère pour lui demander 5 000 dollars lorsque le « membre du bureau de la IV^e Internationale » lui demanda de se rendre au Mexique. Il serait intéressant d'entendre le Guépéou expliquer comment cet innocent « lapin », comme Jacson s'intitule lui-même, obtint une parfaite connaissance de la réglementation des passeports pour le passage entre les Etats-Unis et le Mexique.

Lorsqu'il quitta le Mexique la dernière fois, il demanda le 12 juin au consulat américain un visa de transit pour le Canada. Apparemment il utilisa ce visa de transit pour rentrer aux Etats-Unis sans remettre la carte mexicaine de touriste qui lui avait été délivrée en octobre 1939. D'après toutes les informations valables, il ne demanda pas de carte de touriste lors de sa seconde entrée, mais franchit simplement la frontière et alla à Mexico, montrant sa carte de touriste initiale avec sa prolongation aux autorités susceptibles de lui demander ses papiers. Seule une personne extrêmement familiarisée avec ce genre de chose pouvait agir ainsi.

Lorsque Jacson était en train de lutter avec les gardes, il cria à plusieurs reprises : « Ils ont emprisonné ma mère ! » Lorsqu'on le sortit du bureau de Trotsky, il répéta : « Ma mère, ma mère ! » S'il n'est pas citoyen soviétique, il est possible que la Gestapo, comme petit service à Staline, ait remis la mère de Jacson, peut-être toute sa famille, au Guépéou, à la suite de l'invasion allemande des Pays-Bas et de la France. Jacson était ainsi menacé de la mort de sa famille s'il n'exécutait pas l'ordre de Staline d'assassiner Trotsky. Il est possible que l'histoire de Jacson selon

(19) Walter KRIVITSKY (1899-1941), ancien haut responsable du G. P. U., avait rompu avec lui et publié, entre autres, *J'étais agent de Staline* en 1939. Il devait mourir dans des circonstances mystérieuses à New York deux ans plus tard, vraisemblablement assassiné par le G. P. U.

laquelle il serait né en Perse de parents belges soit vraie, mais il y a de nombreuses preuves que son histoire au sujet de la famille « Mornard » et de sa fortune est une pure invention :

1° — Le ministre de Belgique en Perse entre 1904 et 1908 n'était pas son père, « Mornard Van den Dreschd », comme Jacson le prétend, mais un homme nommé T'Sterstevens.

2° — Il n'y a pas de trace d'un frère aîné de Jacson, « Robert Mornard », qui soit dans le service consulaire belge comme Jacson le prétend.

3° — Lorsque Jacson donna l'adresse de sa famille à Bruxelles, il nomma l'une des rues les plus importantes et les plus commerçantes de la ville et le numéro qu'il donna se révéla être celui d'un bâtiment public.

4° — Jacson parla souvent de son père dans les lettres qu'il écrivit à Sylvia, et de ce que ce dernier faisait. Mais il déclara à la police mexicaine que son père était mort depuis plusieurs années.

Jacson vivait à l'aise. Il déclare que durant les derniers jours d'août 1939, sa « mère » lui donna 5 000 dollars en plus des 200 que le prétendu « membre du bureau de la IV^e Internationale » est censé lui avoir donné. A New York il confia 3 000 dollars à Sylvia Ageloff. Plus tard, en octobre 1939, il établit une lettre de crédit sur l'American Express de New York pour environ 2 500 dollars. En janvier 1940, il tira de gros chèques sur cette lettre, à nouveau en mai, juste avant le premier attentat contre Trotsky, et il en retira le solde au début de juin. Lorsqu'il fut pris par la police, il avait plus de 890 dollars sur lui. Au Mexique il acheta une voiture pour 3 500 pesos. Lorsqu'il voyageait, il prenait l'avion. Au Mexique, il dépensa beaucoup depuis octobre 1939 jusqu'à l'assassinat, sans avoir le moindre emploi.

Bien qu'il ait marqué sur sa carte de tourisme « ingénieur mécanicien » il déclara, après son arrestation, qu'il avait étudié le journalisme et qu'il était journaliste de profession. A l'entourage de Trotsky, il avait prétendu travailler pour un individu mystérieux qui s'occupait d'abord de pétrole pour les Alliés et qui, plus tard, était dans le diamant. Il disait être payé 50 dollars par semaine par ce mystérieux patron.

Sylvia Ageloff déclara à la police qu'après avoir rencontré Jacson à Paris, ce dernier commença à travailler pour le service de presse « Argus ». Il vendit un certain nombre d'articles d'Ageloff sur la psychologie infantile à cet office, mais dit à Sylvia qu'il était impossible de savoir où ils avaient été publiés pour qu'elle ne puisse se mettre en contact directement avec le magazine et ainsi ne pas avoir à payer la commission du service « Argus ». Il disait que lui-même vendait un bon prix des articles sportifs à cet office. Sylvia Ageloff ne vit jamais un seul de ses propres articles imprimés. Il est clair que l'agence « Argus » était simplement un autre nom du Guépéou, même si le nom « Argus » était imprimé sur du papier à en-tête et sur quelque porte de bureau.

Du point de vue personnel, avant l'attentat, Jacson donnait l'impression d'un individu nerveux, plus vieux que son âge, la peau foncée

comme si quelque poison faisait son chemin sous sa peau. Ses traits se contractaient brusquement. Il parlait très vite, mais trouvait difficilement ses mots, ce qui, à l'occasion, le faisait trébucher dans ses expressions. Sans être rude, il apparaissait nerveux. Il portait des lunettes cerclées de corne, était vêtu très proprement, et il portait rarement un chapeau sur ses cheveux noirs. Il était impossible d'avoir une discussion politique suivie avec lui : il s'écartait toujours du sujet. Il déclarait être un sympathisant ardent de la IV^e Internationale, spécialement dévoué à Trotsky dont il dit souvent d'un ton admiratif devant les gardes : « C'est le plus grand cerveau du monde. »

Après l'attentat, Jacson sembla complètement prostré, presque évanoui. Lorsqu'on le mena chez le juge d'instruction pour l'interrogatoire, il traînait les pieds comme si ceux-ci étaient collés au plancher, laissait pendre sa tête en avant, dut être soutenu par deux hommes. Durant l'interrogatoire il resta les yeux fixés au sol, répondant d'une manière à peine audible, refusa de parler autrement qu'en français, quoique parlant couramment l'anglais et l'espagnol. Cependant il rejeta ce masque lorsque Albert Goldman (20) l'interrogea d'une manière serrée sur son histoire d'un prétendu membre du bureau de la IV^e Internationale qui l'aurait envoyé auprès de Trotsky. Il se montra soudain vif et attentif. Il se dressa sur sa chaise, gesticula et joua la comédie. Par moment, il jetait des coups d'œil précis et menaçants de dessous son bandage, comme un animal pris au piège surveillant son ravisseur avant de bondir.

En raison de l'habileté consommée grâce à laquelle il s'introduisit dans l'entourage de Trotsky, s'y fit admettre, réalisa sans hésiter l'ordre épouvantable, et s'en tint strictement à la ligne de conduite fixée pour lui par les staliniens, Jacson peut être considéré comme l'un des produits les plus finis de la machine terroriste du Guépéou.

Tueur professionnel du Guépéou

Nous pouvons maintenant retourner en arrière sur quelques-uns des précédents assassinats perpétrés par le Guépéou contre nos camarades et commencer à déterminer le rôle sinistre que joua Frank Jacson.

En février 1938, Léon Sedov (21) tomba gravement malade et dut

(20) ALBERT GOLDMAN (1897-1960), dirigeant du S.W.P., avocat de Trotsky aux Etats-Unis : succéda à J. P. Cannon à Paris pour mener à bien les efforts du secrétariat international d'aider la section française à sortir de sa crise. Fit partie des 18 accusés du procès de Minneapolis de 1941. Quitta le S.W.P. en 1946.

(21) LÉON SEDOV (1906-1938) : fils aîné de Trotsky et de Natalia Sedova. Collaborateur de Trotsky depuis l'exil à Alma-Ata en 1928 ; éditeur du *Bulleten Oppositsii* ; dirigeant de l'Opposition de gauche internationale et du mouvement pour la IV^e Internationale ; l'un des principaux accusés, avec son père, du premier procès de Moscou de 1936 sur lequel il publie un *Livre rouge* ; c'est probablement Marc Zborowski, agent du Guépéou qui avait su gagner sa confiance, qui le fera assassiner dans une clinique parisienne. A noter que Sedov mourait en février 1938 tandis que Rudolph

subir une opération au ventre. Il fut emmené dans un hôpital. D'une manière ou d'une autre il y eut des fuites et les staliniens l'apprirent. Léon Sedov mourut quelques jours après dans des circonstances tout à fait mystérieuses.

« Quelle est votre opinion sur la mort de Sedov ? » demanda le juge Trujillo à l'interrogatoire préliminaire.

L'assassin hésita, chercha ses mots, et répliqua maussadement :

« Seulement ce qui a été écrit sur la question.

— Etait-ce le Guépéou ?

— Oui, le Guépéou tua Léon Sedov. »

Déclaration tout à fait intéressante. Etait-ce seulement une phrase échappée par hasard, un aveu non voulu d'une vérité bien connue chez les agents du Guépéou ? Etait-ce plutôt le summum de la manœuvre consistant à égarer les recherches — une tentative consciente de faire une séparation totale entre lui et le Guépéou, en impliquant : le Guépéou a fait CE travail et PAS CELUI-LA ? La dernière hypothèse semble la plus probable. Elle expliquerait son hésitation lorsqu'on lui posa la question pour la première fois — devait-il mentir ? était-ce nécessaire ? « Seulement ce qu'on a écrit à ce sujet... » Réponse prudente lui permettant de gagner du temps pour réfléchir au danger que comportait la question exacte : « Oui, le Guépéou assassina Léon Sedov. »

Juste à la veille de la conférence mondiale de la IV^e Internationale, en septembre 1938, Rudolf Klement, secrétaire de l'organisation fut kidnappé. Une lettre falsifiant son écriture fut envoyée à Trotsky de Perpignan, petite ville du midi de la France que Jacson connaît fort bien. Cette lettre, en des termes presque identiques à ceux de la lettre d' « aveux » de Jacson, faisait état de la « désillusion » de Klement envers sa prétendue découverte, selon laquelle Trotsky négociait pour faire un pacte avec « Hitler ».

Il devint clair que la « lettre de Klement » était l'œuvre du Guépéou, quelques jours après, lorsqu'on trouva le corps de Klement dans la Seine à Paris. La tête, les bras et les jambes avaient été amputés par quelqu'un de familiarisé avec l'anatomie.

Jacson fut fier de montrer au cours d'un repas sa connaissance générale de l'anatomie. Avec un couteau bien aiguisé, un poulet rôti semblait se découper presque tout seul dans ses mains.

Pourquoi Klement fut-il tué ? Trotsky pensait que c'était parce qu'il était tombé sur une information de grande importance concernant le Guépéou. L'identité d'un provocateur peut être la preuve que le Guépéou assassina Léon Sedov et était en train de préparer l'assassinat de Trotsky.

Jacson connaissait David Alfaro Siqueiros, le dirigeant de l'attentat du 24 mai. Jacson déclara au juge Trujillo que, « par hasard », il donna

Klement « disparaissait » en juillet de la même année. Trotsky écrivit plusieurs articles relatifs à la mort de son fils. Nul doute que le plus profond, le plus émouvant ne soit celui du 20 février intitulé « Léon Sedov, fils, ami, combattant ».

à Sylvia Ageloff comme son adresse de travail à Mexico une maison nommée « Ermita » qui était fréquentée par David Alfaro Siqueiros (22).

Il est facile maintenant de reconstituer ce qui se passa la nuit du 24 mai. Jacson sonna pendant que Harte était de garde. Harte demanda de qui et de quoi il s'agissait. « C'est Jacson : j'ai un message de la plus grande importance. » Harte, qui connaissait Jacson comme l'assassin le reconnut lui-même, ouvrit la porte, la retenant par le verrou de sûreté. Il vit Jacson, qu'il reconnut comme un ami de la maison. Il vit les agents du Guépéou déguisés en policiers mexicains, les prit pour de vrais policiers, et ouvrit la porte.

C'est la raison pour laquelle Harte fut tué. Il aurait pu identifier l'agent du Guépéou qui le trompa à la porte. Cette partie de l'attentat du 24 mai, l'une des plus mystérieuses, peut maintenant être considérée comme résolue. De même, Jacson peut être considéré comme le mystérieux « Juif français » qui parlait l'espagnol avec un fort accent français, donna des ordres à Siqueiros, arriva dans une Packard noire immatriculée de New York et paya les participants à l'attentat du 24 mai.

Nous pouvons imaginer la scène qui se passa au quartier général du Guépéou à New York lorsque Jacson revint faire son rapport sur l'échec de l'attentat du 24 mai :

« Retournez et finissez vous-même le travail ; ou alors... »

La réaction devant la mort de Trotsky

L'indignation et la douleur se répandirent dans la classe ouvrière mondiale après l'annonce de l'assassinat de Trotsky par Staline. Des télégrammes et des lettres parvinrent par centaines de tous les pays où la censure permit leur passage. L'une après l'autre, les organisations ouvrières du Mexique publièrent des résolutions condamnant le meurtre de Trotsky par le Guépéou.

Le président Lazaro Cardenas fit une déclaration cinglante dénonçant les auteurs du meurtre, les appelant des « agents d'une puissance étrangère » et des « traîtres » au Mexique.

Seuls les amis et les agents du Guépéou restèrent silencieux ou essayèrent d'insinuer que les « aveux » de Jacson correspondaient à la vérité. *El Popular*, le journal de Lombardo Toledano, par exemple, publia la déclaration de l'assassin de Trotsky en première page, avec le titre suivant : « Aveu sensationnel de l'assassin de Léon Trotsky. Il lance de terribles accusations contre le chef décédé de la IV^e Internationale. » Ce fut la version la plus importante que *El Popular* donna de l'assassinat, étant donné qu'il n'est en fait qu'un organe du Guépéou.

D'une manière plus prudente, *El Popular* exprime les mêmes senti-

(22) David Alfaro SIQUEIROS (1898-1976), peintre, membre du P.C. mexicain, au service du G.P.U. depuis longtemps, avait participé à l'attentat contre Trotsky du 24 mai 1940.

ments envers Trotsky que David Serrano (23) devant le juge Trujillo. Serrano, membre du bureau politique du parti communiste mexicain et supposé être le représentant du Guépéou dans cet organisme, fut arrêté en liaison avec l'attentat du 24 mai. Ce fut lui qui commanda les uniformes de police qui servirent de déguisement aux assaillants. C'est sa femme qui fut l'une des espionnes qui séduisirent les policiers de garde à la maison de Coyoacan.

« La III^e Internationale est opposée au terrorisme individuel, déclara cyniquement Serrano à l'interrogatoire du juge Trujillo, mais je ne serais pas fâché qu'il arrive quelque chose à Trotsky. »

« Vous rendez-vous compte qu'une déclaration de ce genre peut aller contre vous dans votre cas ? » demanda le juge étonné.

« Je m'en rends compte, mais c'est ce que je pense. »

Ceci se passait le 1^{er} août, moins de trois semaines avant l'assassinat de Trotsky. C'était l'ordre du représentant du Guépéou de finir le travail.

Parmi ceux qui travaillaient pour le compte du Guépéou dans la campagne contre Trotsky, se trouve Frank Jellinek. Connu depuis longtemps comme étant pour le moins un sympathisant très proche des staliniens, cet homme vint au Mexique à la fin de 1937. Il essaya de voir Trotsky, mais ne fut pas admis. Plus tard, il vint à la conférence de presse que Trotsky donna après le verdict de la commission Dewey (24), selon lequel il était innocent des accusations portées contre lui au cours des procès de Moscou. Jellinek vint avec son ami Frank Kluckhohn (25) et dut être rappelé à l'ordre par Trotsky en raison du scandale qu'il provoquait. Vu fréquemment en compagnie de dirigeants staliniens au Mexique, il écrivit des rapports sur l'attentat du 24 mai, conformes à la thèse du Guépéou. Beaucoup plus significatif dans le cas de Jellinek est le rôle qu'il joua lorsque Trotsky comparut devant la chambre de justice de Coyoacan pour répondre à des questions de l'avocat de Serrano, Pavon Flores (26).

(23) Davis SERRANO ANDONEGUI, major, pendant la guerre civile espagnole ; membre du comité central du parti communiste mexicain.

(24) Formée en 1937, une commission présidée par le philosophe américain libéral John DEWEY se rendit à Mexico pour entendre, sept jours durant du 10 au 17 avril 1937, Trotsky répondre aux accusations lancées contre lui au cours du premier procès de Moscou. Le compte rendu littéral des audiences de ce « tribunal » accepté et même souhaité par Trotsky a été publié en anglais sous le titre *The case of Leon Trotsky* par les éditions Merit Publishers en 1968. Il sera publié dans le cadre des *Œuvres* de Trotsky en français au cours de l'année 1981. La dernière de ces audiences constitue également le texte du 2^e volume des *Crimes de Staline* publié en Poche rouge, Maspero, en 1973.

(25) Frank L. KLUCKHOHN (1907-1970), correspondant du *New York Times*, avait écrit plusieurs articles mettant l'accent sur l'activité révolutionnaire de Trotsky, en insistant sur les problèmes que cette activité pourrait causer au gouvernement mexicain. Constamment, il chercha à mettre Trotsky en difficulté sur ce terrain, bien que ce dernier se refusât absolument à parler de la politique mexicaine.

(26) Pavon FLORES, avocat de métier, s'employa activement à propager la thèse de l'attentat du 24 mai, « auto-organisé » par Trotsky. Se référant fréquemment à ses basses besognes, Trotsky consacra à ce dirigeant du P.C.M. un article, daté du 3 juillet, intitulé « Pavon Flores, avocat du Guépéou ».

Bien que Flores soit un membre du bureau politique du parti communiste mexicain et l'un de ceux qui y restèrent après « l'épuration » de mars, qui préparait l'attentat du 24 mai, il consulta Jellinek dans la salle si fréquemment que cela donna à Jellinek l'allure de quelqu'un ayant la plus grande autorité.

Après le meurtre de Trotsky, Jellinek écrivit un rapport dans *P. M.*, qui tentait de grossir la description faite par Jacson de fractions se combattant violemment dans la IV^e Internationale jusqu'à en faire l'origine de l'assassinat. Jellinek déclara que « des fractions concurrentes sont maintenant en train de se disputer le corps de Trotsky ». Quelles fractions concurrentes ? Celles de James P. Cannon et d'Albert Goldman ! (*P. M.*, 23 août.)

La défense du Guépéou par Jellinek est aussi stupide que les « aveux » de Jacson. La main qui devient habile au maniement du pic perd sa dextérité lorsqu'elle a à manier une plume.

Les derniers jours en compagnie de Trotsky

Pendant les travaux transformant la maison en forteresse, Trotsky se promenait souvent dans le patio, suggérant des changements ou des améliorations. Cependant, il n'était pas heureux d'avoir à vivre dans un tel cadre. Il me disait souvent : « Cela me rappelle la première prison où j'ai été enfermé, à Kirghizan. Les portes résonnaient de la même manière lorsqu'elles se fermaient. Ce n'est pas une maison ; c'est une prison médiévale. »

C'était en fait une prison. Trotsky était forcé de vivre entre ces murs de vingt pieds de haut comme s'il subissait une peine dans une prison tsariste.

Un jour, il me surprit en train de regarder les nouvelles tours. Ses yeux brillaient comme ils avaient coutume de faire lorsqu'il souriait de cette manière chaude et intime, avec le coup d'œil et le signe de tête qu'il avait pour mettre quelqu'un dans ses confidences.

« Belle civilisation que nous avons, pour être encore forcés de faire de telles constructions, dit-il, levant les sourcils avec bonne humeur.

— Oui, répondis-je — ce n'était pas la première fois qu'il me faisait cette remarque —, de telles constructions pour en venir à un système économique organisé d'une manière rationnelle.

— Avoir à passer toute une vie là-dessus ! »

Le chaud soleil mexicain éclairait ses traits d'aigle et faisait ressortir ses cheveux blancs broussailleux sur le fond noir des vignes derrière lui. Ses yeux ne me regardaient plus, mais contemplaient les tours, et, soudainement, je pensais comment la vie de travail d'un bolchevik pourrait apparaître, vue un millier d'années plus tard.

Le Vieux éduquait ceux qui l'entouraient de cette manière, à moitié plaisantant, transformant ses propres désagréments en quelque chose de valable pour les jeunes qui l'entouraient.

Trotsky aimait la campagne mexicaine : il aimait s'asseoir auprès d'un bon chauffeur et quitter les grandes routes bitumées pour quelque route obscure, pleine de trous, de galets, de boue et de cactus aux piquants acérés. De telles routes lui rappelaient les anciens temps des campagnes avec l'Armée rouge. Mais ces excursions, qu'il appelait des « promenades » étaient dangereuses, et le Vieux devait se refuser ces plaisirs parfois pendant des mois.

Durant la dernière « promenade » le Vieux dormit plus que de coutume. Comme s'il était fatigué et que ce fût la première occasion depuis longtemps pour lui de se reposer. Il s'étendit sur le siège derrière moi et dormit depuis Cuernavaca presque jusqu'à Amecameca, où les volcans Popocatepetl et Ixtaccihualt, la femme endormie, rassemblent de grands nuages floconneux autour de leurs sommets blancs. Pendant qu'une autre voiture faisait le plein d'essence, nous nous arrêtâmes près d'une vieille hacienda avec des murs hérissés de tours en contrefort. Le Vieux regarda les murs avec intérêt : « Un beau mur, mais médiéval. Comme notre propre prison. »

Comme nous approchions de Coyoacan, il se laissa glisser en bas du siège, de telle sorte que sa tête ne soit pas en vue, car de chacune des fenêtres donnant sur la rue aux alentours de la maison pouvait partir une rafale de mitrailleuse.

« La prochaine fois, nous devons avoir deux des meilleurs chauffeurs dans la voiture », dit le Vieux. Il pensait au danger que représentaient ces « promenades » agréables et à la possibilité que le chauffeur soit tué. Mais il n'y eut plus d'autre « promenade » pour appliquer cette suggestion. De l'attentat du 24 mai jusqu'à la semaine précédant sa mort, Trotsky travailla à démasquer le Guépéou, combattant ses agents et ses complices, tels que Lombardo Toledano, qui poursuivait une campagne enragée de discrédit, de calomnie et d'infectes attaques personnelles, sous le mot d'ordre du Guépéou revenant comme une litanie : « Expulsez le traître Trotsky du Mexique. »

Le samedi précédant l'attentat, Trotsky me dit qu'il avait pratiquement fini son travail démasquant les responsables de l'attaque du 24 mai, et qu'il comptait maintenant revenir à son « pauvre livre négligé sur Staline ». Mais avant de s'y mettre, il voulait savoir ce que je pensais de son projet d'écrire quelque chose sur la question du militarisme. Nous discutâmes la forme et le contenu d'un tel article, afin de savoir si ce serait un article pour *Fourth International* ou pour le *Socialist Appeal*, ou un article non signé, en raison des conditions mondiales.

La thèse de son projet, selon ses propres mots, tels que je me les rappelle, était la suivante :

« Nous devons maintenant lutter pour en finir avec tous les résidus de pacifisme dans nos propres rangs. Ce pacifisme n'est pas seulement un héritage de notre entrée dans le parti socialiste, mais aussi un héritage de la dernière guerre impérialiste. Même les bolcheviks, en 1914, n'avaient pas la perspective de la prise du pouvoir. Notre politique, à ce moment-là,

découlait plus ou moins du point de vue d'une opposition irréductible à la politique officielle du gouvernement. Même Lénine, lorsqu'il était en Suisse, écrivit quelques articles dans lesquels il disait que la deuxième ou la troisième génération verrait le socialisme, mais que nous ne la verrions pas. Maintenant, la situation mondiale est bien plus mûre qu'à ce moment-là. Notre politique doit découler de la perspective de la prise du pouvoir. Il y aura, dans la période qui vient, des situations révolutionnaires les unes après les autres. Ce sera une période riche en situations révolutionnaires. Tout d'abord, il y aura des défaites. Elles sont inévitables : mais nous en tirerons des enseignements. Il est inévitable aussi que nous ayons des victoires. Une bonne victoire peut changer toute la situation mondiale. Il n'est pas exclu que vous puissiez prendre le pouvoir aux États-Unis dans la période à venir. »

Nous discutâmes de cette thèse à plusieurs reprises au cours de la soirée. J'expliquai à Trotsky, d'après ma propre expérience, qu'il était très facile d'écrire une brochure sur la guerre, en en décrivant les causes et les horreurs, mais qu'il était beaucoup moins facile de dire aux ouvriers les premiers pas qu'ils avaient à faire, et que cette difficulté venait du fait que nous n'avions pas encore complètement déterminé notre politique par rapport au sentiment pacifiste. Je lui fis également part de ma réaction en présence des victoires de Hitler, indiquant qu'elles ne reflétaient pas tant la force du fascisme que le pourrissement de l'impérialisme démocratique, pourrissement que nous n'avions pas encore mesuré dans toute sa profondeur et qui montrait clairement que nous étions plus près du pouvoir que nous ne l'avions pensé, qu'il faudrait peu de choses à la classe ouvrière pour en démolir tout l'édifice. « Bien sûr, dit Trotsky, bien sûr, j'aurai tout le temps pour penser au problème dans la journée de demain », se référant aux ordres du docteur, selon lesquels il devait rester au lit pour se reposer durant la journée du dimanche. Mais il s'intéressait tellement à cette thèse qu'il alla dans son bureau et commença à dicter immédiatement. J'entendais sa forte voix vibrante dictant au dictaphone avec un fréquent « totchka » (27), jusqu'à 9 h 30 ce soir-là et à nouveau le lundi matin. Il avait trouvé un excellent début pour son article, me dit-il, juste avant déjeuner, utilisant comme point de départ le « misérable article » de Dwight Macdonald (28), publié dans *Partisan Review*, que je lui avais souligné. Il mentionnait aussi quelques-unes des tendances pacifistes dans le groupe minoritaire qui avait scissionné d'avec la IV^e Internationale et qu'il avait l'intention d'utiliser avec le pacifisme « misérable et méprisable » de Norman Thomas (29) comme illustration à son article.

(27) « Point », en russe.

(28) Dwight MACDONALD, né en 1906, avait été militant dans le S.W.P. en 1939-40. Il scissionna en même temps que Burnham et Shachtman qu'il quitta bientôt à leur tour pour devenir anarchiste puis libéral de gauche.

(29) Norman THOMAS (1884-1968), principal dirigeant du Socialist Party of America, avait été membre du comité américain de défense de Trotsky, qui, en 1940, critiquait ses tendances « pacifiques ».

Le premier projet était tapé à la machine, sur son bureau, au moment où il fut attaqué. Connaissant les méthodes de travail de Trotsky, je suis sûr qu'il avait condensé ses idées principales ; les exemples et les citations manquaient en général ; il est possible qu'il ne fut pas encore arrivé à la formulation de l'idée principale. Mais l'attaque contre le pacifisme, telle qu'il l'exprimait dans sa conversation avec moi, fera certainement son chemin dans la IV^e Internationale tout entière dans la période à venir (30).

Les funérailles de Trotsky

Le 22 août, les funérailles de Trotsky furent organisées selon la coutume mexicaine. Un cortège suivit le cercueil lentement le long des rues. Une foule énorme suivit, depuis la chambre funéraire jusqu'au Panthéon, plus de douze kilomètres. Au pas d'enterrement, la procession traversa une des régions ouvrières les plus peuplées de Mexico. Les rues étaient remplies de chaque côté par les gens les plus humbles de cette ville que Trotsky avait appris à aimer durant les dernières années de sa vie. Lorsque le cercueil approchait, recouvert d'un drapeau rouge, ils retiraient leur chapeau et restaient silencieux sur son passage.

Au Panthéon, trois des amis de Trotsky parlèrent sur sa tombe. Albert Goldman, qui avait défendu Trotsky devant la commission Dewey, assura au peuple du Mexique, le seul pays qui accepta de lui donner asile, que son corps resterait définitivement ici. Il parla de la perte irréparable que la mort de Trotsky représentait pour la classe ouvrière mondiale.

Garcia Trevino, ancien dirigeant de la C. T. M., l'un des fondateurs d'*El Popular* et socialiste bien connu condamna Lombardo Toledano et sa cohorte stalinienne comme les responsables directs de la préparation intellectuelle du meurtre de Léon Trotsky. Il appela les ouvriers mexicains à purger leurs rangs de ces agents et amis perfides et vénaux du Guépéou.

Grandizo Munis (31), l'un des dirigeants de la section espagnole de la IV^e Internationale, qui combattit en Espagne et y fut emprisonné par le Guépéou, souligna les événements principaux de la vie de Trotsky, particulièrement sa lutte contre la dégénérescence de la révolution russe incarnée par Staline ; Grandizo termina son discours par les derniers

(30) Ces notes furent publiées dans le n° de août-septembre 1946 de *Quatrième internationale*.

(31) Manuel FERNANDEZ GRANDIZO, dit G. MUNIS, cofondateur de l'Opposition de gauche en Espagne ; dirige après la guerre civile espagnole la section mexicaine de la IV^e Internationale ; vient en France après la guerre pour reconstituer une organisation clandestine espagnole, rompt avec la IV^e Internationale en 1948 à propos de la nature de classe de la société soviétique. Rentré clandestinement en Espagne, arrêté par la police de Franco, il est libéré grâce à une importante caution réunie par Benjamin Péret. A écrit notamment : *Jalones de derrota : promesa de victoria*, (España 1930-39), ed. Lucha obrera, Mexico, 1948 et récemment : *Parti-Etat : Stalinisme-Révolution*, Spartacus, juin-juillet 1975.

mots de Trotsky traduits en espagnol : « Estoy seguro de la victoria de la Cuarta Internacional. Adelante ! »

Du 22 août au 27 août, le corps de Trotsky fut gardé dans la chambre funéraire, en attendant une réponse du gouvernement des Etats-Unis à la demande faite de transporter le corps à New York pour une cérémonie funéraire. Une garde d'honneur, composée d'ouvriers mexicains et de collaborateurs de Trotsky, restait vingt-quatre heures par jour auprès du cercueil. Il y avait un défilé continu de ceux qui voulaient honorer une dernière fois Trotsky. Le 27 août, on évalua à trois cent mille le nombre de personnes qui avaient défilé devant le cercueil. C'étaient pour la plupart de pauvres gens, écrasés de travail ; beaucoup d'entre eux avec des vêtements déchirés et les pieds nus. Ils passaient silencieusement, la tête penchée.

Du monde entier, des télégrammes et des lettres exprimant la douleur la plus profonde furent envoyés à Coyoacan. Toutes les sections de la IV^e Internationale, là où c'était possible, envoyèrent des messages de solidarité, faisant le vœu de continuer la lutte pour les idées de Trotsky.

Le président Lazaro Cardenas et Mme Cardenas rendirent visite à Natalia et exprimèrent leur indignation devant ce crime, ainsi que leur sympathie profonde envers Natalia. Ils l'assurèrent qu'ils « comprenaient fort bien où des lettres du genre de celle trouvée dans la poche de l'assassin avaient été fabriquées », et qu'elle n'avait « pas à s'inquiéter à ce sujet ».

Le 26 août, le département d'Etat du gouvernement des Etats-Unis refusa catégoriquement la permission de transporter le corps de Trotsky aux Etats-Unis pour une cérémonie funéraire. La classe capitaliste décadente, entrant dans la dernière étape de l'époque des guerres et des révolutions d'où surgira le socialisme, fait bien de se tenir en état de sainte terreur envers toute chose associée à Léon Trotsky !

**

Ainsi mourut notre camarade, notre ami, notre maître. Il voyait l'avenir comme s'il y vivait déjà et, comme Marx, Engels et Lénine, employa toute sa formidable énergie pour éveiller la classe ouvrière à l'idée de prendre la voie nécessaire vers cette société future. Trotsky n'eut jamais peur de la mort et ne crut jamais en Dieu ou dans une autre vie. « Tout ce qui est fait pour vivre est fait pour périr. » Il souhaitait qu'on se souvienne de lui uniquement en fonction de ses actes et de ses idées révolutionnaires, et ceux-ci seulement de telle sorte qu'ils soient utilisés dans le sens de la lutte libératrice de la classe ouvrière. Il s'était opposé à la momification du corps de Lénine et exprima le désir, à Natalia, que lors de sa mort son corps soit brûlé. Que le feu consume tout ce qui pourrit ! Le 27 août, ce vœu fut réalisé. Ce jour-là, il n'est pas douteux que nombre de ses amis pensèrent à l'une des citations favorites de Trotsky : « Ni rire, ni pleurer ; mais comprendre. »



Reproduction du buste de Léon Trotsky sculpté par Clare SHERIDAN, Moscou, 1920. Ce buste a été donné par Sara Jacobs au musée Léon Trotsky à Coyoacan.

Le buste de Léon Trotsky

Clare Sheridan, une Anglaise, sculpteur de profession, qui sympathisait avec la révolution russe au cours des premières années de celle-ci, fut invitée — à la demande, croyons-nous, de Litvinov — à venir à Moscou faire des bustes de ses dirigeants, notamment de Lénine et de Trotsky. Quelques années plus tard, elle publia les souvenirs de son séjour et de son travail dans un livre intitulé *Russian portraits* (*). C'est de cet ouvrage que sont extraites les pages suivantes (datées) relatant les conditions dans lesquelles Clare Sheridan fit le buste de Léon Trotsky pendant le mois d'octobre 1920. La guerre civile approchait de sa fin ; la place occupée par Trotsky n'était alors dépassée que par celle de Lénine.

Ces pages fourmillent de multiples détails sur Trotsky que confirmeraient aisément tous ceux qui l'ont connu et constituent un portrait très vivant, très attachant, vu non sous un angle politique mais par l'œil clairvoyant, perspicace d'une artiste. On ne manquera pas d'y retenir la phrase où elle indique ce qu'elle a voulu exprimer dans le buste qu'elle a sculpté : « La raison pour laquelle je l'ai trouvé beaucoup plus difficile à sculpter que je ne l'escomptais tient à sa triple personnalité. C'est un homme très instruit, très cultivé ; c'est un homme politique ardent, déchaîné ; et il peut être un écolier rieur, espiègle, avec une fossette dans la joue. Ces trois êtres, je les ai vus successivement et j'ai eu à les faire converger dans mon interprétation en argile. »

Pour l'anecdote, signalons aussi que Clare Sheridan était une cousine germaine de Winston Churchill, l'organisateur de la croisade antisoviétique que Trotsky achevait de vaincre lorsque le buste fut exécuté.

Pierre FRANK.

(*) Clare SHERIDAN : *Russian portraits*, London, Jonathan Cape, 1921.

18 octobre [1920]

La voiture de Trotsky vint me chercher ponctuellement à 11 h 30 (habituellement les voitures que l'on a commandées ont une heure de retard et les gens tiennent leurs rendez-vous avec deux heures de retard. Trotsky et Lénine sont, ai-je entendu dire, les seules exceptions à cette règle). Je fis venir Litvinov pour dire au chauffeur qu'il devait venir d'abord au Kremlin avec moi pour y prendre mes affaires. Lorsque nous arrivâmes au grand immeuble rond du Kremlin où j'avais mon studio, j'emmenai le chauffeur au bureau des laissez-passer et expliquai que j'en avais besoin pour le chauffeur. On le lui donna. Il était satisfaisant d'en arriver au stade où je pouvais obtenir le laissez-passer pour un autre au lieu que quelqu'un aille le chercher pour moi. Kamenev m'a dit l'autre jour de pénétrer au Kremlin avec l'air de quelqu'un qui y appartenait.

Le chauffeur de Trotsky, moi-même et le mouleur de plâtre qui travaillait au buste, avons porté les affaires à la voiture et on m'a conduite en un lieu à quelque distance, le ministère de la guerre, je pense. Il ne fut pas facile d'y entrer car, comme je n'avais pas de laissez-passer, une altercation se produisit avec la sentinelle. Je compris que le chauffeur expliquait : « Oui, oui, c'est le sculpteur anglais », mais la sentinelle se montrait inflexible. Haussant les épaules, elle dit qu'elle s'en moquait et eut un regard vide. Je dus attendre qu'un secrétaire vînt me chercher. Il me fit monter et passer par deux pièces remplies de secrétaires-soldats. Dans la dernière pièce, il y avait une porte gardée par une sentinelle et, près de la porte, une grande table de travail d'où quelqu'un téléphona dans la pièce voisine pour savoir si je pouvais entrer. A la différence de Lénine, même ses secrétaires n'entrent pas chez Trotsky sans téléphoner préalablement pour obtenir la permission. Ce n'est pas sans quelque émoi, ayant entendu combien il était opiniâtre et connaissant sa sœur (1), que je fus introduite — moi, ma table de modelage, mon argile, tous ensemble.

J'eus aussitôt la sensation plaisante d'une pièce qui était sympathique, grande, bien proportionnée et simple.

De derrière une énorme table de travail qui se trouvait dans un coin près de la fenêtre, Trotsky s'avança. Il me donna une poignée de main en signe de bienvenue, sans sourire, et me demanda si je parlais français.

Il offrit avec courtoisie de m'aider à placer mon socle au bon endroit et même de déplacer sa table mammoth en quelque autre endroit si la lumière n'était pas convenable.

La lumière qui venait des deux fenêtres était certainement très mauvaise, mais bien qu'il dit : « Déplacez ce que vous voulez et faites comme il vous convient », on ne pouvait rien faire qui fût utile. La pièce qui aurait fait une belle salle de bal paraissait grande et sombre. Il y avait sur mon chemin d'énormes colonnes blanches qui gênaient la lumière. Mon

(1) Madame Léon Kamenev.

cœur se serrait face aux difficultés de la situation. Je regardais l'homme qui était penché, écrivant à son bureau. Impossible de voir son visage. Je le regardais puis revenais, désespérée, à mon argile. J'allai alors m'agenouiller devant la table, en face de lui, mon menton sur ses papiers. Il se redressa et me dévisagea, sans être décontenancé, d'un regard parfaitement sérieux. Son regard était solennel, analytique, le mien peut-être aussi... Au bout de quelques secondes, réalisant l'absurdité de nos attitudes, je ris et dis : « J'espère que cela ne vous fait rien si l'on vous regarde. » « Ça ne me fait rien, dit-il. J'ai ma revanche (2) en vous regardant, c'est moi qui y gagne. »

Il donna alors l'ordre d'allumer du feu, pensant qu'il faisait froid pour moi. Il ne faisait pas froid, la pièce était surchauffée, mais le bruit et la vue du feu étaient agréables. Une femme d'allure paysanne entra et alluma le feu. Il dit qu'elle lui plaisait parce qu'elle marchait doucement et avait une voix musicale. Curieux qu'il admire chez un autre ce qui était si caractéristique chez lui : sa voix était exceptionnellement mélodieuse.

Voyant qu'il était prêt à être aimable, je lui demandais si je pouvais le déranger en prenant des mesures. « *Tout ce que vous voudrez* (2) », dit-il, et il me signala combien sa figure était asymétrique. Il ouvrit la bouche et saisit ses dents pour me montrer combien sa mâchoire inférieure était courbée. Ce faisant, il me rappela un loup qui gronde. Lorsqu'il parle, son visage s'éclaire et ses yeux étincellent. En Russie on parle beaucoup des yeux de Trotsky et on l'appelle « le loup ». Son nez aussi est courbé, comme s'il avait été brisé. S'il était droit, il aurait eu une très belle ligne depuis le front. De face c'est Méphisto. Ses sourcils s'élèvent et forment un angle, la partie inférieure de son visage s'amincit en une barbe pointue défiante. Comme je les mesurais avec des compas, il remarqua : « *Vous me caressez avec des instruments d'acier* (2). » Il parle très rapidement et couramment le français et pourrait être très facilement pris pour un Français. Je traînai mon socle de modelage à travers la pièce pour essayer d'avoir une meilleure lumière de l'autre côté. Il me regarda d'un air fatigué et dit : « Même en argile vous me faites voyager et je suis si las de voyager. » Il m'expliqua qu'il n'était pas aussi éperdument affairé que d'habitude parce qu'il y avait la paix avec la Pologne et de bonnes nouvelles en provenance du Sud. Je lui dis que j'avais été près de me rendre sur le front sud avec Kalinine qui voulait m'emmener, mais que Kamenev ne voulait pas m'y laisser aller parce que c'était dans un train de soldats. Sans hésiter un instant, il répondit :

« Voulez-vous aller au front ? Vous pouvez venir avec moi. »

Il resta pensif un moment et me demanda alors : « Etes-vous ici sous l'égide de nos affaires étrangères ? »

(2) En français dans le texte (N. du Tr.). On trouvera le même appel de note dans les pages suivantes.

Je dis que non.

« Mais avec qui êtes-vous ici ? Qui est responsable de vous ?

— Kamenev, répondis-je.

— Mais Kamenev est au front.

— Oui.

— Alors vous êtes seule ? Hum, c'est très dangereux dans un pays en révolution. Connaissez-vous Karakhan, le secrétaire de Tchitcherine ?

— Oui, il vit dans notre maison ainsi que Litvinov.

— Ah, Litvinov, je vais l'appeler. »

Il lui téléphona mais je ne pouvais comprendre ce qu'il disait. Litvinov me dit plus tard que Trotsky lui avait demandé si je me trouvais bien et s'il serait imprudent ou non de me montrer le front. Litvinov se porta garant de moi.

A 16 heures il commanda le thé et en prit un peu avec moi. Il me parla de lui-même, de ses pérégrinations en exil pendant la guerre, comment — lorsqu'éclata la révolution — il s'embarqua aux Etats-Unis sur un navire neutre pour retourner en Russie et comment les Britanniques l'arrêtèrent et le placèrent dans un camp de concentration canadien. Il avait été détenu pendant quelques mois jusqu'à ce que le gouvernement russe parvienne à obtenir sa libération.

Il était particulièrement irrité contre les Britanniques qui s'étaient mêlés des mouvements d'un homme qui ne se rendait pas en Grande-Bretagne, ne venait pas d'une colonie britannique et ne se trouvait pas sur un navire britannique : « Mais, dit-il, j'ai passé un bon temps dans le camp. Il y avait là nombre de marins allemands et j'y ai fait de la propagande. Quand je les ai quittés, ils étaient tous de bons révolutionnaires et je reçois encore des lettres de certains d'entre eux. »

A 17 heures je me préparais à partir. Il dit que je paraissais fatiguée. Je dis que j'étais fatiguée de me battre avec mon travail dans une lumière aussi mauvaise. Il suggéra d'essayer de le faire à la lumière électrique et nous nous mîmes d'accord pour le lendemain soir à 19 heures. Il me fit reconduire chez moi dans sa voiture.

19 octobre

La voiture de Trotsky arriva à 18 h 30. Nicolas Andreev prenait le thé avec moi et je lui offris de l'emmenner car il vivait près du ministère de la guerre. Il neigeait fort, il y avait un vent persistant qui soulevait la neige glacée et la soufflait comme de la fumée blanche. La voiture avait une capote mais pas de pans. Sur la place Rouge nous crevâmes. Pendant quelque temps, nous sommes restés assis patiemment, regardant les passants qui tombaient sur le pavé glissant et les voitures à chevaux qui gravissaient péniblement la côte. L'hiver était arrivé très soudainement, un mois trop tôt. Les chevaux n'avaient pas encore été ferrés pour les routes glissantes et, par conséquent, pouvaient à peine se remettre debout. Ce matin-là j'en comptais quatre qui étaient tombés au même

moment. A Londres, un cheval qui tombe attire l'attention et la foule se rassemble, mais ici personne ne tourne même la tête pour le regarder. On a beaucoup ri de moi parce que je m'arrêtais pour regarder, mais la façon de relever le cheval m'amusait. Le conducteur (homme ou femme selon le cas) se place derrière la voiture et la pousse. Poussé en avant par la limonière, le cheval rendu si faible qu'il n'a aucune force de résistance réussit à se relever en dépit de lui-même. Il n'est pas nécessaire de le dételé. Ce soir-là, quand j'eus trop froid pour m'intéresser plus longtemps aux passants qui tombaient sur la place, je demandai au chauffeur s'il aurait bientôt terminé. Il répondit « ceïtchas » ce qui, traduit littéralement, signifie « aussitôt », mais qui, pratiquement, veut dire demain ou la semaine prochaine. Aussi, remontant le col de fourrure de mon inadéquat vêtement de tissu, j'allongeai les pieds sur le siège et laissait Andreev s'asseoir sur eux pour les maintenir chauds. J'arrivai chez Trotsky à 19 h 30. Il me regarda et regarda l'horloge. J'expliquai ce qui était arrivé. « Ainsi c'est la raison de votre inexactitude », dit-il. Une inexactitude qui ne pouvait en rien le déranger car il n'avait pas à m'attendre. Il baisa ma main froide et plaça deux chaises pour moi près du feu, l'une pour moi et l'autre pour mes pieds. Quand je fus réchauffée et que j'eus allumé toutes les lumières du candélabre de cristal, il dit : « Nous passerons un accord tout à fait pratique ; je viendrai à côté de votre travail pendant cinq minutes toutes les demi-heures. » Naturellement, les cinq minutes se prolongèrent beaucoup, nous parlions, nous travaillions et nous perdions toute mesure du temps. Quand le téléphone sonnait, il demandait : « Me permettez-vous ? » Ses manières étaient charmantes. Je lui dis : « Je n'en reviens pas de voir combien vous êtes aimable et courtois. J'avais compris que vous étiez un homme très désagréable. Que dirai-je aux gens en Angleterre quand ils me demanderont : quelle sorte de monstre est Trotsky ? » Avec un regard espiègle, il dit : « Dites-leur en Angleterre, dites-leur... » (mais je ne peux pas le dire !). Je lui dis : « Vous ne ressemblez pas du tout à votre sœur. » L'ombre d'un sourire passa sur son visage, mais il ne répondit pas.

Je lui montrai des photographies de mes œuvres et il regarda celles de la « Victoire ». Parmi les portraits, il préféra celui d'Asquith, disant qu'il avait été fait avec plus de sensibilité et de soin que les autres. Il considérait comme admis qu'Asquith me trouvait sympathique, ce qui n'est pas nécessairement le cas, et, mi-rieur, dit : « Vous m'avez donné une idée. Si Asquith redevient bientôt ministre (la rumeur est qu'il pourrait faire une coalition avec le Labour Party et reconnaître la Russie), je vous garderai en otage jusqu'à ce que l'Angleterre fasse la paix avec nous. » Je riais. « Ce que vous me dites avec bonne humeur m'a été dit sérieusement par un fonctionnaire britannique, mais il l'a seulement dit à propos de Winston (3). En fait, je serais fière si je pouvais être de quelque uti-

(3) Winston Churchill (N. du Tr.).

lité pour la cause de la paix. Mais si vous disiez seulement que vous me fusillerez, Winston répondrait seulement : feu. » C'est à mon avis l'état d'esprit, le véritable état d'esprit qui prévaut chez les bolcheviks. Ils n'hésiteraient pas à me fusiller (certains d'entre eux me l'ont dit) si c'était nécessaire, même s'ils m'aimaient en tant que femme. Winston est le seul homme que je connaisse en Angleterre qui est fait de la même pâte que les bolcheviks. Il possède des griffes, de la force et du fanatisme.

Vers la fin de la soirée, comme Trotsky ne disait plus rien du projet de mon voyage au front, je lui demandai s'il avait décidé ou non de m'emmener. Il dit : « C'est à vous de décider si vous désirez venir, mais je ne partirai pas avant trois ou quatre jours. » Il se faisait tard et il paraissait très fatigué. Il était debout devant l'argile, le dos tourné vers elle, de sorte que j'avais les deux profils exactement en ligne. Ses yeux étaient fermés et il oscillait. Je craignis un moment qu'il ne s'évanouît. On ne pense pas à Trotsky comme à un homme qui s'évanouît, mais tout peut arriver à un homme qui travaille comme il le fait. Ma pensée allant à mon travail, je lui dis : « Ne tombez pas en arrière sinon vous tomberiez sur mon travail. » Il répondit rapidement : « *Je tombe toujours en avant* (2). » Je lui demandai de donner des ordres pour la voiture, ayant réalisé qu'à moins qu'il ne la fasse chercher, j'aurais à attendre dehors dans le froid ou à aller la rejoindre dans un garage. Pendant qu'on attendait la voiture, il envoya chercher la reproduction d'un de ses portraits par un artiste lié d'amitié avec lui, pour me montrer que le dessinateur, qui n'avait réussi que celui-ci, le dernier d'un grand nombre d'esquisses, avait eu les mêmes difficultés que moi pour la mâchoire et le menton. Il est évident que c'est un de ceux qu'aime Trotsky car il est reproduit en couleurs dans presque tous les bureaux où l'on se rend. Je lui dis que je le voulais et il écrivit dessus « Tovaritch (qui signifie camarade) Clare Sheridan » et le signa. Cela fit de l'effet sur les bolcheviks qui le virent dans ma chambre.

20 octobre

Le camarade Alexandre me téléphona qu'il me prendrait à 13 heures pour aller dans un magasin de fourrures. Je suppose que le froid intense avait enfin suscité soit sa pitié soit son anxiété pour moi. Avant que je ne parte, Vanderlip dit que s'il y avait le choix et si j'étais assez stupide pour ne pas prendre un manteau de zibeline, il ne me parlerait plus jamais. La menace me laissa impassible. C'est seulement dans des cas de nécessité, lorsque nous échangeons des cadeaux de valeur (disons une nouvelle brosse à dents contre une boîte de pilules) que nous passons un armistice. Sur le chemin du magasin de fourrures, Alexandre chargea un autre homme, inconnu mais très gentil, avec qui nous avons causé dans un mélange d'anglais et d'allemand. Nous nous rendîmes dans un des plus grands entrepôts de Moscou qui, comme les autres, avait appartenu à une firme privée mais avait été réquisitionné par le gouvernement. C'était un immeuble ressemblant à une cave, sombre et froid comme de

la pierre. Nous sommes montés par un ascenseur vers ce qui semblait être le grenier. Celui-ci était bas, long et sombre, une lampe à arc éclairait à peine le coin. Des manteaux pendaient du plafond comme des centaines de femmes de Barbe-Bleue.

J'enlevai le mien pour l'essayage. Un vieil homme parlant l'allemand, qui ressemblait à Moïse, me montra les meilleures fourrures et me dit de faire mon choix. Alexandre observait avec un sourire sardonique et demanda si j'étais la femme proverbiale ou si je ferais mon choix dans une limite de temps raisonnable. Ce n'était pas facile. Les manteaux dataient de trois années et quelques-uns d'entre eux étaient de mode trop ancienne même pour Moscou. Un manteau de poney sibérien doublé d'hermine me plaisait beaucoup mais les mites l'avaient envahi. Un manteau de caracal me plaisait aussi mais il était aussi fin que du tissu ; on m'offrit de le faire doubler avec de la fourrure, mais mes besoins étaient immédiats. Il y avait un vison, mais il possédait un volant de mode ancienne. Il y avait des astrakans, mais à Moscou tout le monde portait de l'astrakan, cela paraissait trop ordinaire. Mon attention fut attirée par une rangée de choubas — de grands manteaux de velours sans manches qui s'enroulaient autour de la personne et descendaient jusqu'aux pieds. Il y en avait un doublé de renard bleu et un de renard blanc. Mes amis m'en mirent un autre sur les épaules, il était doublé de zibeline léger comme une plume et chaud comme un nid. Je dis avec désespoir que je ne pouvais pas me promener dans les rues de Moscou avec une cape en velours et en zibeline couleur de vin. Ils répondirent que si, mais ils avaient tort. « Je parais beaucoup trop bourgeoise, je serai fusillée. »

— Vous ne serez pas fusillée et un ouvrier est assez bon pour la zibeline. » Je montrai une étole de zibeline du plus beau noir et de la plus belle qualité qu'on puisse trouver. Alexandre haussa les épaules avec une indifférence parfaite et dit qu'il ne connaissait rien sur ce sujet. Finalement je partis dans une fourrure de poney sibérien doublée d'écureuil gris, très pratique, divinement chaude, bien que plutôt lourde. Alexandre me dit : « Maintenant, vous pouvez dire que vous avez pris part à la distribution gouvernementale de la propriété bourgeoise au peuple. »

À 19 h 30, Trotsky m'envoya une voiture, mais un soldat nous arrêta avant que nous ayons même atteint le bloc de maisons où se trouvait le ministère de la guerre. Toute cette partie de la route était spécialement gardée. La raison en était que des journaux étrangers avaient annoncé une imminente contre-révolution ; si un tel complot existait, l'avertissement en avait été obligeamment donné à temps et des mesures avaient été prises. La ville était couverte d'affiches selon lesquelles les habitants ne devaient pas être dehors après minuit. Cela donnait juste un petit frisson, il n'y avait rien eu jusqu'alors. Quand j'arrivai ce soir-là, Trotsky était debout près du feu et, tandis que je me réchauffais, je lui demandai des nouvelles. Il dit que les ouvriers allemands avaient voté en faveur de l'adhésion à l'Internationale de Moscou, ce qui était très important. « L'Angleterre est notre seule réelle et dangereuse ennemie », dit-il.

« Pas la France ? » demandais-je. « Non, la France est seulement une femme bruyante, hystérique, faisant des scènes ; l'Angleterre, c'est tout à fait différent. » Il parla de la persistance de la presse étrangère à dénigrer la stabilité du gouvernement soviétique. Tous les gouvernements en Europe, dit-il, ont subi des changements dans les trois dernières années ; il indiqua la France, l'Italie, les puissances centrales, la Turquie et, finalement, la Pologne. Le gouvernement britannique s'était maintenu plus longtemps que les autres mais il était passablement branlant et ses ministres changeaient constamment de poste. Le gouvernement soviétique était le plus ancien en Europe, le seul dans lequel les ministres conservaient leur poste, montraient de l'unité et cela en dépit de tous les efforts du reste du monde pour les déloger.

Il s'affaira ensuite à sa table sur des papiers. Je travaillai pendant une heure sans que nous parlions, mais il ne se montra jamais indifférent comme Lénine l'était. Je pouvais marcher autour de Lénine et le regarder sous tous les angles, il restait absorbé dans sa lecture, apparemment oublieux de ma présence. Chaque fois que j'approchais de Trotsky, il levait brusquement les yeux de son travail, des yeux pénétrants, et j'en oubliais la partie de sa face qui me préoccupait. Vers la fin de la soirée, alors que même ma marche sur la pointe de pieds l'avait dérangé, il me demanda : « Avez-vous besoin de moi (2) ? » Je répondis oui, comme toujours. Il s'avança vers l'argile. Il est très critique, la regarde, me regarde tout le temps, il me rend nerveuse. Je fis et défis un grand nombre de fois. La pièce était chaude et l'argile séchait, c'était un travail éprouvant. Je n'ai jamais rien fait de si difficile. Il est subtil et asymétrique. A un moment, le buste ressembla à celui de Scipion l'Africain et je pus voir qu'il n'était pas satisfait. Après l'avoir modifié, je lui demandai ce qu'il pensait ; il resta quelque temps silencieux avec un sourire rentré avant de se laisser aller à dire : « Cela ressemble à un bon bourgeois français qui admire la femme qui le fait, mais qui n'a aucune connexion avec le communisme. »

Heureusement, la paysanne entra avec le thé et je m'assis fatiguée, la tête dans les mains, complètement abattue et découragée. Seule une détermination ardente de bien faire les choses me secoua et je me remis au travail. Me regardant, il dit : « Quand vous serrez les dents et que vous vous battez avec votre travail, vous êtes encore femme (2). » Je lui demandais d'ôter ses lunettes parce qu'elles me gênaient. Il déteste le faire, disant qu'il se sent *désarmé* (2) et absolument perdu sans elles. Il lui semble éprouver comme une douleur physique à les retirer, elles sont devenues une partie de lui-même et leur retrait change totalement sa personnalité. C'est dommage car elles altèrent une tête qui, sans cela, serait classique.

Tout en se tenant debout, désarmé, les yeux mi-clos, il fit la remarque que mon nom s'épelait comme celui de l'auteur dramatique. J'expliquai que j'avais épousé un descendant direct de celui-ci. Intéressé, il dit que *The School for Scandal* et *The Rivals* avaient été traduits et étaient occasionnellement joués en russe. Il passa ensuite à Shakespeare. Je souhaite pouvoir me rappeler les mots avec lesquels il exprima son appréciation, s'excla-

mant finalement : « Si l'Angleterre n'avait produit rien d'autre, elle aurait justifié son existence. » Nous fûmes en désaccord en ce qui concerne Byron et Shelley. Lui comme d'autres gens que j'ai rencontrés ici, préfère Byron et répète avec insistance, en dépit de mes affirmations, que Byron était le plus grand révolutionnaire des deux. Il fut surpris que j'aime Swinburne. Il dit qu'il aurait pensé que j'étais trop de ce monde pour aimer la spiritualité de Swinburne. Je dis : « On a ses rêves. » Il soupira. « Oui, dit-il, nous avons tous nos rêves... »

Quand, à la fin de la soirée, me sentant mécontente de mon travail et disposée au suicide, je lui demandai : « Puis-je revenir travailler la nuit prochaine ? », il répondit : « Et la nuit suivante », ajoutant en riant qu'il ferait de la pièce un studio pour moi et que je pourrais faire le buste du général Kamenev quand j'aurais fini le sien. Le général Kamenev (qui n'est pas un parent de Léon Kamenev) est le commandant en chef ; il a été un officier tsariste très distingué. J'ai entendu dire qu'il avait fortement mis en garde le ministère de la guerre contre une avance trop rapide sur Varsovie et prédit la débâcle qui s'était alors produite. Mais on ne l'avait pas écouté, peut-être à cause de ses antécédents tsaristes. Son opinion est probablement plus respectée maintenant. Trotsky me demanda si j'aimerais faire le buste de Tchitcherine ; j'expliquai que je n'avais jamais travaillé dans des conditions aussi difficiles et que, bien que j'aie fait des efforts pour Lénine et pour lui, je ne me sentais pas disposée à les faire pour n'importe qui d'autre. Il fut tout indigné et dit : « Quelles difficultés rencontrez-vous à travailler ici ? » Certes, c'était une pièce très belle et avec une excellente lumière, mais Tchitcherine ne voulait pas quitter son commissariat ; cela signifiait qu'il faudrait s'adapter à de nouvelles conditions ; en outre personne ne comprenait les difficultés qu'il y avait à ramener le travail fini au Kremlin. Trotsky balaya mes objections : « Bien sûr, vous devez faire le buste de Tchitcherine ; pour lui, cette sculpture est presque une obligation diplomatique. »

Il était minuit moins le quart ; je me préparai à arrêter le travail et regardai désespérément l'horloge : « Qu'en est-il de cet ordre — comment pourrais-je être chez moi à minuit ? » demandai-je. Il dit : « Je vous y emmènerai moi-même. » Nous partîmes à environ minuit et demi. Un homme en uniforme nous rejoignit et s'assit auprès du chauffeur. Il tenait dans les mains un très grand étui de cuir. Nous démarrâmes dans la direction opposée à la bonne et je dus leur expliquer la route. Nous fîmes demi-tour et, en traversant le pont, nous fûmes arrêtés par cinq soldats. L'homme à l'étui eut à montrer nos papiers à la lumière de la lampe de la voiture. Cela nous fit perdre quelques minutes. Je dis à Trotsky : « Sortez la tête de la voiture et dites qui vous êtes. » « *Taisez-vous* (2) », dit Trotsky péremptoirement. Je restai assise, blâmée et silencieuse jusqu'à ce que nous puissions passer sans avoir été reconnus. Il m'expliqua alors qu'il ne voulait pas qu'ils entendent dans la voiture une voix de femme parlant anglais. Je parlais français, comme nous le faisons toujours et je ne comprenais pas en quoi la présence d'une femme dans une voiture gouver-

nementale pouvait importer à quelqu'un dans ce pays, mais je ne discutai pas.

21 octobre

Je fis très peu de choses dans la journée de manière à être fraîche pour mon travail de la nuit, bien que je sois allée voir mon ami le mouleur de plâtre qui travaille dans mon studio à tant de milliers de roubles par jour. Il fait les moules des bustes de sorte que je pourrai laisser des doubles quand je partirai. Je demandai à Andreev pourquoi il fallait le payer si cher. Andreev m'expliqua qu'il était le seul mouleur à Moscou de sorte qu'il peut demander ce qu'il veut : « Il dit qu'il veut travailler pour tant et non pour tant », me dit Andreev tenant un billet de mille roubles d'une main et un de cent roubles de l'autre. « C'est tout de même la même chose, c'est seulement d'un modèle différent », ajouta-t-il en riant. L'argent n'a certainement pas de valeur et de signification ici. A 20 heures je retournai au commissariat à la guerre dans la voiture de Trotsky. En arrivant, je lui dis que je devais avancer le travail cette nuit, qu'il ne devait pas être trop critique et le regarder tout le temps, ce qui me rendait nerveuse.

Il fut surpris, dit qu'il ne soupçonnait pas le moins du monde qu'il faisait un tel effet sur moi, que tout ce qu'il voulait c'était m'aider : « *Je veux travailler cela avec vous* (2). » Sa critique, dit-il, provenait d'un intérêt intense et il ne voulait pour rien au monde me décourager. Mais il promit d'être indulgent et n'émit aucune opinion avant d'être interrogé. Ce fut une meilleure nuit pour le travail, je me sentais plus calme et cela marcha relativement bien.

Les pires difficultés avaient été surmontées. Trotsky se tenait debout dans une bonne lumière et dictait au sténographe. C'était excellent. Son visage était animé, son attention occupée. Je fis tout un côté de son visage. Vint alors la question de l'autre moitié. Il rit, suggéra une nouvelle dictée, offrit de se tenir dans une autre position et rappela son sténographe. Quand nous fûmes à nouveau seuls, il vint se placer près de l'argile et nous parlâmes, tandis que je continuais à travailler. Nous avons parlé un peu de moi-même.

Il dit que je devais rester en Russie encore un peu de temps et faire quelque grande œuvre, quelque chose de semblable à ma « Victoire ». Une figure hâve et épuisée mais luttant toujours, telle était l'allégorie des Soviétiques.

Je lui répondis que je ne pouvais obtenir des nouvelles de mes enfants et que je devais par conséquent retourner chez moi.

« Je dois retourner à mon propre monde, à mes gens conventionnels dont la réaction première va toujours à ce que le monde pensera. La Russie, avec son absence d'hypocrisie et de pose, la Russie avec ses grandes idées, m'a gâtée pour mon propre monde.

— Ah ! C'est ce que vous dites maintenant, mais quand vous nous aurez quittés... » et il hésita.

Puis, se tournant vers moi, les dents serrées, du feu dans les yeux, il agita un doigt menaçant devant mon visage : « Si, lorsque vous serez de retour en Angleterre, *vous nous calomniez* (2) comme les autres l'ont fait, je vous dis que je viendrais en Angleterre *et je vous* (2)... » Il ne dit pas ce qu'il ferait, mais le meurtre était inscrit sur son visage.

Je souris : « C'est très bien. Maintenant je sais comment vous faire venir en Angleterre. » Puis, pour entrer dans ses dispositions : « Comment pourrais-je retourner et dénigrer l'hospitalité et le traitement chevaleresque que j'ai reçus ? »

Il dit : « Il n'est pas question de dénigrer, il y a des moyens de critiquer sans même dénigrer. Il est assez facile d'être aveuglé *par les saletés et les souffrances* (2) et ne pas voir plus loin que cela. Les gens sont aptes à oublier qu'il n'y a pas de naissance sans souffrance et sans horreur. La Russie est dans les douleurs d'un grand *accouchement* (2). »

Il parle bien, il est plein d'images et sa voix est belle.

Nous nous arrêtâmes pour prendre le thé et je lui parlai de choses que j'avais entendues sur les écoles. En réponse, il dit qu'il n'avait connaissance d'aucun rapport défavorable sur la coéducation pour garçons et filles. Il pourrait y avoir un cas d'échec isolé, bien qu'il n'ait pas entendu parler même d'un tel cas. Il compara alors le système actuel avec celui des collèges de garçons de son temps et dit que son propre garçon de 14 ans avait des idées plus gentilles sur les filles et beaucoup moins de cynisme qu'il n'en avait au même âge. Le garçon se confie, semble-t-il, à sa mère ; aussi en sait-il quelque chose.

Cette nuit-là, il me renvoya seule dans sa voiture et s'en excusa en disant que c'était pour lui le seul moment où il pouvait se promener. Il baisa ma main sale et dit qu'il garderait toujours la mémoire « *d'une femme avec une auréole de cheveux et des mains très sales* (2) ».

22 octobre

Fini !

J'ai travaillé jusqu'à minuit et demi. Je pense que c'est réussi. Il le dit, mais quel combat ce fut !

Vers le milieu de la soirée, les lumières électriques s'éteignirent. Un secrétaire alluma quatre bougies. Au téléphone, Trotsky apprit que les lumières s'étaient éteintes sur toute la ville.

Je lui demandai avec confiance si cela pouvait être l'éclatement d'une contre-révolution.

Il rit et demanda si c'était ce que je désirais. Je dis que je pensais que cela romprait la monotonie.

Jusqu'à ce que les lumières reviennent, je lus l'article éditorial du *Times*, du 4 octobre je crois, sur le bolchevisme. Il avait plusieurs journaux anglais sur son bureau et nous avons lu tous les deux avec beaucoup d'amusement que lui, Trotsky, avait été blessé et que le général Boudienny passait devant une cour martiale. Il y avait même des descriptions de barricades.

des dans les rues de Moscou ; quelqu'un devait s'être mépris sur les tas de combustibles que les trams apportent et déchargent chaque jour. Quand les lumières revinrent, je travaillai fiévreusement jusqu'à minuit et demi en pensant avec désespoir que c'était la dernière séance.

A minuit, il était debout à côté de l'ouvrage, plutôt fatigué, toujours très tranquille et patient, lorsque j'eus soudainement l'idée de lui demander de défaire son col pour moi. Il déboutonna sa tunique et la chemise de dessous, dévoilant un cou et une poitrine splendides. Je travaillai comme une furie pendant une demi-heure, ce qui était trop peu. J'essayais de transmettre à l'argile une partie de son énergie et de sa vitalité. Je travaillais avec le désespoir qui accompagne toujours les derniers moments. Quand je le quittai, il me dit : « *Eh bien, on ira ensemble au front ? (2)* » Mais quelque chose me dit que nous ne nous rencontrerons plus jamais. Je sens qu'il vaut vraiment la peine de préserver l'impression de nos heures de travail individuel, de collaboration et de tranquillité, gardés silencieusement par une sentinelle de l'autre côté de la porte. Laisser entrer la lumière du jour serait la gâcher.

Il y a un proverbe français qui dit : « *On n'est pas toujours né dans son pays (2)*. » Il s'ensuit également que tous les hommes ne sont pas nés dans leur sphère véritable. Trotsky est l'un d'eux. A un certain moment, dans sa jeunesse, qu'était-il ? Un exilé russe dans un bureau de journaliste. Même alors, m'a-t-on dit, il était spirituel mais avec aplomb. Maintenant, il est devenu lui-même et a inconsciemment développé une nouvelle individualité. Il a la manière et l'aisance d'un homme né pour une grande position. Il est devenu un homme d'Etat, un gouvernant, un dirigeant. Même si Trotsky n'était pas Trotsky et si le monde n'avait jamais entendu parler de lui, on apprécierait encore son esprit très brillant. La raison pour laquelle j'ai trouvé son portrait beaucoup plus difficile à sculpter que je ne l'escomptais tient à sa triple personnalité. C'est un homme très instruit, très cultivé ; c'est un homme politique ardent, déchaîné ; et il peut être un écolier rieur, espiègle, avec une fossette dans la joue. Ces trois êtres, je les ai vus successivement et j'ai eu à les faire converger dans mon interprétation en argile.

23 octobre

Je suis allée le matin chercher le buste pour l'emporter dans ma chambre au Kremlin. J'arrivai à 11 heures, avant que Trotsky fût arrivé. Sa voiture était à ma disposition, trois hommes aussi pour transporter le précieux ouvrage. Ce sont de tels moments qui ôtent des années à ma vie ! Il arriva sans dommage, ce qui était presque un triomphe. Lorsque mon mouleur le vit, il poussa une exclamation de plaisir. Apparemment le buste est très ressemblant et tout le monde est satisfait. Comme Trotsky est adoré, c'est faire un grand compliment à mon ouvrage que de le considérer comme vraiment bon.

La discussion autour de l'amendement Ludlow

Ce texte sur la discussion qui eut lieu entre Trotsky et ses camarades américains au sujet de l'amendement Ludlow est composé d'extraits d'une conférence prononcée dans l'Ohio en août 1974 devant un auditoire de militants. Il est traduit ici, par Anna Libera, du S.W.P. Discussion Bulletin, vol. 33, n° 5, juin 1975, qui porte en sous-titre : « L'influence libératrice du Programme de transition. » Cette conférence constitue une première ébauche d'un travail plus ample. Il nous a semblé que, telle quelle, elle était d'un grand intérêt, à la fois du point de vue des questions débattues et de la façon de les débattre, excellent exemple de la méthode d'analyse de Trotsky. Le choix des extraits est de la rédaction et non de l'auteur.

[...]

DANS les années trente, alors que le peuple américain commençait à en apprendre davantage sur la Première Guerre mondiale — en partie à travers les enquêtes du Congrès —, et alors que la menace de la Seconde Guerre mondiale approchait, un puissant sentiment anti-guerre ou pacifiste se développait dans le pays. Une des formes qu'il revêtit fut l'isolationnisme, expression du désir de ne pas être impliqués dans des guerres étrangères. Au début de 1935, les staliniens tentèrent d'exploiter ce sentiment antiguerre en le canalisant derrière la politique étrangère de Roosevelt et la politique de « sécurité collective », selon laquelle la guerre pouvait être empêchée par une alliance des pays épris de paix (les États-Unis, l'U. R. S. S...) contre les pays mauvais et agressifs, ennemis de la paix (Allemagne, Italie et Japon).

En 1935 un représentant démocrate de l'Indiana au Congrès, nommé Ludlow, présenta à la Chambre un projet de loi pour amender la Constitution américaine de façon que le Congrès n'ait pas le droit de déclarer la guerre tant que cette décision n'aurait pas été approuvée par le peuple dans un référendum national. Evidemment ce projet prévoyait bien des

échappatoires, l'un étant que cette limitation du droit du Congrès de déclarer la guerre ne s'appliquerait pas si les Etats-Unis étaient envahis ou attaqués ; et cela n'était pas sa seule faiblesse. Le soutien à cet amendement commença à se développer alors que la crainte de la guerre s'amplifiait dans le pays après l'invasion de l'Ethiopie par l'Italie en 1935, la guerre civile espagnole de 1936 et l'invasion de la Chine par le Japon en 1937. Il fut défendu au Sénat par La Follette du Wisconsin, et finalement présenté au vote de la Chambre en janvier 1938, neuf jours après notre congrès.

L'administration Roosevelt était résolument opposée à cet amendement et utilisa toute son influence sur sa clientèle afin d'empêcher qu'il soit voté. Le parti communiste y était également opposé, expliquant qu'il allait dans l'intérêt des réactionnaires et des fascistes, car il limiterait la capacité du gouvernement des E.-U. d'empêcher les puissances fascistes de commencer une guerre. Juste avant le vote à la Chambre, un sondage montra que 72 % de la population était en faveur de l'amendement Ludlow. La plupart des nouveaux syndicats industriels étaient en faveur de l'amendement, de même que le syndicat national des fermiers. La tendance pro-Ludlow était si forte dans le syndicat de l'automobile (U. A. W.) que les staliniens membres de son conseil exécutif furent contraints de voter en sa faveur. L'amendement fut battu par 209 voix à 188, un vote très serré eu égard aux circonstances.

Je n'ai pas encore, jusqu'à maintenant, réussi à trouver de références à l'amendement Ludlow dans notre presse avant le vote de la Chambre en janvier 1938, mais, même sans article spécifique dans notre presse, je savais quelle était notre position à l'époque et j'étais totalement d'accord avec elle. (...)

Le fait est que nous étions opposés à l'amendement Ludlow avant que Trotsky ait exprimé une opinion à ce sujet. Si nous avions eu un représentant à la Chambre en janvier 1938, il aurait voté contre l'amendement, après avoir fait ou tenté de faire un discours révolutionnaire afin de différencier le S. W. P. des forces non révolutionnaires qui s'y opposaient. Et si vous aviez été sympathisant en 1938 et m'aviez demandé pourquoi nous y étions opposés, je vous aurai répondu à peu près cela : « Le pacifisme est un des éléments les plus pernicieux qui bloquent la lutte révolutionnaire contre la guerre impérialiste. Il fourvoie et désarme les travailleurs, les laissant sans défense au moment crucial entre les mains des fauteurs de guerre. Lénine et les bolcheviks nous ont enseigné que l'opposition au pacifisme et aux illusions qu'il crée est obligatoire pour tout révolutionnaire. Tous les documents de l'Opposition de gauche et de la IV^e Internationale soulignent le caractère principal de la lutte contre le pacifisme sous toutes ses formes. Notre position sur cette question nous démarque de tous les autres courants. L'amendement Ludlow est une mesure pacifiste, visant à créer l'illusion qu'il est possible d'empêcher la guerre par les urnes, tout en laissant le pouvoir entre les mains des capitalistes. Il détourne les travailleurs de la lutte réelle contre la guerre et

nous ne pouvons donc pas le soutenir ou prendre la moindre responsabilité à son égard. Ne pas s'y opposer serait une trahison de nos principes révolutionnaires. »

Le jour même où la Chambre vota contre l'amendement Ludlow, le nouveau bureau politique du S. W. P. tenait sa première réunion. Le compte rendu de cette réunion montre que Burnham proposa de lancer une campagne contre la guerre, consistant en huit « points concrets ». Le huitième point était formulé ainsi : « Pour l'amendement Ludlow, à cause des facilités qu'il offre comme thème de bataille ». Tous les points furent approuvés, sauf le huitième qui fut rejeté par six voix contre une. Shachtman proposa une contre-motion pour remplacer ce huitième point par le suivant : « Que dans notre presse nous critiquions l'amendement Ludlow et l'agitation pacifiste qui y est liée d'un point de vue principal révolutionnaire. » Ceci fut voté par six voix pour et une contre.

En accord avec cette motion, notre journal le *Socialist Appeal* publia un article de première page d'Albert Goldman introduit par une déclaration qui le présentait comme « le point de vue marxiste sur l'amendement ». L'article de Goldman commence par affirmer que l'amendement Ludlow pose aux marxistes et aux travailleurs en général un problème ancien sous une forme nouvelle. Mais, assure-t-il aux lecteurs, « il est simplement nécessaire d'appliquer les principes du marxisme révolutionnaire afin de résoudre le problème correctement ». Les appliquant, il montra toutes les insuffisances de l'amendement Ludlow et les illusions pacifistes semées par ses défenseurs, démontrant qu'il n'empêcherait pas vraiment la guerre, distinguant nettement notre position de celle des staliniens et débouchant sur la nécessité, comme unique solution à la guerre, de détruire le système capitaliste. Je pourrais ajouter qu'il disait aussi que l'amendement Ludlow était lourd de plus de dangers encore que d'autres mesures pacifistes, précisément parce qu'il ajoutait un « élément de procédure démocratique ».

Le numéro suivant de notre journal publia également deux éditoriaux en accord avec la motion du bureau politique. Le plus long, qui avait dû être écrit par Burnham, dénonçait les forces pro-impérialistes qui avaient voté contre l'amendement Ludlow et expliquait pourquoi. Le plus court, qui avait dû être écrit par Shachtman, cherchait à présenter « le point de vue du marxisme révolutionnaire ». On y lisait entre autres : « Quand les mesures pacifistes ne sont pas des fraudes et des duperies ouvertes, elles sont des illusions pernicieuses qui endorment les masses dans des rêves agréables et des hallucinations et paralysent leur pouvoir de combat. Enseigner aux masses qu'elles peuvent "empêcher la guerre" par un référendum populaire revient à semer parmi elles des illusions désastreuses... Comme la panacée du "désarmement" ou des "cours d'arbitrages internationales" l'illusion du référendum détourne l'attention de la nécessité d'une politique intransigeante de lutte de classe contre la guerre chaque jour de l'année, car elle cultive l'idée que lorsque l'on sera confronté au danger de guerre "réel" dans un futur lointain, les masses seront capables de l'éviter, simplement par un bulletin de vote... En somme, soutenir l'amendement

Ludlow c'est inculquer dans l'esprit des travailleurs l'idée que la guerre peut être "empêchée" ou combattue par d'autres moyens que la lutte de classe, que la guerre impérialiste peut être empêchée autrement que par le renversement socialiste révolutionnaire de la domination capitaliste. »

Dans le compte rendu de la réunion du B. P. du 18 février, on trouve un point intitulé « Amendement Ludlow » suivi par cette information : « Lecture d'une lettre de soutien à la position de Burnham sur l'amendement Ludlow ». Cette lettre, qui n'est pas jointe au compte rendu et dont l'auteur n'est pas mentionné, avait en fait été écrite par Trotsky, bien qu'elle soit signée Hansen pour des raisons de sécurité. Elle était adressée à Cannon, à qui Trotsky donnait l'autorisation de la montrer à Burnham s'il le souhaitait. Cannon le fit et la montra également à tout le bureau politique. Elle expliquait que Trotsky, sur l'amendement Ludlow, était d'accord avec Burnham et non avec la majorité du bureau politique. Il pensait que, après le vote du Congrès, l'affaire était réglée en pratique, mais il désirait faire quelques commentaires sur la question importante de la méthodologie. Trotsky écrivait que la position du gouvernement contre l'amendement Ludlow représentait la position des impérialistes et du grand capital qui veulent garder les mains libres pour leurs manœuvres internationales, y compris la déclaration d'une guerre. Qu'est-ce que la loi Ludlow ? « Elle représente l'appréhension de l'homme de la rue, du citoyen moyen, du bourgeois moyen, du petit-bourgeois et même du paysan et de l'ouvrier... qui cherchent à mettre un frein à la mauvaise volonté du grand capital. Dans ce cas ils appellent ce frein référendum. Nous savons que ce frein n'est pas suffisant ni même efficace et nous exprimons ouvertement cette opinion, mais en même temps nous sommes prêts à faire cette expérience avec lui contre les prétentions dictatoriales du grand capital. Le référendum est une illusion ? Ni plus ni moins que le suffrage universel et les autres moyens de la démocratie. Pourquoi ne pouvons-nous pas utiliser le référendum comme nous utilisons les élections présidentielles ?... »

L'illusion dans le référendum du petit Américain a aussi ses aspects progressistes. Notre idée n'est pas de nous en détourner mais d'utiliser ces aspects progressistes sans prendre de responsabilités pour l'illusion. Si la motion concernant le référendum était adoptée cela nous fournirait en cas d'une crise de guerre des extraordinaires opportunités d'agitation. C'est justement pourquoi le grand capital a étouffé l'illusion sur le référendum. »

[...]

Trotsky pensait que, puisque le référendum avait été rejeté par la Chambre, plus rien ne pouvait être fait. Mais les membres du bureau politique, qui connaissaient mieux la situation, estimaient que l'amendement continuerait à être une question politique importante pendant encore toute une période. Ils décidèrent donc, après avoir lu la lettre de Trotsky, de reformuler leur position. Goldman introduisit une série de quatre motions, dont certaines furent amendées par Shachtman. Les deux premières motions soulignaient la nécessité d'utiliser l'intérêt qu'avait soulevé l'amendement

afin de dénoncer les préparatifs de guerre et les opposants bourgeois et staliniens à la loi, et de dénoncer toutes les illusions pacifistes en déclarant clairement à tout moment que quiconque explique que l'on peut arrêter la guerre par un référendum est profondément dans l'erreur. La troisième motion déclarait que nous ne pouvions, en aucune circonstance, prendre de responsabilité pour l'amendement et que ni notre organisation ni nos membres dans les mouvements de masse ne pouvaient organiser ou participer ou soutenir des campagnes en faveur de l'amendement.

Jusqu'à là la position est claire et logique. Cependant la quatrième motion de Goldman dit que puisque l'amendement a été adopté par les forces les plus progressistes du mouvement ouvrier, puisque la classe ouvrière n'apprend qu'à partir de son expérience et puisque nous devons être en lien étroit avec ces forces, nos camarades militant dans les mouvements de masse doivent voter en faveur de l'amendement Ludlow et introduire des clauses pro-Ludlow dans les résolutions antiguerres « en rendant claire à chaque moment notre position sur l'amendement ».

Shachtman n'était pas d'accord avec le quatrième point de Goldman et l'amenda afin de demander à nos camarades de préciser, par écrit ou oralement, notre position spécifique sur l'amendement Ludlow et de s'abstenir lors du vote. Au lieu de s'arrêter là, il ajouta une exception : « Dans les cas où nos camarades déterminent l'équilibre des forces entre les staliniens et les patriotes d'un côté et, de l'autre, les forces pro-Ludlow, nos camarades doivent battre les staliniens et patriotes en votant pour l'amendement Ludlow selon la méthode précisée ci-dessus. »

La position adoptée par le S. W. P. le 10 février, par cinq contre deux (Cannon était absent), fut la suivante : « S'abstenir, excepté dans des circonstances exceptionnelles où nous devrions voter pour, afin de battre les staliniens et les patriotes. » Et, bien que le bureau politique eût d'autres discussions sur le travail antiguerre au cours du mois de février, cela fut et demeura la position du S. W. P. quand sa délégation alla discuter avec Trotsky le mois suivant.

A la fin du livre sur le Programme de transition vous trouverez le compte rendu sténographique de la discussion de Mexico sur l'amendement Ludlow. On peut y voir Shachtman (qui était le principal à formuler la position abstentionniste, bien que, évidemment, tout le bureau politique en était responsable) y traîner particulièrement les pieds : « ... il y a un danger en sautant dans un prétendu mouvement de masse contre la guerre — de nature pacifiste — de négliger l'éducation révolutionnaire de l'avant-garde. En même temps, ne pas entrer dans le mouvement nous laisse essentiellement dans une situation propagandiste ». Et, à la fin, en revenant sur un point qu'il avait souligné dans l'article du mois de février il demande : « Comment faites-vous la distinction entre notre soutien à l'amendement Ludlow et notre attitude face aux programmes de désarmement et d'arbitrage international, etc. ? »

Réponse de Trotsky : « L'un n'a rien à voir avec l'autre. L'amendement Ludlow est simplement un moyen pour les masses de contrôler leur

gouvernement. Si l'amendement Ludlow est accepté et est intégré à la Constitution, il ne sera absolument pas semblable au désarmement mais à l'inclusion du droit de vote pour les jeunes de 18 ans » — c'est-à-dire un droit démocratique.

Les arguments de Trotsky au cours de cette discussion furent si persuasifs que les autres furent convaincus. L'amendement Ludlow ne fut pas au centre des débats d'un plénum houleux du comité national du S. W. P. un mois plus tard. Il ne fut abordé qu'à la fin du plénum. Deux motions furent alors présentées :

La motion de Cannon disait : « Le plénum trouve que le bureau politique prit une position de principe correcte sur l'amendement Ludlow mais fit une erreur tactique en refusant de donner son soutien critique à ce mouvement sans faire aucune concession à son caractère pacifiste et illusoire. »

La motion de Carter disait : « Le plénum émet des réserves à propos de la position du bureau politique à propos de l'amendement Ludlow et la déclare incorrecte ; le bureau politique doit être mandaté pour publier une déclaration en faveur d'un référendum populaire sur la question de la guerre, avec une déclaration critique concernant les tendances pacifistes et illusives présentes dans le mouvement pro-Ludlow. » Sept militants prirent la parole durant la discussion et, ensuite, Cannon proposa une motion de synthèse : « Le plénum pense que le bureau politique a pris une position de principe correcte en opposition aux illusions pacifistes contenues dans l'amendement Ludlow — une opposition totalement justifiée — ; cependant le B. P. prit une position totalement négative qui empêcha le parti d'utiliser le sentiment totalement progressif des masses qui soutenaient l'idée de soumettre les fauteurs de guerre au contrôle d'un référendum populaire avant la déclaration d'une guerre. Le plénum demande au B. P. de corriger sa position en conséquence. »

Cette motion fut adoptée et la motion Carter rejetée, le nombre de voix n'étant pas donné.

Un mois plus tard notre journal publia une déclaration publique du comité national informant du changement de position du S. W. P. sur l'amendement Ludlow et expliquant pourquoi. On peut dire à cet égard que notre erreur avait été corrigée et que les divergences avaient disparu de façon si totale que, trois mois plus tard, en août, personne ne pensait qu'il était anormal que le bureau politique envoie aux membres du comité national un projet, rédigé par Goldman, d'une version améliorée de l'amendement Ludlow, c'est-à-dire sans les défauts de l'amendement original, et essaie de le faire présenter par des membres du Congrès pour pouvoir l'utiliser dans notre propagande et notre agitation antiguerre.

J'ai retracé l'histoire de cette question, peut-être de façon trop détaillée, parce que je pense que l'étude d'erreurs de cette sorte, reconnues franchement et analysées de façon correcte, peut être tout aussi utile pour l'éducation que l'étude de positions et d'actions correctes. Tout le monde fait des erreurs, même des génies comme Marx, Lénine et Trotsky.

La révolution russe de 1917 aurait été impossible si les bolcheviks n'avaient pas appris de nombreuses leçons de la défaite de 1905. En politique, les erreurs sont inévitables, disait Trotsky ; ce qui est répréhensible c'est de s'accrocher aux erreurs et de refuser de les corriger. Ceci évidemment ne s'applique pas au débat sur l'amendement Ludlow. Mais la question Ludlow fut importante du point de vue de la méthode, comme Trotsky l'expliqua plus tard dans une lettre à Cannon.

[...]

Sur l'assassinat de Rudolf Klement (1938)

Avec deux lettres inédites de Trotsky

La notice publiée sur Rudolf Klement dans le premier fascicule des *Cahiers Léon Trotsky* m'incite à ajouter quelques témoignages qui rappelleront sa mémoire à ceux qui l'ont connu, et évoqueront son exemple pour les plus jeunes.

Tout d'abord, je rappelle les circonstances dans lesquelles nous avons découvert le crime stalinien. Une lettre adressée à Trotsky, fabriquée par le Guépéou, parvenue le 16 juillet 1938 à Paris, déclarait, sous la pseudo-signature de Klement, qu'il le tenait désormais pour un allié du fascisme, qu'il se retirait de la IV^e Internationale, et qu'il préférerait disparaître. On pouvait se demander ce que les agents russes voulaient faire de lui. Cinq semaines plus tard, le 26 août, je lus dans un journal qu'un corps décapité, sans jambes, venait d'être repêché dans la Seine à Meulan. J'informai J. Rous, et nous décidâmes de nous rendre sur-le-champ à Meulan pour tenter une identification. Nous prîmes un taxi qui nous conduisit tout droit au cimetière de Meulan : nous arrivâmes au moment où le commissaire de police s'appretait à faire enlever le cadavre, qui reposait dans une petite morgue. Nous précisâmes nos soupçons. J'examinai avec soin le corps ; je connaissais très bien celui de Klement. Selon moi, il n'y avait guère de doute : c'était le sien. Les exécuteurs l'avaient dépecé avec soin, soit pour égarer les recherches, soit parce que la tête pouvait présenter trace d'un coup de feu. Deux jours plus tard, le 28 août, on retrouva non loin, dans la Seine, un sac qui contenait les deux jambes. La police, saisie de l'affaire, recueillit nos déclarations, qu'on peut retrouver dans *Le Petit Parisien*, *Le Matin* et d'autres journaux. Mais c'était pour l'étouffer. A l'époque, cette police évitait de faire le jour sur les affaires qui mettaient en cause la police russe.

Vingt-neuf ans plus tard, j'ai reçu de M. Hermann Klement, frère cadet de Rudolf, datée de Hambourg, le 26 mai 1966, une lettre dans laquelle il me demande s'il est possible de lui fournir des indications sur la disparition de Rudolf.

Hermann Klement avait alors 46 ans et était ingénieur à Hambourg. Il venait de lire l'ouvrage de I. Deutscher sur Trotsky, qui raconte l'épisode avec quelque détail. A l'époque, dit Hermann Klement, nous n'avions

que quelques informations « tendancieuses » publiées par la presse nazie. « Rudolf ne nous avait rien écrit sur son activité politique. Nous étions ici dans une complète ignorance des événements. J'étais moi-même encore trop jeune pour comprendre tout cela. Depuis ce temps, près de vingt-huit ans ont passé. Depuis ce temps, je n'ai rien entendu ni appris. Mes parents ne sont plus vivants. »

Il me demande alors si l'on possède quelque nouveau témoignage. « Aujourd'hui, je peux bien comprendre la vie de Rudolf, j'ai en haute estime ses convictions. Il devait suivre sa voie. »

Voici quelques passages de ma réponse à Hermann Klement (21 juillet 1966) :

« Rudolf (que nous appelions "Frédéric") était venu en France après la victoire d'Hitler en Allemagne, en 1934 je crois, avec beaucoup d'autres émigrés politiques allemands. A Hambourg il appartenait déjà à "l'opposition de gauche" (trotskyste), et je pense qu'il était très jeune (avait-il beaucoup plus que 20 ans ?). A Paris, il a appris assez vite le français, et il fréquentait le groupe des émigrés allemands "trotskystes". Il était très studieux, réservé, parlant peu, et souvent nerveux. Son jeune âge lui rendait difficile l'adaptation à une situation doublement pénible, car il subissait l'hostilité nazie, et l'hostilité stalinienne en tant que trotskyste. Il venait souvent chez moi, car ma femme, qui est d'origine lorraine, parle l'allemand ; elle l'aidait souvent à faire des traductions. Rudolf s'est intéressé assez vite au travail international de notre organisation, et vers 1935, je crois, nous lui avons demandé d'être secrétaire du "Secrétariat international" de l'opposition de gauche (IV^e Internationale). Ce travail demandait beaucoup de discrétion et de sérieux, et c'est pourquoi il parlait peu de sa vie pratique. Je ne savais même pas toujours où il habitait. A cette époque, il rédigeait des rapports et envoyait des documents et des lettres à L. Trotsky. Il y a un dossier très abondant des lettres de Rudolf dans les Archives de Trotsky à Harvard (Cambridge, U. S. A.). Rudolf était d'un grand dévouement. Il vivait modestement, et même pauvrement, mais son attachement et son dévouement à nos idées était absolu et intransigeant, et l'aidaient à supporter une situation très pénible.

« Au printemps 1938, il nous aida à préparer la première Conférence de la IV^e Internationale. C'est dans cette période qu'il fit la connaissance d'un jeune Lithuanien, qui prétendait avoir organisé en Lituanie un petit groupe d'étudiants "trotskystes" et voulait entrer en relations avec le Secrétariat international. Ce Lithuanien était un agent provocateur du G. P. U. Rudolf, qui était très disposé à faire confiance à de nouveaux camarades étrangers, manqua de prudence. Il l'amena à son domicile, et lui fit même connaître certaines de nos relations dans les pays de l'Est européen. Cet individu semblait avoir

gagné sa confiance. C'est lui qui prépara l'enlèvement de Rudolf à la veille de la réunion de notre conférence internationale. Le G. P. U. espérait ainsi jeter le trouble en empêchant cette réunion. L'agent lithuanien parvint à l'entraîner à un rendez-vous qui était un guet-apens. Après le rapt, des gens du G. P. U. s'emparèrent de toutes les archives qui étaient chez lui.

« Jean Rous et moi nous aperçûmes de l'enlèvement un ou deux jours après. Ensuite, nous reçûmes une lettre, ou plutôt une pseudo-lettre de Rudolf déclarant qu'il rompait avec la IV^e Internationale. Cette lettre avait été rédigée à l'avance en imitant l'écriture de Rudolf (en allemand, avec des fautes d'orthographe). Je suis convaincu que le G. P. U. a essayé d'obtenir de lui des "aveux" et des accusations contre ses camarades, qu'il les a refusés courageusement, et qu'ils l'ont tué ensuite pour cela. Quinze jours plus tard, son corps a été retrouvé dans la Seine, sa tête avait été coupée ; il a été nettement identifié par J. Rous et par moi. La police française ne nous a pas aidés comme il l'aurait fallu pour retrouver la trace des criminels. [...]

« Je comprends qu'il vous soit difficile aujourd'hui de vous représenter la vie politique de votre frère. L'activité à laquelle il avait consacré toutes ses forces a connu des persécutions exceptionnelles. Le témoignage de L. Trotsky, même pour ceux qui ne partagent pas ses idées, suffit à montrer en quelle estime nous tenions ce jeune militant qui vivait exclusivement pour la cause qu'il défendait. Politiquement, cette cause s'est démontrée bien justifiée par la suite des événements, au moins en ce qui concerne l'évolution du mouvement communiste d'origine soviétique. »

Dans une lettre du 4 août 1966, Hermann Klement me dit qu'il avait longtemps conservé l'espoir de retrouver Rudolf, étant donné les doutes qui pouvaient subsister sur l'identification de son cadavre. Il me rappela que Rudolf était né en 1908 à Hambourg, qu'il avait fait ses études au lycée, était devenu « étudiant » dans plusieurs grandes villes d'Europe (en philologie) et qu'il s'intéressait beaucoup à l'art moderne (peinture, musique et théâtre). « Notre père, ajoute-t-il, était constructeur dans le bâtiment et plus tard architecte, mais il avait peu de compréhension pour les conceptions de Rudolf... La correspondance se faisait par l'intermédiaire d'une adresse de couverture en Suisse. Où était Rudolf, ce qu'il faisait, personne de la famille ne le savait. Nous n'avons appris quelque chose de son activité politique que par sa disparition et son assassinat. »

M. Hermann Klement m'a communiqué les deux lettres que Trotsky écrivit à sa tante, après la disparition de Rudolf. Ces lettres sont écrites en allemand. En voici la traduction.

Lettres de Trotsky

Très honorée madame Ruthe,

Je reçois à l'instant votre lettre du 16/11. Je ne peux malheureusement rien vous communiquer de nature à vous tranquilliser ou à vous soulager. Ce que m'écrivent mes amis de Paris ne laisse place à aucun espoir. Rudolf fut un certain temps mon collaborateur (en Turquie et en France). Par la suite, j'ai été avec lui en correspondance amicale. Rudolf est toujours resté fidèle à sa cause, et c'est la raison pour laquelle ses ennemis l'ont assassiné. Au cours des deux dernières années, ma femme et moi avons perdu nos deux fils d'une manière analogue. Nous partageons d'autant mieux le chagrin de la mère de Rudolf.

Non, chère madame Ruthe, Rudolf n'est malheureusement pas chez moi. Je m'estimerai heureux si je pouvais l'héberger. Je n'ai malheureusement pas le moindre espoir quant à son sort ; je ne doute pas que les criminels l'aient assassiné.

Rudolf était très doué. Au point de vue scientifique, il s'était beaucoup développé durant les huit dernières années. Il écrivait d'excellents articles, connaissait pratiquement toutes les langues du monde civilisé ; il était désintéressé et courageux. J'étais sûr qu'il jouerait un rôle important à l'avenir. Le coup terrible me frappe d'autant plus lourdement moi-même ainsi que tous ses amis. Voilà malheureusement tout, chère madame Ruthe, ce que je peux vous dire pour le moment.

Si vous désirez une information supplémentaire quelconque, je suis naturellement à votre entière disposition.

Avec mes sincères condoléances pour la mère de Rudolf et pour vous, je suis avec toute ma considération votre

LÉO TROTSKY.

Novembre 29, 1938
83/13
Léon Trotsky
Avenida Londres 127
Coyoacan D. F. Mexico

Coyoacan, le 2 août 1939

Très honorée madame Ruthe,

Je n'ai jamais reçu votre deuxième lettre. La troisième est arrivée à un moment où j'étais malade. Voilà la cause du très regrettable retard de ma réponse. La lettre que demande la mère de Rudolf se trouve entre les mains du juge d'instruction, à Paris. Je ne peux donc

vous envoyer qu'une photocopie de cette lettre, ainsi qu'une copie de mon analyse de la lettre que j'ai envoyée au juge d'instruction.

En ce qui me concerne, je suis absolument certain que la lettre était un faux. Elle contient des assertions absolument fausses et inutiles, émises par quelqu'un qui n'était informé que de façon très générale et imparfaite de la situation et de l'activité précédentes de Rudolf. La ressemblance de l'écriture, qui est incontestable, n'est nullement une preuve de l'authenticité de la lettre. D'abord, ce n'est qu'une ressemblance ; ensuite les ennemis de Rudolf disposent en ce domaine des meilleurs spécialistes du monde, qui ont déjà plusieurs fois accompli de pareilles performances.

Cela fait complètement échec à l'hypothèse contraire, selon laquelle Rudolf serait passé de son plein gré dans le camp de ses ennemis. En ce cas il n'aurait d'ailleurs pas la moindre raison de se cacher. Au contraire : il s'opposerait alors ouvertement à ses compagnons d'hier, sinon le ralliement n'aurait aucun sens. Il est certain aussi qu'en ce cas il aurait donné signe de vie à sa mère.

Pour moi la situation est absolument claire et je n'ai pas le moindre doute que Rudolf ait été assassiné par ses ennemis. Si j'avais le moindre doute, chère madame Ruthe, je ne priverai pas sa mère d'un dernier espoir. Malheureusement, le langage des faits est sans équivoque et sans ménagements.

Avec mes meilleurs salutations et tous mes vœux pour vous, votre famille et celle de votre sœur.

Votre dévoué

LÉO TROTSKY.

Si l'on se réfère à la presse de l'époque et aux informations qui lui ont été fournies par la police, on peut ajouter quelques précisions.

Klement était domicilié, sous le nom de Emile Schmitt, de nationalité prétendue anglaise, 1, rue de Strasbourg à Maisons-Alfort (un domicile qui lui avait été fourni par notre camarade R. Filiâtre, servant de garant). Toutefois, il travaillait ailleurs : dans une pièce qui avait été louée rue Notre-Dame-des-Champs. C'est là qu'était entreposée sa documentation, qui disparut elle aussi.

Ce Soir, journal appartenant au parti communiste, ne manqua pas de mettre en doute l'identification de Klement. Un agent stalinien, René Dunan, y écrit le 31 août : « On notera l'étrange coïncidence de cette identification, quarante jours après la disparition de Klement, avec le fait que c'est aujourd'hui que commence à Barcelone le procès du P. O. U. M. pour lequel il est fort utile aux amis des terroristes accusés que sont les trotskystes de Paris, de créer une atmosphère granguignolesque et de rénover la légende des "crimes du Guépéou". »

Deux lettres inédites sur le parti communiste (section française de l'Internationale communiste) à Lénine et Zinoviev

L'iconographie de l'époque stalinienne a « gommé » le visage et la silhouette de Trotsky des films photos et tableaux dans le même temps que son nom disparaissait des manuels et des « documents ». L'histoire du P. C. F. — même écrite par des non-militants — a subi profondément les conséquences de cette mutilation. Nous ne prendrons pas la peine d'énumérer ici les ouvrages dits sérieux qui ne mentionnent même pas le rôle joué par Trotsky à l'exécutif de l'Internationale communiste comme rapporteur des questions françaises. Comme le prouvent surabondamment les documents publiés déjà dans Le Mouvement communiste en France (1), Trotsky guida les tout premiers pas du P. C. français.

L'Institut d'Histoire sociale d'Amsterdam a obligeamment autorisé les Cahiers Léon Trotsky à reproduire deux lettres de Trotsky sur la question française, de 1921 et 1922, adressées à Zinoviev et Lénine, retrouvées dans les copies cédées par Trotsky, en 1936, à cet organisme scientifique et déjà publiées dans The Trotsky's Papers (2) dans l'original russe et une traduction anglaise. Elles sont traduites ici du russe par Michel Kehrnon.

Les Cahiers Léon Trotsky, en publiant ces deux documents inédits en français sont heureux de contribuer modestement à la très nécessaire histoire du parti communiste en France.

(1) L. TROTSKY : *Le Mouvement communiste en France (1919-1939)*, textes choisis et présentés par Pierre Broué, Paris, Editions de Minuit, 1967, notamment les lettres au congrès de Marseille des 15 et 19 décembre 1921.

(2) *The Trotsky's Papers : 1917-1922*, édités et annotés par Jan M. Meijer, tome II, 1920-21, La Haye-Paris, Mouton 1971, pages 588 à 593, et 761 à 767. Nous en avons conservé l'essentiel des notes.



Extrait d'une affiche soviétique représentant Lénine balayant la Terre pour éliminer les représentants de l'impérialisme

Lettre à Lénine

(septembre 1921)

Au camarade Lénine

En France, où le poison chauviniste de la « défense nationale », puis l'ivresse de la victoire, ont été plus forts que partout ailleurs, la réaction contre la guerre s'est développée plus lentement que dans d'autres pays. Cela a donné au parti socialiste français la possibilité d'évoluer dans sa majorité vers le communisme, avant même que le développement des événements ne l'ait affronté à la question décisive de l'activité révolutionnaire. Le parti communiste français pourra utiliser les grands avantages d'une telle situation d'autant mieux et plus complètement qu'il liquidera avec plus de fermeté en son sein — en particulier parmi ses couches supérieures — les survivances de l'idéologie et de la tactique national-pacifistes, parlementaristes et réformistes. Le parti doit, dans une plus grande mesure, non seulement par rapport au passé, mais aussi par rapport au présent, se rapprocher des masses et de leurs larges couches exploitées, et donner une expression claire et ferme aux souffrances et aux besoins de ces masses. Dans sa lutte parlementaire le parti doit rompre nettement avec les conventions répugnantes, mensongères de bout en bout, du parlementarisme français, qui sont consciemment élaborées et soutenues par la bourgeoisie pour museler, effrayer et endormir les représentants de la classe ouvrière. Les parlementaires communistes doivent dépouiller chaque question de son enveloppe démocratique, républicaine, révolutionnaire bourgeoise (1) et la poser carrément comme une question d'intérêt de classe, comme une question de l'impitoyable lutte des classes.

L'agitation dans la presse doit avoir un caractère beaucoup plus concentré, tendu et persévérant. Elle ne doit pas se disperser dans les situations politiques changeantes et superficielles et dans les combinaisons quotidiennes, elle doit tirer de tous les événements, petits et grands, les mêmes conclusions révolutionnaires et les rendre accessibles aux masses travailleuses les plus arriérées. C'est seulement en suivant cette ligne de conduite réellement révolutionnaire que le parti communiste n'apparaîtra pas comme le simple flanc gauche du bloc radical longuetiste (2) qui offre avec toujours plus d'insistance et de succès ses services à la société bour-

(1) « Révolutionnaire-traditionnelle » dans le texte russe (N. d. T.).

(2) Jean LONGUET (1876-1938), petit-fils de Karl Marx, avocat puis journaliste, militant socialiste, collaborateur de *l'Humanité*, chef de file des pacifistes en 1915, quitte la S.F.I.O. après le congrès de Tours, adhère à l'Internationale 2 1/2, puis revient à la II^e Internationale et joue un rôle actif au sein de la S.F.I.O. notamment au moment du Front populaire.

geoise pour la défendre contre les secousses qui s'annoncent en France avec une logique inéluctable.

Indépendamment de la proximité ou de l'éloignement de ces événements révolutionnaires décisifs, le parti communiste, véritablement et entièrement inspiré, pénétré d'une volonté révolutionnaire, trouvera la possibilité, dès maintenant, en période de préparation, de mobiliser les masses ouvrières sur une base économique et politique en donnant à leur lutte un caractère toujours plus large et plus déterminé.

Les tentatives des éléments politiquement inexpérimentés, pleins d'impatience révolutionnaire, pour appliquer les méthodes les plus extrêmes, qui sont par essence les méthodes de l'insurrection révolutionnaire décisive du prolétariat, à des tâches et à des questions particulières (appeler la classe 19 à résister à la mobilisation, empêcher par la force l'occupation du Luxembourg, etc. (3)) ces tentatives renferment des éléments de l'aventurisme le plus dangereux et, en cas d'application, elles peuvent faire échouer la véritable préparation révolutionnaire du prolétariat à la conquête du pouvoir. L'aventurisme et le putschisme, par leur nature même, ne tiennent pas compte des tâches de l'action de masse et des difficultés qu'on y rencontre ; au lieu de mener à des révolutions ils ne peuvent que les conduire à des avortements douloureux et parfois mortels. Le devoir du parti communiste français, comme de n'importe quel autre parti communiste, est de rejeter ce genre de méthodes dangereuses.

Renforcer les liens du parti avec les masses, cela signifie avant tout rendre plus étroit le lien avec les syndicats. Il ne faut absolument pas subordonner organisationnellement les syndicats au parti, ni les faire renoncer à l'autonomie qui découle du caractère de leur activité, mais il faut que les éléments authentiquement révolutionnaires, unis par le parti communiste, dirigent le travail des syndicats, de l'intérieur de ces derniers, suivant une ligne répondant aux intérêts généraux du prolétariat en lutte pour la conquête du pouvoir.

Dans cette perspective, le parti communiste de France doit, sous une forme amicale mais ferme et précise, critiquer les tendances anarcho-syndicalistes, qui rejettent la dictature du prolétariat et la nécessité de l'union de son avant-garde dans une organisation dirigeante centralisée — le parti communiste ; il doit également critiquer les tendances syndicalistes intermédiaires qui, s'abritant derrière la Charte d'Amiens (4), élaborée plus

(3) En tant que rapporteur sur la situation en France devant le Comité exécutif de l'I. C., Trotsky devait suivre avec attention la politique du P. C. de France. Les événements auxquels il fait allusion sont en premier lieu l'appel anticipé de la classe 19 sous les drapeaux, le P. C. ayant été critiqué de divers côtés pour son inactivité dans cette affaire, et en second lieu l'intervention des troupes françaises au Luxembourg pour briser une grève des métallurgistes, le P. C. n'ayant fait que protester.

(4) Le nom de « Charte d'Amiens » avait été donné à la résolution adoptée au congrès de la C. G. T. de 1906 pour maintenir son indépendance par rapport à un parti socialiste « unifié » (S. F. I. O.), encore soumis aux discussions qui secouaient

de huit ans avant la guerre, refusent de donner des réponses claires et précises aux questions fondamentales de la nouvelle époque, celle de l'après-guerre.

La fusion des groupes syndicalistes révolutionnaires, à l'intérieur des syndicats, avec l'organisation communiste tout entière, est une condition préalable indispensable de toute lutte sérieuse du prolétariat français.

A leur tour la neutralisation et l'éloignement des tendances aventuristes et putschistes, de même que la disparition de l'inconsistance de principe et du séparatisme organisationnel des syndicalistes révolutionnaires ne peuvent être, et ne seront réalisés dans toute leur ampleur qu'à la condition que le parti lui-même, comme il a été dit ci-dessus, se transforme en un centre puissant d'attraction pour les masses ouvrières de France, grâce à une approche véritablement révolutionnaire de toutes les questions de la vie et de la lutte.

les grands courants qu'il ne réunissait que depuis dix-huit mois. Ce texte a donné lieu à de bien diverses interprétations qui semblent toutes ignorer l'une de ses phrases pourtant fondamentales : « La C. G. T. groupe, en dehors de toute école politique, tous les travailleurs conscients de la lutte à mener pour la disparition du salariat et du prolétariat. » Les problèmes du mouvement syndical étaient au cœur des débats au sein du P. C.



Boris EFIMOV. — G. E. Zinoviev, chasseur d'honneur.

Lettre à Zinoviev

(22 novembre 1922)

Au camarade Zinoviev,
Copie aux camarades Lénine, Radek et Boukharine.

Faut-il former officiellement au congrès un nouveau comité central du parti communiste français (1) ?

Ou bien donner à la liste des membres du nouveau C. C. un statut de *proposition*, émanant du Congrès, et adressé à un Congrès extraordinaire du parti communiste français ?

Aucune des fractions n'estime possible la désignation directe des membres du nouveau C. C. ici à Moscou. La gauche le craint particulièrement : on en déduira, disent-ils, que les membres de gauche du C. C. sont toujours mis en place par Moscou, c'est-à-dire imposés au parti.

(1) Le 4^e congrès de l'I. C. (5-XI-5-XII 1922) discuta longuement de la situation du P. C. français déchiré par des luttes de fraction. Les désaccords portaient sur de nombreux points comme par exemple, l'attitude à adopter à l'égard des socialistes, à l'égard des syndicats, à propos du soutien français à la « théorie de l'offensive », et sur la situation de son représentant au comité exécutif de l'I. C., Souvarine. Un congrès tenu à Paris en octobre 1922 n'avait pas résolu les difficultés. Toutes les fractions avaient envoyé des délégués à Moscou pour le 4^e congrès de l'I. C. Les discussions eurent lieu au sein d'une commission constituée à cet effet et composée des principaux délégués de tous les partis représentés au congrès. Une sous-commission fut désignée pour préparer les résolutions. Les discussions occupèrent plusieurs sessions. En tant que rapporteur de la commission au congrès le 1^{er} décembre, Trotsky critiqua toutes les fractions, surtout le centre dirigé par Frossard et Cachin. Frossard n'assistait pas au congrès. Trotsky insista sur l'incompatibilité absolue entre le communisme et la franc-maçonnerie. Plus tard, ceci fut présenté par certains comme une manœuvre tactique. La commission décida à l'unanimité que le P. C. français devait avoir une direction où les fractions seraient représentées proportionnellement. Elle prit cette décision en raison de la situation exceptionnelle : en principe elle était opposée à une telle solution qui équivalait à encourager le fractionnalisme. Le jour suivant les représentants de toutes les fractions déclarèrent qu'ils respecteraient les décisions prises par le congrès. Après un dernier commentaire de Trotsky, Humbert Droz lut la résolution de la commission qui fut acceptée. Il y eut deux votes contre et une abstention, celle de Renaud Jean. La résolution indiquait le nombre de représentants de chaque fraction au comité directeur. Ce nombre était basé sur les votes obtenus au congrès de Paris. Le bureau politique devait être composé de la même façon. La liste des noms des membres de l'organisme central du parti était soumise au congrès mondial et la délégation française devait les soutenir devant son parti. Le parti devait ratifier la liste lors d'un conseil national faisant fonction de congrès. Les anciens Louis, Ker et Soutif n'y figuraient pas. Le C. N. du 21 janvier 1923 approuva à l'unanimité la résolution de l'I. C., avec quelques changements dont l'admission au C. D. de Renaud Jean et l'absence de Frossard qui avait quitté le P. C. le 1^{er} janvier.

Walecki (2) affirme même que ce piège constitue tout le plan de Frossard : compromettre la gauche en l'introduisant dans le C. C. par l'intermédiaire de Moscou et jouer ensuite sur le sentiment de « l'honneur » de parti des ouvriers français.

Bien sûr, une solution directe, ouverte et officielle de la question à Moscou aurait le grand mérite de résoudre pour une durée indéterminée une question organisationnelle centrale. Mais d'un autre côté il ne faut pas fermer les yeux sur le fait que si le centre prépare réellement une rupture, ou une quasi-rupture avec l'Internationale, la nomination du C. C. par le Komintern lui facilitera extraordinairement la tâche.

D'un autre côté il est incontestablement nécessaire de régler la question de la composition du nouveau C. C. [à] Moscou, pas seulement par l'établissement de la proportionnalité, comme le veut le centre, mais en établissant une liste nominale précise. On pourrait organiser cela ainsi : nous négocions avec les trois fractions à propos de la composition du comité central, du bureau politique, de la rédaction de l'*Humanité*, etc. Tous les délégués sans exception signent un document correspondant. Cachin (3) déclare au Congrès que la déclaration française, sur la base de l'expérience du Congrès de Paris et de l'examen de la question en Commission avec d'autres partis, a reconnu à l'unanimité des fractions la nécessité d'organiser les organes centraux du parti de la façon suivante : (Cachin lit la liste nominale précise) la délégation française s'engage à déployer tous ses efforts pour que le Congrès extraordinaire du parti, dûment convoqué (ou un conseil national ayant les pouvoirs d'un Congrès) approuve cette liste nominale.

Après avoir entendu la déclaration de Cachin, le Congrès adopte une résolution approuvant la proposition de la délégation française et exprime

(2) Henryk WALECKI, Maksymilian HORWITZ (1877-1937), dit, né à Varsovie, adhéra d'abord au parti des travailleurs belges ainsi qu'à l'union des socialistes polonais en émigration (Z.Z.S.P.), milita au parti socialiste polonais et fut déporté en Sibérie où il « se fit le propagandiste de la théorie de la décadence et de la croyance en Dieu et en Pilsudski » (L. T.). Par la suite, Walecki se situa à l'aile gauche du P. P. S. (P. P. S.-Lewica), mais sur une plate-forme menchevique. Hostile aux bolcheviks, Walecki les rejoignit cependant après Octobre. Il participa à la fondation du P. C. polonais, dont il fut l'un des leaders jusqu'en 1925 et travailla au Comintern. Victime des purges stalinienne. Trotsky fit de lui un portrait sévère dans *L'I.C. après Lénine*.

(3) Marcel CACHIN (1869-1958). Agrégé de philosophie, guesdiste, adhère à la S. F. I. O. en 1905. Député en 1914, il se range du côté des sociaux patriotes, porte des fonds secrets du gouvernement français à Mussolini pendant la guerre pour aider à l'interventionnisme de l'Italie. Rédacteur à l'*Humanité* il écrit des articles social-chauvins. Il écrit notamment à propos de la révolution russe : « ... les révolutionnaires de partout voient avec effarement la police des bolcheviks se mettre au service de Berlin pour traquer et fusiller les socialistes qui ont débarrassé leur pays de l'usurpateur. La Russie actuelle est une marmite de sorcière prête à faire explosion » (*Humanité*, 24 août 1918). Il n'en est pas moins un des fondateurs du P. C. F. en 1920 et reste un de ses dirigeants jusqu'à la fin de sa vie assumant avec souplesse et enthousiasme tous les tournants staliniens.

la ferme conviction que le prochain Congrès français approuvera cette liste sans changement et qu'aucune fraction n'entreprendra autour de cette liste ni polémique ni lutte, parce qu'une telle lutte mènerait inévitablement à une aggravation des relations et à la démoralisation dans les rangs du parti.

Une telle solution suppose par conséquent que l'actuel C. C. centriste continuera d'exister encore quelque temps en qualité d'organe dirigeant formellement le parti. Cela entraîne quelques inconvénients, mais les aspects positifs, me semble-t-il, prédominent, d'autant plus que le délai de convocation d'un conseil national ou d'un Congrès extraordinaire du parti français dépend de nous.

En outre, je pense qu'il faut obliger l'actuel C. C. centriste à prendre quelques mesures dans le domaine syndical et dans le domaine de l'épuration du parti des francs-maçons et autres pour que le copinage (4) du Centre avec des éléments ouvertement anticommunistes soit interrompu même avant la formation d'un nouveau C. C. C'est une circonstance très importante : si tout le travail d'épuration est accompli par la gauche, le Centre maintiendra sans aucun doute ses relations amicales avec les francs-maçons, les syndicalistes hostiles à Moscou, etc.

Si le *odium* (en latin dans le texte. N. d. T.) pour la répression contre ces éléments repose sur le centre, il sera obligé de rechercher des appuis à gauche.

En outre ce sera une excellente épreuve pour les représentants du Centre qui se trouvent dans le C. C. : en effet ils devront maintenant résoudre la question des membres du C. C. Paul Louis (5), qui collabore à la presse bourgeoise, Ker (6) et Soutif (7), qui sont francs-maçons. Si au cours des deux mois qui précèdent la convocation du nouveau Congrès, le C. C. centriste ne fait rien à ce sujet, il se compromet cruellement et tout

(4) Dans le texte russe : les relations « amichonskye » (N. d. T.).

(5) Paul LOUIS (1872-1955). Journaliste socialiste, collaborateur du *Populaire* avant 1914, rejoint le P. C. F. en 1920, un des directeurs de l'*Humanité*, il démissionne de cette fonction après le 4^e congrès de l'I. C., puis du P. C. F. en 1923. Il fonde le parti communiste unitaire, qui devient en avril 1923 l'union socialiste-communiste, puis le parti d'unité prolétarienne dont les quelques élus rejoignent la S. F. I. O. en 1936. Auteur d'une *Histoire du socialisme en France* (Rivière, 1925), réédition complétée chez Rivière, 1946.

(6) Louis Antoine KEIM, dit KER (1886-1923). Etudes supérieures de commerce, combattant de la guerre 14-18, adhère au P. S. en 1919, partisan de l'adhésion à l'I. C., appartient à la tendance centriste de P. C. Délégué au 4^e congrès de l'I. C., membre du comité directeur du P. S., franc-maçon, il abandonne son poste dirigeant du P. C. à son retour en France et annonce sa démission à la fois de sa loge maçonnique et de la Ligue des droits de l'homme qui avait été incluse dans l'interdiction prononcée par Trotsky au congrès, quoique de façon moins catégorique que la franc-maçonnerie. Emprisonné quelques jours en 1923, mourut quelques mois plus tard.

(7) Edmond SOUTIF, secrétaire de la fédération de la Seine du P. C., élu membre du C. D. par le congrès de Marseille en 1921 et également secrétaire administratif, s'opposa aux décisions du 4^e congrès et fut exclu du parti.

l'honneur d'appliquer ces mesures reviendra au nouveau C. C., composé à partir de la liste proposée par toute la délégation française et approuvée par le Congrès.

En ce qui concerne la composition même de la liste, il m'est difficile, à l'heure actuelle, de me prononcer définitivement. Je pense en tout cas que l'admission au C. C. de Daniel Renoult (8) est extrêmement problématique puisqu'il est désavoué par sa propre fraction et qu'il joue de toute évidence un double ou un triple jeu.

Tout aussi dangereuse me semble l'entrée au bureau politique de Renaud Jean (9) en qualité de superarbitre entre la droite et la gauche (chacune a quatre représentants et Renaud Jean est le neuvième). Il est bien possible que nous le sauvions pour l'Internationale. S'il quitte l'Internationale, la possibilité n'est pas exclue de le voir y revenir ensuite. Mais je crains qu'étant donné sa situation actuelle il serait nuisible pour le parti et fatal pour lui-même de lui donner un poste archidécisif.

L. TROTSKY.

(8) Daniel RENOULT (1880-1958), journaliste, membre du P.S. depuis 1906, membre de la rédaction de l'*Humanité* depuis 1908 est l'un des fondateurs du P.C. en 1920. En 1921, journaliste à l'*Internationale*. Elu au C.D. au congrès de Marseille, longtemps maire de Montreuil.

(9) Renaud JEAN (1887-1961), paysan au moment de la mobilisation en 1914, blessé. Gagné au socialisme puis au communisme en 1920, fut rapporteur au congrès de Marseille sur la question agraire et élu au comité directeur. Directeur de *La voix paysanne*. Après le 4^e congrès de l'I.C. auquel il assiste, il quitte la Ligue des droits de l'homme « par discipline ». Député communiste pendant de longues années, il était président du groupe communiste à l'époque du Front populaire.

A propos d'une source de Deutscher

PARLER de soi est comme on sait chose difficile. Les autobiographies, les mémoires, les confessions, le démontrent aisément : la tendance varie de l'autosatisfaction à l'auto-accusation. En principe, un militant révolutionnaire qui raconte sa vie est animé par une volonté politique. Ses souvenirs d'enfance, *a priori*, ne devraient donc pas être suspects de parti pris. Il n'empêche. L'historien préfère d'autres sources, pour confronter les différents récits d'un même événement. L'historien a bien raison. Mais dans le cas de l'ouvrage d'Isaac Deutscher sur Léon Trotsky, à part *Ma Vie*, l'une des rares sources sur sa jeunesse se trouve être un opuscule de 96 pages publié à New York en 1921 par un émigré russe : G. A. Ziv. Le titre et les sous-titres donnent des espoirs, malheureusement vite déçus : *Trotsky. Caractéristique. D'après des souvenirs personnels* (1). L'auteur est un menchevik social-patriote qui eut la chance (ce dont il semble douter) de connaître le jeune Bronstein en 1896 ; celui-ci avait dix-sept ans, il fréquentait à Nicolaïev le cercle d'étudiants qu'animait Frantz Chvigovsky. Ziv aura l'occasion de retrouver Trotsky en prison en 1898, en 1905, après la dissolution de la Douma, en exil à New York en 1917. Il est donc de ceux qui ont connu Trotsky dans des circonstances fort différentes. Son témoignage pourrait être précieux, s'il n'aboutissait toujours à la même conclusion, on verra laquelle.

DANS *Le prophète armé* Deutscher cite souvent les mémoires de Ziv sur lequel il fait rarement des commentaires. C'est, dit-il,

« un ami de jeunesse et plus tard son ennemi qui a rapporté des souvenirs très vivants de ces journées » (p. 48) (2).

(1) *Trotsky, Kbarakteristika. Po litchnym vospominaniam.*

(2) Pour chacune des citations, nous reproduisons les textes de la traduction française dans le texte et celui de l'original anglais en note en indiquant la page de

Ses souvenirs sont

« teintés d'une hostilité rétrospective » (p. 57) (3).

En fait ils en sont complètement barbouillés. C'est ce que nous allons voir d'un peu plus près.

DÈS le chapitre 1 consacré au cercle de Frantz Chvigovsky, Bronstein nous apparaît comme un Rastignac d'extrême gauche : il veut dominer, il ne cherche qu'à développer son « moi », et, comme il est malheureusement très intelligent, il a compris que l'activité révolutionnaire était le meilleur moyen de parvenir à ce but coupable. Il n'est pas très cultivé (à dix-sept ans, c'est étonnant...) mais il l'emporte dans les discussions parce qu'il a lu l'*Eristique* de Schopenhauer. Trotsky a-t-il réellement lu ce livre ? Deutscher l'affirme à la suite de Ziv (p. 60, note 2) (4). Armé donc de ce redoutable savoir, Bronstein se lance dans le combat idéologique au profit exclusif de ce qu'il faut bien appeler sa volonté de puissance. Écoutons le Ziv zivagner :

« Les psychologues distinguent en général dans le psychisme humain si divers trois éléments : la connaissance, le sentiment et la volonté. La connaissance, comme nous l'avons vu, se réduisait chez Bronstein, pour l'essentiel à la "logique" et à ce qu'il retirait des discussions interminables. En ce qui concerne les sentiments, bien que je fusse un de ses proches, je ne peux me souvenir d'aucuns faits indiquant chez lui une inclination vers un art quelconque, une passion pour le théâtre, la peinture, la musique, etc. »

Bien sûr, il lisait quand même, par exemple Kozma Proutkov (5), Nékrassov (6), Chtchédrine (7).

« Mais l'individualité véritable de Bronstein n'est pas dans la connaissance ni dans le sentiment, mais dans la volonté. Bronstein, en tant qu'individu, est tout entier dans l'action. Manifester activement sa

chaque volume : Isaac DEUTSCHER, *Trotsky, I, Le prophète armé*, Paris, Julliard, 1962 et Isaac DEUTSCHER, *Trotsky, I, The prophet armed*, London, Oxford paperbacks, 1970. Voici le texte original de la première citation :

"A friend of his youth and later his enemy, who has written vivid reminiscences of these days." (p. 25).

(3) "Coloured by retrospective hostility" (p. 32).

(4) P. 34, n. 2 dans l'édition anglaise.

(5) Kozma Proutkov : pseudonyme littéraire sous lequel les poètes A. K. Tolstoï et A. M. Jemtchoujnikov (ainsi que les frères de ce dernier, Vladimir et Alexandre) publièrent des poèmes humoristiques, des comédies, dans la deuxième moitié du 19^e siècle.

(6) NÉKRASSOV, Nicolaï Aléksiévitch (1821-1877). Poète, auteur du célèbre *Komou na Roussi jir' khorochko* ? [Pour qui fait-il bon vivre en Russie ?]

(7) SALTYSKOV-CHTCHÉDRINE, Mikhaïl Evgrafovitch (1826-1889). Satiriste célèbre.

volonté, s'élever au-dessus des autres, être partout et toujours le premier, cela fut toujours la nature fondamentale de la personnalité de Bronstein ; les autres côtés de son psychisme n'étaient que des superstructures et des annexes accessoires. Étant donné que par suite des circonstances de l'époque son action pouvait se réduire et se réduisit de fait exclusivement à l'activité révolutionnaire, il était parfaitement naturel qu'en elle s'incarnât toute son individualité. La révolution et son "moi" actif coïncidèrent (souligné par moi. M. K.).

Tout ce qui était en dehors de la révolution était en dehors de son "moi" et par conséquent ne l'intéressait pas, n'existait pas pour lui. Les ouvriers l'intéressaient en tant qu'objets indispensables de son action, de son activité révolutionnaire ; ses camarades l'intéressaient en tant que moyens grâce auxquels il pouvait manifester son action révolutionnaire ; il aimait les ouvriers, il aimait ses camarades d'organisation parce qu'en eux il s'aimait lui-même » (p. 11-12).

Nous voudrions montrer comment Deutscher utilise ce passage zivien :

« L'Ego de Bronstein, écrit Ziv, dominait toute sa conduite, mais, ajoute-t-il, la révolution dominait son Ego. » (p. 61) (8).

Or Ziv dit que la révolution « coïncidait » avec le « moi » de Bronstein et non pas qu'elle le dominait, ce qui n'est pas du tout la même chose. Ensuite Deutscher ne cite pas la dernière phrase de Ziv en entier mais seulement ceci :

« Il aimait les ouvriers et il aimait ses camarades... parce qu'en eux c'est lui-même qu'il aimait » (p. 61) (9).

Il est clair que Deutscher a atténué la portée des propos de Ziv, qu'il a délibérément laissé de côté tout ce qui montre l'hystérie anti-trotskyte de Ziv. Celui-ci écrit par exemple, p. 19 :

« ... l'unique signification (souligné par moi. M. K.) de la révolution pour Bronstein consistait en la manifestation active de son "moi" dans son activité révolutionnaire. Le cours de la révolution, ses résultats possibles, ce qui, pour les autres était le "but final", pour Bronstein n'était que le moyen d'affirmer sa propre personnalité. De ce point de vue il fut toujours un opportuniste de la plus belle eau, malgré son invariable et extrême "esprit révolutionnaire". »

(8) "Bronstein'ego", writes Ziv, "dominated his whole behaviour", but, he adds, "the revolution dominated his ego". (*Op. cit.*, p. 35.)

(9) "He loved the workers and loved his comrades... because in them he loved his own self." (*Ibid.*)

Voilà. Le moins qu'on puisse dire c'est que Deutscher était bien indulgent. Que n'a-t-il cité cette autre perle :

« Il aimait indubitablement ses amis avec sincérité, mais cette amitié était du genre de celle qu'éprouve un paysan pour son cheval, lequel contribue à l'affirmation de son individualité paysanne » (p. 14).

Si on utilisait les mêmes métaphores rustiques que le Ziv on pourrait lui trouver l'intelligence bovine.

On retrouve la même finesse dans l'histoire du Lassalle russe, que Deutscher raconte en ces termes :

« ... s'il faut en croire Ziv, il jurait qu'il deviendrait le Lassalle russe. Le jeune homme n'avait aucune disposition pour la modestie, fausse ou réelle. Il ne cachait ni ses défauts ni ses ambitions. Il avait l'habitude de penser, de rêver et de s'abandonner — tout haut — à ses songes ambitieux » (p. 62) (10).

Mais c'est Deutscher qui rêve. Voici ce que Ziv écrit (p. 20) :

« La pensée ambitieuse de son rôle éminent, de premier plan, dans la révolution russe lui tournait déjà incontestablement la tête, et plus d'une fois, avec un sentiment de grande autosatisfaction, il me dit que les ouvriers ne croyaient pas que son nom fût Lvov (son pseudonyme à ce moment) et qu'ils le prenaient pour Lassalle. »

Ziv prend la peine de commenter lui-même son mensonge (la méthode est d'ailleurs intéressante : on invente une ânerie soi-même, puis on démontre que c'en est une ; comme ça la démonstration est à la portée de n'importe quel Ziv) :

« Je dois avouer que les ouvriers ne m'ont jamais donné personnellement l'impression de considérer Bronstein comme un Lassalle déguisé (à propos, celui-ci était mort depuis plus de trente ans) dont il est peu probable d'ailleurs qu'ils aient jamais entendu le nom. Le plus vraisemblable était ceci : il avait si longtemps chéri son rêve caché — être le Lassalle russe — qu'à la fin il avait fini par y croire comme à une réalité : *Der Wunsch war der Vater des Gedankens*. » (En all. dans le texte : *Le désir est le père de la pensée.*)

(10) "... if we are to believe Ziv, he boasted that he would become the Russian Lassalle. The young man was not addicted to modesty, false or real. He did neither his faults nor his pretensions. He used to think and dream and indulge his ambition aloud" (*id.*, p. 35-36).

Deutscher omet quantité de réflexions ziviennes qui éclairent pourtant l'attitude de ce sombre personnage, tout en jetant un doute sur la véracité des faits qu'il rapporte.

Voici quelques-uns de ces passionnants propos :

« Il (Trotsky) ne pouvait admettre que quelqu'un d'autre restât victorieux (dans une discussion. M. K.) en sa présence ; tous les moyens conduisant au but étaient bons » (p. 27).

(En 1898, en prison) :

« ... Bronstein eut une attaque. Nous pensâmes que c'était un évanouissement et nous cessâmes vite de nous inquiéter. Par la suite, alors que Bronstein était déjà à l'étranger, de tels "évanouissements" se produisirent plus d'une fois : au milieu d'un discours dans une réunion il tombait tout à coup de façon inattendue et restait quelque temps inconscient. Ses amis expliquaient cela par une "faiblesse cardiaque", bien qu'extérieurement il ne donnât pas du tout l'impression d'être un homme malade et qu'à part ces "évanouissements" il ne manifestât aucune faiblesse physique. Il eut un "évanouissement" semblable au tribunal pendant les débats de son procès à propos du Soviet des Députés Ouvriers en 1906. A la suite de cet incident il fallut même arrêter les débats et les reporter. L. G. Deutsch, dont Bronstein était très proche dans l'émigration, me communiqua au cours de son séjour à New York (1911-1916), comme un fait connu et établi, que ces attaques étaient de nature épileptique. Je n'ai vu personnellement que l'attaque décrite ci-dessus, à la prison d'Odessa. Mais si l'on en juge d'après les circonstances des attaques et d'après les données contradictoires, sous d'autres rapports, fournies par sa constitution physique, on doit penser que ces attaques avaient effectivement une origine épileptique. Beaucoup de traits de son caractère poussent également à faire la même supposition : un égoïsme carrément exprimé, une présomption hypertrophique, un amour-propre excessif et maladif, la tendance aux extravagances dans les propos, les écrits et les actes, un genre connu de pédantisme tracassier (la fameuse "logique") se manifestant même dans une écriture précise, soignée » (p. 33).

Ce petit couplet sur la prétendue épilepsie de Trotsky (Ziv avait, semble-t-il, une conception très médicale de la « caractérisation » de ses ennemis politiques (11) ; on la retrouvera dans sa brillante conclusion)

(11) Aucune des personnes qui ont vécu près de Trotsky dans sa vie adulte n'a jamais fait mention de quoi que ce soit de semblable ; Jean Van Heijenoort, en particulier, qui passa sept ans auprès de Trotsky n'a jamais eu l'occasion d'observer une manifestation de ce genre.

se termine par une réserve, pour que ça fasse plus nuancé, plus objectif, donc plus vrai :

« En vérité, tous ces traits peuvent, bien sûr, se trouver chez des gens qui ne sont pas épileptiques. Mais en psychopathologie plus qu'ailleurs, tout est dans le degré » (p. 33).

Certes, mais Ziv perd toute mesure dans sa volonté « pathologique » de prouver que Trotsky était (telle est sa conclusion, on s'en doute déjà) un monstre. Non seulement en politique ; là c'est évident, c'est un « feldmaréchal », un tyran sanguinaire qui ne connaît que le mot « impitoyable » ; mais aussi dans sa vie privée. C'est ainsi, voyez-vous, qu'il n'était pas gentil avec son papa :

« ... il fuyait ses parents, bien qu'il étudiât, apparemment, à leurs frais » (p. 12).

Pourtant ses parents étaient bien sympathiques puisqu'ils nourrissaient ses enfants :

« Par la suite, quand il fut tout à fait indépendant, ses filles (de sa première femme, Sokolovskaïa) vivaient le plus souvent chez ses parents aux frais desquels elles étaient entretenues, ou bien chez des amis » (p. 13).

Et le pire de tout, c'est que quand Trotsky s'évade de Sibérie en 1902

« ... il abandonne (...) sa femme et ses deux enfants (dont la deuxième venait juste de naître) » (p. 42).

Il aurait sans doute dû réquisitionner un wagon-lit pour le transport de sa famille.

A propos de la première femme de Trotsky, Deutscher rapporte un incident :

« Le dernier jour de déc. 1896, le groupe se réunit pour discuter et fêter le nouvel an. Bronstein vint et déclara à la grande surprise de ses camarades, qu'il était entièrement conquis par le marxisme. Sokolovskaïa était ravie. On porta des toasts à l'émancipation rapide de la classe ouvrière, à la chute de la tyrannie tsariste, etc. Quand arriva le tour de Bronstein, il se leva, saisit son verre et se tournant vers Sokolovskaïa, il hurla, sans aucune raison apparente et sans le prétexte de la moindre provocation : "Au diable tous les marxistes et tous ceux qui veulent instituer dans les relations humaines la cruauté et la sécheresse." La jeune femme quitta le verger, jurant

qu'elle ne serrerait plus jamais la main de ce butor. Peu après elle quitta la ville » (p. 52) (12).

Dans une note (p. 52) Deutscher indique :

« Ces incidents sont rapportés par Eastman et Ziv. Dans *Ma Vie*, Trotsky n'en parle pas ; mais dans sa préface au livre d'Eastman il atteste l'exactitude des faits rapportés, confirmant ainsi l'authenticité de ces anecdotes, dont Ziv a parlé le premier » (13).

En fait la « citation » de Trotsky ne se trouve pas dans le texte de Ziv, mais seulement dans celui d'Eastman (*La jeunesse de Trotsky*, Paris, Gallimard, 1929, trad. Magdeleine Marx). Comme Eastman a consulté Sokolovskaïa, Sédova et d'autres proches de Trotsky, on peut lui accorder un certain crédit, d'autant plus que son livre est par ailleurs intelligent et lucide. Cependant il n'a pas toute l'autorité que Deutscher lui confère. Il ne semble pas qu'il y ait de préface de Trotsky, puisqu'Eastman reproduit une lettre de celui-ci, dans laquelle, on va le voir, Trotsky déclare qu'il n'a pas lu le manuscrit :

« Cher camarade Eastman,
Vous voulez écrire mon autobiographie, et vous me demandez ma collaboration. Mon premier mouvement a été de refuser cette collaboration. Mais, à la réflexion, je me suis ravisé. Que ce soit en bien ou en mal, j'ai été appelé à jouer un certain rôle dans la Révolution d'Octobre et son développement ultérieur. Or, bien des gens n'accèdent au "général" qu'à travers le "particulier". C'est dans ce sens que les biographies ont leur utilité. Ceci posé, il vaut mieux, après tout, qu'elles soient écrites sans trop grandes erreurs (les erreurs de détail sont par définition inévitables). Dans ce but — c'est-à-dire pour atteindre à une information consciencieuse —, j'essaierai de collaborer avec vous. Mais je ne puis accepter de lire votre manuscrit, ce qui, dans une certaine mesure, me rendrait

(12) "On the last day of December 1896 the group met for a discussion and celebration of the new year. Bronstein came and, to the surprise of his friends, declared that he had been won over to marxism. Sokolovskaya was elated. Toasts were drunk to the rapid emancipation of the working classes, to the downfall of Tsarist tyranny, and so on. When Bronstein's turn came, he stood up, lifted his glass, and turning towards Sokolovskaya, without apparent reason or provocation, burst out : "A curse upon all Marxists, and upon those who want to bring dryness and hardness into all the relations of life." The young woman left the orchard swearing that she would never shake hands with the brute. Soon afterwards she left the town." (*Ibid.*, p. 28.)

(13) "These incidents are related by both Eastman and Ziv. In *My Life* Trotsky omits them ; but as in his preface to Eastman's book he confirms its factual accuracy, he thereby also testifies to the truthfulness of these stories, for which Ziv is the original source." (*Ibid.*)

responsable, non seulement de l'indication des faits, mais des appréciations et des conclusions. La chose, évidemment, est impossible. Je suis prêt à accepter la responsabilité — et dans une mesure limitée — des faits que je vous communiquerai, en réponse à vos questions. La responsabilité de tout le reste vous reviendra. Avec mes bien sincères salutations.

L. Trotsky. »

(Cité par M. Eastman, *op. cit.*, p. VII-VIII) (14).

Par ailleurs Eastman parle de Ziv en des termes extrêmement sévères :

« L'artillerie intellectuelle du Dr Zif (sic) était du type le plus léger, ainsi qu'il a lui-même pris la peine de le démontrer dans un petit livre décrivant ses relations avec Trotsky (p. 53).

Eastman qualifie l'ouvrage de Ziv de

« petit livre de misérable dépit personnel » (id.).

Il ne devait donc pas lui faire confiance et on peut supposer qu'il a tout vérifié par des témoignages.

Ces précautions prises quant à la fiabilité d'Eastman, il convient de remarquer qu'il ne présente pas l'incident avec Sokolovskaïa de la même façon que Ziv et Deutscher. D'après lui il s'agit d'une « plaisanterie détestable » (p. 78) mise sur pied par toute la bande des amis de Chvigozsky, et non par Trotsky seulement.

Eastman ajoute :

« Longtemps après, lorsqu'ils vivaient ensemble en Sibérie, elle lui demanda "comment un être si sensible à toutes les formes de la vie pouvait bien avoir joué le fameux 'tour' du nouvel an" ? Il lui expliqua qu'il était revenu d'Odessa rempli de doutes au sujet du marxisme et que, lorsqu'il avait exprimé ces doutes, Svigovsky (sic) au lieu de le critiquer ou de lui porter conseil, l'avait ridiculisé et accusé de subir son influence » (p. 91).

Mais revenons à notre Ziv.

Il trouve que Trotsky a tous les défauts, tous les vices, toutes les tares, et voici le plus épouvantable de tous : Trotsky, pendant la guerre, était germanophile. Là, Ziv éprouve un peu d'indulgence, tant le crime est énorme, sans doute : Trotsky ne s'en rendait peut-être pas compte.

(14) Au cours de son livre Eastman cite trois ou quatre fois Trotsky comme source de ses renseignements, mais cela ne concerne pas l'incident avec Sokolovskaïa.

Il cachait sa germanophilie sous l'étiquette d'internationalisme, il se réjouissait des victoires allemandes, et même il rêvait de « l'union de tout le monde civilisé » par la victoire de l'Allemagne.

« ... il se trouvait alors (début 1917 ; M. K.) à l'apogée de ses espoirs de réaliser cette union par un autre moyen, par le moyen de la révolution et de l'insurrection dans différents pays. L'idée de la conquête allemande, il la cachait — peut-être se la cachait-il à lui-même — (souligné par moi. M. K.) dans le fond de son psychisme, comme une réserve, comme un plan de secours au cas où le premier moyen échouerait » (p. 77).

Ziv a déjà fait appel aux mystères de l'inconscient, ça aussi, ça donne des allures objectives scientifiques. Ainsi, quand il reprochait à Trotsky de considérer la révolution comme un moyen de manifester son moi, il ajoutait en note (p. 20) :

« On ne doit pas déduire de ce qui vient d'être dit que Bronstein ne voyait alors consciemment dans la révolution qu'un moyen pour son exaltation personnelle, mais dans les centres subconscients (souligné par moi. M. K.), une telle subordination de la révolution à sa personnalité avait place, cela ne fait aucun doute, surtout à la lumière rétrospective de sa carrière. »

Relevons pour finir deux caractéristiques de choc :

« Trotsky est moralement aveugle » (p. 93). « Les assassins, les pillards, les spéculateurs, les traîtres, les espions, les fraudeurs, les trafiquants de chair humaine, les souteneurs, les sadiques, les épileptiques, etc., tous ces bas-fonds, dépourvus de retenue, parviennent inévitablement à la tête de la société et pourchassent jalousement, en tant qu'"intellectuels", ceux qui ont conservé en eux si peu que ce soit de conscience sociale, et en qui n'est pas complètement arrachée la tendance à toutes sortes de "préjugés" hâis. La domination de ces bas-fonds parasites et improductifs, engendrée par la destruction des bases productives d'un pays, peinte de la couleur des espoirs des classes travailleuses, tel est le bolchevisme » (p. 95).

Bien sûr, ce délire ne mérite pas d'être réfuté. La vie et la pensée de Trotsky sont là pour le faire. Regrettons une fois de plus qu'Isaac Deutscher ait utilisé avec autant de légèreté une source qui n'est en fait qu'un flot d'inepties.

DEUTSCHER n'a pas, dans ce cas précis au moins, rempli son rôle d'historien : une source douteuse ne doit pas être embellie, présentée comme crédible au moyen de graves omissions. Ce procédé laisse planer un doute sur l'utilisation faite par Deutscher des archives de Harvard dont l'ouverture permettra peut-être une appréciation plus rigoureuse de son livre dans lequel il semble avoir accordé à sa subjectivité une part qu'un historien scientifique ne peut que juger trop belle. Serait-il plutôt un journaliste de talent qu'un historien, comme Pierre Broué aime à le dire ? Le problème est posé. Sans doute est-il insurmontable. Le cas de Deutscher est une illustration de l'énorme difficulté qu'il y a à faire une biographie complète et irréprochable d'hommes qui, comme Trotsky, ont marqué leur époque et dont la vie a été si riche, l'œuvre si vaste que leur personnalité n'est contenue dans aucun « tombeau » ni dans aucune biographie. Toutes proportions gardées, l'œuvre de Deutscher est à la vie de Trotsky ce que la physique est à l'univers : une étude toujours à reprendre.

Courrier des lecteurs

Cette nouvelle rubrique ne sera alimentée que par les lettres que nos lecteurs nous enverront. Nous espérons ainsi transmettre un très abondant courrier. D'ores et déjà, avec l'article de Pierre Naville, les lettres de Pierre Frank et Daniel Guérin apportent de très utiles précisions et compléments d'information aux articles publiés dans le n° 1. Nous les en remercions et remercions aussi d'avance ceux qui nous écriront dans le futur...

Une lettre de Pierre Frank

A propos des secrétaires de Trotsky mentionnés dans l'article de Broué

1. Après la guerre, j'ai rencontré un jour celle qui avait été la compagne de Seygrave. Elle m'a dit qu'il avait été arrêté et déporté, qu'elle n'avait jamais plus rien entendu sur lui. Il a donc certainement péri dans un camp de concentration.

2. L'article de Broué m'a remis en mémoire de façon très vague un cas dont on trouvera peut-être mention dans la partie des Archives fermée jusqu'à l'année prochaine. Avant mon arrivée à Prinkipo, un homme y avait séjourné pendant quelques mois. Je ne me souviens plus ni d'un nom ni d'un pseudonyme. Je revois indistinctement une figure ronde. D'environ 25 ans, il était un violoniste qui travaillait dans des orchestres, un ami de Félix (un des leaders du groupe juif). Je ne sais s'il était de nationalité grecque, mais il avait vécu en Grèce et sa compagne était une jeune Grecque. Je pense, sans en être certain, qu'ils avaient appartenu aux archéiomarxistes. A une certaine époque, après son retour en France de Prinkipo, ils se rendirent tous deux en Angleterre et, à ma connaissance, on n'a pas eu de nouvelles d'eux depuis lors.

Je ne sais si van Heijenoort l'a connu, mais Naville certainement. Peut-être se souvient-il de lui, de son nom ?
8 mars 1979.

Pierre FRANK.

J'ai interrogé Naville au sujet de cette personne. Il s'en souvient parfaitement. C'était un homme jeune qui, selon lui, jouait dans des orchestres tsiganes dans des cafés des Grands Boulevards et sa femme, une Grecque de moins de 20 ans, était très imbue de son expérience militante dans l'organisation des archéomarxistes. Naville n'a aucune idée de leurs noms et ne se souvient pas qu'ils étaient chez L. T.
Le 9-3-1979.

Rodolphe PRAGER.

Le camarade dont Frank et Naville ont gardé un souvenir aussi précis était en effet violoniste et avait été envoyé auprès de Trotsky en raison de sa connaissance des langues. Il était connu dans l'organisation sous le pseudonyme de MYRTOS. Son nom était ROSENSWEIG et on l'appelait aussi OSCAR. Albert Glotzer a confirmé à John Poulos ces éléments d'information.

Pierre BROUÉ et Michel DREYFUS.

Une lettre de Daniel Guérin

J'ai lu avec le plus vif intérêt, le premier numéro des *Cahiers Léon Trotsky*. Je voudrais soumettre quelques remarques :

D'abord sur l'article de Pierre Broué. Son « pourtant » à propos de Walter Held m'amène à préciser que je n'avais pas considéré comme péjoratif mon jugement : « révolutionnaire en dentelles, à la culture raffinée ». Je ne doute pas qu'il était un révolutionnaire sincère et fidèle au Vieux. Mais son physique avenant, sa jeunesse, sa vivacité un peu précieuse ne lui conféraient pas l'apparence d'un révolutionnaire. Il fut mon meilleur ami en Norvège, avec son épouse Synnoeve, une femme exquise. J'ai reparlé d'eux dans mon livre autobiographique *Le Feu du sang*, 1977, p. 49. Dans *Front populaire, révolution manquée*, p. 255, j'ai fait allusion au rapprochement entre Held et Aloïs Neurath, d'une part, les délégués du Front ouvrier international contre la guerre, de l'autre, à l'occasion de la guerre russo-finlandaise : « Elle permit une vaste confrontation, verbale et écrite, de nos positions respectives sur ce conflit qui soulevait, pour un

internationaliste, d'épineux problèmes. » Autant que je m'en souviens, Held et moi, avons pris des positions sensiblement voisines, à mi-chemin entre les deux extrêmes, à savoir l'hystérie pro-finlandaise de la jeunesse d'Oslo, qui collectait des ruck-sacks pour les soldats de Mannerheim et la position inverse du Vieux qui ne démordait pas de la « défense inconditionnelle de l'U. R. S. S. ». (Cf. ses articles et manifeste sur ce sujet.) D'ailleurs Broué suppose que Held « ait pris parti pour la minorité conduite par Shachtman et Burnham », mais sans le prouver et sans mentionner l'épisode finlandais. Je serais bien curieux de retrouver dans les archives de Harvard les échanges entre le Vieux et Held sur la guerre de Finlande. Peut-être trouverait-on aussi un écho de ces discussions dans le Bulletin n° 4, janvier 1940, du Front ouvrier international contre la guerre que nous éditions à Oslo. Je ne l'ai pas sous la main mais il se trouve aux Archives économiques et sociales des Archives de France, Fonds 22 A. S. « Papiers des Amis de Marceau Pivert », cote 57 b. Broué ne dit pas le sort réservé en U. R. S. S. à la malheureuse Synnoeve et à son fils Ivar Roland, que j'ai connu... Est-il vrai que, malgré les démarches pressantes de l'ambassade de Norvège à Moscou, on ne les ait jamais retrouvés ? Des trotskystes ou anciens trotskystes norvégiens comme le fils de Jeannette Olsen, comme l'ingénieur Morseth, comme Brunjulf Jensen, etc., savent peut-être quelque chose à ce sujet... A propos, Broué écrit Kjell Ottelsen au lieu de OTTESEN, que j'ai bien connu.

Je n'approuve guère le chapeau de Michel Kehrnon sur les jugements du jeune Trotsky concernant Nietzsche. Je fais toutes réserves sur « une pensée qui devance celle de Freud ». Et je trouve admirable, d'un bout à l'autre, cet écrit sur Nietzsche. Oh ! oui, les libertaires auraient tort de considérer le philosophe de la « morale des maîtres » comme « un des leurs ». En revanche ils se devraient de revendiquer Stirner, auquel je consacre une étude dans le prochain numéro de la revue *La Rue*.

Fidèlement,
6 mars 1979

Daniel GUÉRIN.

Je maintiens que de nombreux passages de l'œuvre de Nietzsche annoncent certaines idées de Freud. D. Guérin sera-t-il convaincu si je lui rappelle la démarche que firent deux des collaborateurs de Freud lors du Congrès de Weimar de l'Association psychanalytique internationale en septembre 1911, auprès d'Elisabeth Nietzsche, pour lui dire « que son célèbre frère avait anticipé nombre des trouvailles de Freud ». (In H. F. Peters : Ma sœur, mon épouse ; p. 275 ; coll. Tel, Gallimard.)

Pour ne prendre que deux exemples, Nietzsche conçoit déjà la morale comme répression intériorisée d'instincts qui ne peuvent se déjouer au dehors et il accorde une grande importance aux rêves. Freud le mentionne nommément p. 467 de L'interprétation des rêves (P. U. F.) : « Nous pressentons toute la justesse des paroles de Nietzsche, disant que "dans

le rêve se perpétue une époque primitive de l'humanité, que nous ne pourrions guère plus atteindre par une voie directe"... »

Citons encore ce passage de *Ma vie et la psychanalyse* (Gallimard, p. 74) : [...] Nietzsche, l'autre philosophe dont les intuitions et les points de vue concordent souvent de la plus étonnante façon avec les résultats péniblement acquis de la psychanalyse, je l'ai justement longtemps évité à cause de cela ; je tenais donc moins à la priorité qu'à rester libre de toute prévention. [...]

Je pense d'autre part que celui qui voulait « aussi peu d'Etat que possible » et qui combattit la religion avec une passion rarement égalée (« Dieu est une réponse grossière, un manque de délicatesse à l'égard des penseurs que nous sommes ») que celui-là a enrichi la pensée révolutionnaire, donc aussi la libertaire, au moins autant qu'un Proudhon raciste ou un Kropotkine germanophobe. La partie de son œuvre à rejeter est très précisément celle que Trotsky dénonce dans son article, mais elle est loin d'en constituer l'essentiel.

M. K.

Michel DREYFUS
Jean-François GODCHAU

Chronique des livres

Cette rubrique, outre la nécessaire signalisation de ce qui se publie sur Trotsky et le trotskysme, s'attachera plus spécialement à quelques travaux, articles ou ouvrages, qui n'ont en commun que le sujet qu'ils abordent... et d'être, pour certains d'entre eux, l'objet de notre part de critiques qui peuvent paraître sévères parfois. Si leur nature est différente (travaux universitaires, articles à grande diffusion, voire scénario de film), leur existence même leur donne une autorité qui doit être discutée — en particulier quand ils répètent et véhiculent un certain nombre d'erreurs historiques. L'Institut Léon Trotsky estime de son devoir d'engager des discussions et des critiques — qu'il espère également susciter sur ses propres travaux — afin de mieux cerner l'œuvre et la personnalité de Trotsky ainsi que l'histoire du mouvement qu'il inspire.

Sur le *Trotsky* de Irving Howe (1)

La raison pour laquelle nous accordons une place relativement importante à la dernière en date des biographies de Trotsky n'est certes pas la qualité, l'intérêt soutenu, le caractère novateur de son contenu. Paradoxalement, ce sont plutôt les défauts et les carences d'un tel livre qui nous semblent suffisamment « exemplaires » pour les mettre en évidence. Depuis peu d'années la littérature, l'histoire, les « sciences politiques », la presse de vulgarisation, les éditions — populaires ou non — s'efforcent de répondre au goût du jour et de faire oublier le ghetto où l'on avait tenté de confiner Trotsky et le trotskysme. Abondance de biens nuit parfois et la qualité de ces écrits fort divers se ressent souvent de la soif

(1) Irving HOWE, *Trotsky*, Londres, Fontana Modern Masters, 1978, 175 p.

de rentabilité qui les a engendrés ; sans insister encore une fois sur l'amateurisme total (comme celui d'autres auteurs cités dans ces lignes) ou relatif (comme c'est le cas ici) de ceux qui, désormais, écrivent sur Trotsky comme jadis ils auraient écrit sur le Pape, tel politicien bourgeois ou tel écrivain plus ou moins célèbre. Le fait que le livre de M. Howe ait été publié — en anglais — sous forme de livre « de poche » ne nous est nullement indifférent : les lieux communs, la confusion qu'il contient seront d'autant plus véhiculés. Raison de plus pour les critiquer à notre manière.

Une biographie ?

A vrai dire — et ce sera une première critique — ce livre ne constitue pas réellement une « biographie » de Léon Trotsky. L'auteur, « distinguished » professeur d'anglais à l'université de la ville de New York, précise lui-même que le format de son livre (quelque 175 pages) l'a empêché de consacrer la place qu'ils méritaient à des problèmes tels que la question chinoise, la stratégie révolutionnaire dans l'Europe des années vingt, les écrits militaires, et les efforts de L. T. pour construire un mouvement révolutionnaire dans les années trente. Il s'est donc attaché « aux lignes essentielles du développement intellectuel de Trotsky ». Certes, il (I. H.) est bien conscient que « les idées de Trotsky sont inséparables de sa carrière de marxiste révolutionnaire » mais il renvoie sans problème à la biographie de Deutscher — à laquelle, comme tout le monde, mais lui le dit, il a largement emprunté. I. H. nous apprend qu'il a été « brièvement sous l'influence politique de Trotsky » il y a environ quarante ans et que « depuis, même si ou peut-être parce que je suis resté socialiste, je me suis éloigné sans cesse davantage de ses idées » (toutes ces citations, pages 7 et 8). Voilà qui est clair et qui peut-être explique la suite. Il serait faux de prétendre que I. H. se distingue avant tout par une ignorance scandaleuse de son sujet ou par un à priori anti-Trotsky primaire. Non seulement il éprouve quelque sympathie pour Trotsky — sinon pour les trotskystes — mais il n'est pas exagéré de dire que c'est une fascination certaine qui le conduit à écrire sur Léon Davidovitch, sur le destin tragique de ce héros shakespearien... En réalité I. H. n'écrit pas tellement *sur* Trotsky, sa vie et son œuvre ; mais à *propos de* Trotsky, I. H. nous fait part de ce que lui, I. H., quatre décennies après avoir commis une « erreur de jeunesse », pense aujourd'hui, entre un livre sur « la politique et le roman » et un autre sur « William Faulkner », de Trotsky, de ses qualités et de ses défauts, des erreurs qu'il a commises et qu'il aurait pu/dû éviter, de sa dimension humaine et psychologique — d'ailleurs étonnante chez un bolchevik ; de ses innovations théoriques et de leurs faiblesses ; de la révolution russe ; de Lénine ; de la N.É.P. ; de la démocratie ; du statut de l'art dans les sociétés de transition, etc. ! Et tout cela,

encore une fois, en moins de deux cents pages. Est-ce possible sans être extrêmement superficiel ? Sans éviter l'aspect cours magistral dissertant, en guise d'introduction, sur des problèmes sérieux dont l'auditoire devra, de toute façon, traiter à nouveau ? Mais, justement, sera-ce le cas des lecteurs de la collection Fontana ?

Quelques surprises

Parmi les surprises que nous réserve la lecture, relevons par exemple celles-ci :

— P. 133 : nous apprenons qu'en 1936 (la date est fautive), Trotsky « proposa la dissolution temporaire des groupes trotskystes indépendants et l'entrée de leurs membres dans les partis socialistes et social-démocrates. On ne peut pas dire que cette manœuvre fut entreprise en toute bonne foi » (??) ;

— P. 143, à propos de l'*Histoire de la révolution russe* de Trotsky — que notre auteur estime néanmoins être le « chef-d'œuvre » de L. T. — on trouve l'appréciation surprenante selon laquelle « en tant qu'historien Trotsky manque de l'austère sérénité de Thucydide, de la capacité de regarder une grande action à distance... » ;

— P. 157, après avoir évoqué le livre de Joseph Nedava (2), I. H. se demande si Trotsky, au cas où il aurait survécu à la Seconde Guerre mondiale, n'aurait pas tenté de résoudre son problème de judaïcité en s'installant en Israël... Il est vrai qu'il affirme, contrairement à Nedava, que rien ne permet d'affirmer que L. T. « aurait souscrit à la solution sioniste ». Ouf... !

— La p. 162 nous explique à quel point L. T. avait tort d'être convaincu de la réalité de l'alternative « socialisme ou barbarie ». Pour I. H., sur le plan économique — fusion du capital monopoliste avec l'État — la question peut encore se discuter ; mais Trotsky, à ses yeux, a commis un impair politique de taille en pronostiquant que, si le prolétariat faillissait à sa tâche historique de prise du pouvoir, la démocratie, « là où elle demeurait encore », serait remplacée par « un régime totalitaire ». Et I. H. de constater benoîtement — en 1978 ? — que ceci n'avait nullement été le cas « à l'Ouest »... Une fois « constatés » les régimes de Hitler, Mussolini et Franco, il reste à passer sur celui de Vichy, sur la dictature mise en place sur les cendres de la révolution grecque, et sur le maccarthysme aux États-Unis même (3), sur la guerre froide, sur les guerres

(2) Joseph NEDAVA, *Trotsky and the Jews*, Philadelphia, Jewish Publication Society of America, 1972, 300 p.

(3) Bien sûr, ni le pétainisme, ni le maccarthysme ne constituèrent à proprement parler, pour des marxistes, des régimes « fascistes ». Mais ce n'est pas le professeur Howe qui nous tiendra rigueur de ce manque de scientificité conceptuelle : il déteste les « catégories » et autres « étiquettes ».

coloniales, etc., pour oser clamer, avec une naïveté digne de l'américain moyen, la santé imperturbable de la démocratie... !

Des jugements péremptoirs

I. H. se permet également des jugements — que tout un chacun ne pratiquant pas le « culte de la personnalité » a bien le droit de porter... à condition de les étayer un tant soit peu — que nous avons bien le droit, nous, de trouver moins que « subjectifs » ou même hâtifs : sommaires.

— P. 93, il est dit que « plus d'un demi-siècle après (la parution de *Cours Nouveau*), cet ouvrage peut sembler plutôt faible et même timide, bien qu'il contienne de façon embryonnaire presque tous les thèmes critiques que Trotsky développera ultérieurement lors de ses assauts sur le stalinisme » ; quelle est la partie de la phrase qu'il faut retenir : était-ce « timide » ou bien, pour 1923, contenir, même de façon « embryonnaire », « presque tous les thèmes » de la critique ultérieure du stalinisme, était-ce déjà appréciable... ?

— P. 96, à propos du concept de « thermidor » soviétique, et plus largement, à propos de l'analogie, fréquente chez Trotsky, entre la révolution russe et celle de 1789, I. H. assure qu'il s'agit d' « un exemple fascinant de la fusion, ou de la confusion, de scolastisme et de pénétration intellectuelle ».

— P. 110, tout comme Elleinstein — à qui il fait penser plus d'une fois —, I. H. estime qu' « en proposant une nouvelle liberté de discussion dans le parti bolchevique, Trotsky ne fit pas le pas suivant consistant à proposer de redonner la liberté aux partis socialistes hors la loi — et pour cette carence, il doit être sévèrement critiqué ». Cinquante ou soixante ans après, il est certes plus facile de prendre position, d'avoir des avis, d'apprécier les erreurs des uns et les carences ou les crimes des autres. Nul ne peut prétendre aujourd'hui ni que Lénine et Trotsky aient toujours eu raison en tout, ni même que leur problématique de la « dictature du prolétariat » soit aujourd'hui défendable à 100 % compte non tenu de l'expérience du stalinisme. Mais ce qui frappe, ici et à plusieurs reprises, dans le livre de I. H., c'est un total a-historicisme : on ne saura jamais pour quelles raisons bien précises, dans quelles circonstances bien connues, les S. R. et les mencheviks ont été mis hors la loi ; personne ne se doute, à la lecture de I. H. qu'ils ont pris l'initiative de la lutte à coup de fusils contre le conseil des commissaires du peuple et contre les bolcheviks... ! Alors, évidemment, l'idéal démocratique peut être évoqué à loisir dans un halo irréel... Ces jugements — et nombre d'autres — sonnent de façon d'autant plus irritante — ou saugrenue — que Trotsky se fait, et plus d'une fois, taxer d' « arrogance » (par exemple p. 139). Il est vrai que cette « arrogance » n'est pas, selon I. H., le trait de caractère individuel du seul Léon Trotsky ; c'est une donnée généralement observable chez tous les bolcheviks ; c'est même l'une des essences constitutives du bolchevisme. En

témoignent la prétention du parti bolchevique à constituer l' « avant-garde » du prolétariat russe — à noter que pour I. H., un parti d' « avant-garde » est naturellement « petit » (p. 20) — ou à être « choisi par l'Histoire » ; c'est encore cette « arrogance » qui rend compte de l'irrésistible propension du parti bolchevique à se substituer au prolétariat, aux soviets... (pp. 50, 69, etc.).

Des incompréhensions profondes

Quelques incompréhensions plus fondamentales sont à noter :

— P. 115, l'auteur déplore que Trotsky et Boukharine, en 1928, n'aient pas décidé d'unir leurs forces contre Staline pour le rétablissement de la démocratie dans le parti ; cette carence, selon lui, est due à l'insupportable « conviction marxiste partagée (par T. et B.) selon laquelle chaque groupe ressent ses divergences sur la politique économique de façon plus importante que la question de la démocratie ». C'est quand même trop de désinvolture pour traiter une telle question ! Il ne s'agit guère de « politique économique ». Trotsky n'a pas manqué d'expliquer pourquoi il lui paraissait non seulement politiquement immoral mais surtout impossible de s'allier sur la question du « régime intérieur » du parti avec un homme ou une tendance dont il estimait que tout le séparait sur le fond politique. N'oublions pas que l'auteur du projet de programme présenté au VI^e congrès de l'Internationale communiste, projet « codifiant » la théorie du « socialisme dans un seul pays », c'était Boukharine. N'oublions pas non plus que pour Trotsky, Boukharine, de par sa plate-forme politique, constituait la « droite » du parti tandis que Staline en composait le centre... On peut, évidemment, diverger totalement ou partiellement, d'avec la critique rédigée par Trotsky à Alma-Ata du programme boukharinien — ce document, regroupé avec d'autres articles, compose le recueil désormais intitulé *L'I. C. après Lénine* — ou d'avec les caractérisations de droite, centre et gauche, appliquées par L. T. aux courants du P. C. U. S. respectivement dirigés par Boukharine, Staline et lui-même ; mais alors c'est cela qu'il faut discuter — en argumentant — au lieu d'affirmer sans broncher que cette incapacité à s'entendre provenait du fait que les deux hommes « sous-estimaient Staline comme figure historique et le stalinisme comme phénomène historique »...

— P. 80 à 82, l'un des problèmes les plus longuement traités par la littérature marxiste est expédié en deux coups de cuillère à pot, de façon encore plus légère : celui de la bureaucratie. M. Howe, qui ne cesse de mettre en garde contre le marxisme, ses limites et celles de son « jargon », ne dispose évidemment pas des concepts qui lui permettraient de critiquer la conception trotskyste de la bureaucratie ou de lui en substituer une autre. Alors, la confusion est, là, à son comble : p. 80, il est dit que « une nouvelle strate (ou couche) sociale — qui a émergé le matin même de la révolution » — a commencé à se consolider : la bureaucratie du parti

et de l'Etat trouvant sa base dans l'intelligentsia technique, les directeurs d'usines, les officiers, et surtout, les fonctionnaires du parti, certains étant, hier encore, des prolétaires. Ainsi, « le matin même » du grand soir, les fonctionnaires du parti — auparavant, ils n'étaient qu' « arrogants » —, la hiérarchie militaire et les cadres industriels se mettent à former une nouvelle couche sociale s'efforçant de « construire le socialisme » ? L'histoire de la révolution russe ne va guère dans ce sens : on comprend mal pourquoi il a fallu une guerre civile. Pourquoi ces « couches socio-professionnelles » ont-elles attendu la révolution pour former une « nouvelle » couche sociale ? Que formaient-elles avant la révolution ? Notamment les « fonctionnaires du parti » : n'étaient-ils pas, au fond, déjà bureaucratisés dès avant le « matin de la révolution », et leur parti avec eux ? Ces questions se posent d'autant plus que dès la page suivante, la situation évolue en ce sens que la « nouvelle couche sociale » est promue au rang de « nouvelle élite dominante, peut-être nouvelle classe dominante ». N'est-ce pas un exemple unique dans l'histoire que des couches privilégiées, mais sans pouvoir dans l'ancien régime, se constituent *du jour au lendemain* en « nouvelle classe dominante »... classe, dont on se garde bien du reste, et pour cause, de nous préciser la nature, les caractéristiques essentielles, le mode de reproduction, etc. Passons rapidement sur l'opposition découverte par I. H. (p. 176) entre le matérialisme historique dont Trotsky est censé se réclamer et son affirmation dans son « journal d'exil » que son rôle et celui de Lénine ont été décisifs dans le déclenchement de l'insurrection ; sur l'emploi abusif d'analogies formelles consistant par exemple, p. 51, à mettre sur le même plan la fin de Trotsky avec l'averissement lancé par ce dernier aux mencheviks quittant le congrès des soviets pour protester contre l'insurrection victorieuse : « Retournez là d'où vous venez : aux poubelles de l'histoire ! » Et notre auteur de philosopher : « Pour un homme qui, quelques années plus tard, sera lui-même en exil, voilà des paroles tristes et terribles ; tristes et terribles par leur carence à voir que ce n'est pas toujours le moins valable ou même politiquement le moins « correct » qui finit dans la poubelle de l'histoire... ! » Mais qui a jamais dit que Trotsky, comme Martov, a fini dans la poubelle de l'histoire ? C'est évidemment affaire d'appréciation... Quittons tout aussi rapidement les naïvetés bien connues du type « Ah ! Si Lénine n'était pas mort en 1924... Ah ! Si Trotsky, lors d'un comité central de 1923, s'était battu alors qu'il était encore temps au lieu de lire des romans français... » Deutscher s'était laissé aller, lui aussi, à cette tentation subjectiviste « bien humaine » ; mais de façon quand même plus sophistiquée...

Trois « clés »

Abordons, pour finir, trois problèmes qui risquent de nous fournir la clé de la distance incommensurable persistant entre M. Howe et son sujet.

1) LA CONCEPTION DE LA RÉVOLUTION RUSSE :

I. H. nous rappelle trop la façon absurde dont nous avons appris la révolution de 1917 dans l'enseignement secondaire. Cette révolution est décidément minoritaire. La prise du pouvoir, c'est l'affaire du parti bolchevique, et encore, pas tout entier : l'appareil tire les fils. Puisqu'il décide, seul, de déclencher l'insurrection et puisque celle-ci est victorieuse pourquoi faudrait-il qu'il partage le pouvoir avec ses « concurrents » ? Et voilà le parti unique institué ! D'ailleurs, lisons-nous p. 57, « comment un régime établi par une insurrection pourrait-il se soumettre à la possibilité... de se voir démettre par une assemblée choisie par le suffrage populaire ? ». On a donc à partir de tout ceci une conception incroyablement confuse, et passablement contradictoire, de l'héritage d'Octobre 17 : c'est à la fois l'origine « non démocratique » (l'insurrection) du pouvoir des bolcheviks, l'engrenage fatal qu'ils avaient mis en branle sans pouvoir le contrôler davantage, et l'ensemble de leurs manœuvres (comme par exemple le fait de devenir majoritaire dans le soviet de Petrograd *dans le but* de couvrir la décision de passer à l'attaque) qui rendent compte de la dégénérescence d'une révolution dont, au fond, I. H. semble bien penser, avec les mencheviks et selon la thèse d'octobre 1917 de Zinoviev et Kamenev (p. 48), qu'il eût mieux valu qu'elle n'eut point lieu du tout.

2) STALINISME ET BOLCHEVISME :

I. H. nous dit bien quelque part que le stalinisme n'est pas le fils naturel du léninisme. Dont acte. Mais cette belle profession de foi semble bien contredite par la suite. D'abord par l'ensemble des remarques relatives à la « dictature du prolétariat » qui pouvait d'autant moins devenir autre chose qu'une dictature tout court que le prolétariat était épuisé, dispersé par la guerre civile, etc. On est donc en présence de l'alternative : ou la dictature sanglante, fatale, ou les bolcheviks cessent de se « substituer » et remettent le pouvoir qu'ils ont eu tort de prendre malgré l'avis sage des mencheviks (remettre à qui... ?). D'autre part parce que, p. 70, I. H. reproche amèrement à Trotsky d'avoir écrit contre Kautsky *Terrorisme et communisme* : « S'il est un seul texte qui apporte de l'eau au moulin de ceux qui pensent que léninisme et stalinisme sont étroitement liés... c'est *Terrorisme et communisme*. » Mais surtout c'est dans les cinq lignes qui précèdent le chapitre intitulé « La montée du stalinisme » que nous trouvons *l'absence de rupture*, chez I. H., entre bolchevisme-léninisme d'un côté, stalinisme de l'autre. Il s'agit d'une pente que ni Lénine, avant sa mort, ni Trotsky dans les années suivantes ne parviennent à faire remonter au parti bolchevique qui poursuit donc, *sur sa lancée naturelle*, sa course vers l'abîme. Staline, contrairement à ce qu'expliquait Trotsky, et à ce que nous continuons à soutenir, n'a pas eu besoin de *détruire* le bolchevisme ; il lui suffisait de le manipuler plus efficacement que d'autres.

3) LA MORT DU MARXISME

Dès la page 34, nous sommes fixés sur le credo de I. H. : il n'en a plus, et surtout pas celui, relevant de la maniaquerie, des marxistes consistant à penser que « la libération des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ». Quelle fadaise ! « Comme tous les marxistes révolutionnaires, Trotsky ne prévoyait pas à quel point la classe ouvrière des pays industrialisés choisirait d'agir dans le cadre du système parlementaire... Les ouvriers avec des maisons, des voitures, des postes de télévision sont difficilement sujets à des visions révolutionnaires... » Et en avant pour une conception typiquement bourgeoise de la révolution des seuls affamés dont les sociologues académiques nous rebattaient les oreilles avant Mai 68...

D'ailleurs les « sectes » trotskistes qui, comme Trotsky, s'acharnent à croire que le prolétariat des pays industrialisés peut encore prendre le pouvoir, n'ont gagné nulle part une audience, une implantation massive. N'est-ce pas là une preuve du caractère désuet du « marxisme » de Trotsky ? Et I. H. de soupirer, comme Deutscher et tant d'autres : si seulement Trotsky avait consacré un peu moins de temps, de forces à se battre pour la IV^e Internationale, cette entreprise mort-née (pp. 128, 132, 134), s'il avait davantage écrit sur l'art et la littérature, nul doute, daigne estimer M. Howe, p. 86, que Trotsky « serait devenu l'un des grands critiques de notre siècle »... !

On ne pouvait faire plus grotesque contresens sur la vie et l'œuvre du militant révolutionnaire que fut Trotsky. Cela est bien normal : Trotsky et Irving Howe ne sont pas du même monde... Le livre d'I. H. a bien les défauts de la trilogie d'Isaac Deutscher ; il n'en possède point les qualités. Il est partiellement effrayant de penser que ce livre ne représente que le début d'une série tendant à réhabiliter/intégrer/défigurer le rôle de Trotsky dans l'histoire... Voilà la rançon du succès posthume...

Sur l'histoire du mouvement trotskyste en France

Comment on écrit l'histoire sans la connaître...

M. J.-F. Kesler a publié dans la *Revue française de sciences politiques* (août 1978, n° 4, pp. 740-757) un article sur « Le communisme de gauche en France (1927-1947) (4) ». Sans vouloir relever toutes les erreurs de fait, les affirmations gratuites et les nombreuses omissions qui parsèment un tel

(4) Jean-François KESLER, « Le communisme de gauche en France (1927-1947) », *Revue française de sciences politiques*, n° 4, août 1978, pp. 740-757.

article, il semble cependant nécessaire d'en signaler les principales : cet article publié en effet dans une revue de recherche scientifique est un exemple à peu près parfait de la façon dont *il ne faut pas* traiter un tel sujet.

Nous apprenons dès la troisième ligne que l'influence trotskyste s'exerce à travers le courant franc-maçon ; malheureusement nous ne saurons comment s'effectue cette influence, M. Kesler se gardant bien de nous l'expliquer. Il est dit ensuite qu'à « l'origine du mouvement trotskyste se trouve donc l'entrisme » qui visera successivement le P. C. et la S. F. I. O. M. Kesler confond ici deux problèmes distincts. En fait la notion d'entrisme apparaîtra au cours de l'été 1934 quand Trotsky poussera les bolcheviks-léninistes à « entrer » dans la S. F. I. O., ce qui n'a rien à voir avec l'appartenance initiale d'un certain nombre de militants communistes oppositionnels à l'Internationale communiste et ses diverses sections nationales, les divers P. C. Rappelons à ce sujet à M. Kesler qui n'en souffle mot que l'Opposition de gauche est un courant *international* et nullement limité à la France, que sa politique s'explique d'abord à partir d'une analyse internationale.

Passons sur le fait que Molinier « semble avoir fini comme directeur de cirque en Amérique du Sud » (p. 741) — aucun poncif ne nous sera épargné —, sur le fait également que les « trotskystes se complaisent dans des discussions infinies » — l'on aimerait savoir au moins sur quoi —, sur le fait enfin que les jeunesses léninistes « ne reçoivent pas une formation théorique mais un entraînement militaire » ce qui est aussi faux que tendancieux et laisserait penser qu'elles ont des conceptions putschistes...

Plus graves encore sont les erreurs et omissions suivantes :

1) M. Kesler semble ignorer que pour Trotsky la faillite de la politique stalinienne en Allemagne, la capitulation sans combat du plus puissant P. C. d'Europe, l'amènent à rompre avec la III^e Internationale — d'abord sa section allemande dès mars 1933, puis l'Internationale communiste dans son ensemble au cours des mois qui suivent — pour se tourner vers une IV^e Internationale. Le tournant est définitivement pris en juillet 1933.

2) Est également totalement absent de cet article le fait que la proclamation de la nécessité d'une IV^e Internationale est énoncée lors d'une conférence de divers partis n'appartenant ni à la II^e ni à la III^e Internationale et qui se tient à Paris les 27 et 28 août 1933.

3) M. Kesler ne comprend rien à la problématique du front unique défendue par Trotsky en Allemagne puis ensuite en France quand il dit que les « trotskystes réclament le front unique au sommet ». En fait, pendant toute cette époque Trotsky appelle au front unique « à la base et au sommet ».

4) Il est complètement faux enfin d'affirmer que Trotsky était partisan en 1934 « d'une entrée individuelle, sans éclat » des b. l. dans la S. F. I. O. Nous laissons volontairement d'autres erreurs et relevons plus loin que « le nazisme semble avoir séduit quelques trotskystes ». Afin que le lecteur en soit bien convaincu il est encore dit que « quelques trotskystes

assimilent le nazisme au stalinisme » et que « quelques éléments du groupe *La Commune* ont adhéré au R. N. P. de Déat ». Ici il ne s'agit plus d'erreurs, l'on est à la limite de la diffamation. Que quelques militants isolés ayant appartenu au mouvement trotskyste aient rompu avec ce dernier au début de la guerre et par découragement et aveuglement aient adhéré à des organisations vichystes, voilà déjà qui reste à démontrer, mais la plus grande prudence est de rigueur dans ce genre de questions. M. Kesler est au-dessus de telles contingences. Quant aux positions défendues officiellement par les deux groupes trotskystes P. O. I. et P. C. I., M. Kesler n'en souffle mot. N'oublions pas qu'à la même époque la direction du P. C. faisait des démarches auprès des autorités allemandes pour obtenir l'autorisation de refaire paraître *l'Humanité* et qu'une partie importante de ce qui restait de l'appareil de la S. F. I. O. passait à Vichy avec armes et bagages. Il eût été de la plus élémentaire honnêteté pour M. Kesler de rappeler un tel contexte... Ce qui est dit sur la *Vérité* clandestine est notoirement insuffisant, en particulier sa lutte contre l'antisémitisme.

Nous ferons grâce au lecteur des diverses erreurs qui continuent de parsemer un tel article ; si nous lui avons cependant consacré ces quelques lignes c'est qu'il nous semble à peine croyable de voir publiées dans une revue de ce type, une telle somme d'erreurs, et d'affirmations déplacées, qui démontrent, de la part de leur auteur à la fois une parfaite ignorance du sujet et des sources essentielles comme des travaux antérieurs et un profond mépris de ses lecteurs.

Une bibliographie utile

De nature toute différente est le travail de Jacqueline Pluet (5) : elle vient de rendre accessible aux chercheurs le résultat des recherches qu'elle avait soutenu dans le cadre d'une thèse de 3^e cycle en 1975. A partir des fonds existants, Jacqueline Pluet avait fait un inventaire de la presse périodique trotskyste en France de 1926 à 1968 en « faisant la chasse » à la petite feuille d'entreprise tout autant qu'aux grands organes de presse (*La Vérité*, *La Lutte ouvrière*, etc.). Cet inventaire a été essentiellement réalisé à partir des fonds de la Bibliothèque nationale, du Centre de documentation internationale (à Paris), de la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (à Nanterre) et de ceux déposés à Amsterdam à l'Institut international d'Histoire sociale. Il a permis d'inventorier cent vingt-sept titres de journaux (tous les bulletins intérieurs sont volontairement exclus d'une telle recherche) dont la connaissance est indispensable aux futurs historiens du mouvement trotskyste en France : il sera

(5) Jacqueline PLUET-DESPATINS, *La presse trotskyste en France de 1926 à 1968. Essai bibliographique*, Paris-Grenoble, Ed. de la Maison des sciences de l'homme, Presses Universitaires de Grenoble, 1978, 200 p.

possible à partir de l'existence des diverses feuilles d'entreprise de cerner de beaucoup plus près la réalité du mouvement en France, l'existence des groupes en province, de voir leur type d'intervention, etc. Ce travail se heurtait à de nombreuses difficultés : les collections conservées sont généralement lacunaires, certains exemplaires sont très difficiles à trouver. Le travail de Pénélope de Jacqueline Pluet fournit ainsi aux chercheurs une masse d'informations, et leur évite bien des recherches — dans la mesure ou chaque journal, chaque feuille est localisée ce qui permet de le trouver dans les plus brefs délais.

Deux critiques toutefois : nous regrettons en premier lieu l'absence de méthode en ce qui concerne l'index des noms qui provoque de très regrettables confusions entre les noms cités et les pseudonymes, erreurs qui se retrouvent parfois dans le texte. Nous connaissons bien — et pour cause ! — la difficulté de ce genre de travail, tant pour les éditeurs que pour les auteurs, mais on peut regretter une négligence qui risque de nuire considérablement à un travail, si bon soit-il. D'un autre côté J. P. n'a pas véritablement mis à jour son travail depuis 1975 : de nouvelles archives ont cependant vu le jour depuis révélant de nouvelles collections de journaux qui pour la plupart ne figurent pas ou peu dans son travail : quelques soient les problèmes que pose l'existence de centres d'archives gérés par une organisation politique, l'on ne saurait passer sous silence leur existence : la création du C. E. R. M. T. R. I. depuis deux ans environ a permis de retrouver diverses collections de journaux inaccessibles jusqu'alors et qui avaient des chances de le rester sans lui. Nous comprenons fort bien le travail supplémentaire qu'eût donné l'intégration de ces nouveaux titres et connaissons également le côté décourageant d'un travail bibliographique qui donne toujours l'impression de ne jamais être terminé et toujours à compléter. Il est bien entendu inévitable d'arrêter la recherche à un moment quelconque mais le travail de J. P. donne parfois l'impression d'avoir été arrêté en 1975, pas en 1978.

Ces critiques ne doivent pas faire oublier cependant qu'il s'agit là d'un travail très poussé qui pose également le problème de la coordination de la recherche et du rassemblement des fonds, préalable presque indispensable à la recherche historique dans un tel domaine. Nous reviendrons ultérieurement sur ce problème des *fonds* concernant l'histoire du mouvement suscité par Trotsky : où se trouvent-ils ? Que renferment-ils ? Sont-ils dans une certaine mesure complémentaire ? L'énorme mérite du travail de J. P. c'est de répondre à cette question dans un domaine précis et de mettre à la disposition du chercheur une masse précise d'informations indispensables.

En Espagne

On attendait beaucoup du travail de M. Peccina sur *Les trotskystes et la guerre d'Espagne, du 19 juillet 1936 aux événements de mai 1937* (6). La déception est d'autant plus vive. Une fraction importante du travail — deux chapitres — est consacrée à l'étude du mouvement trotskyste en Espagne, en fait, un résumé médiocre sur un thème largement développé depuis par Pelai Pagès (7). L'auteur argue par ailleurs de l'absence de « documentation nouvelle » pour justifier le choix qui lui a fait écarter de son horizon la répression d'après ce qu'il appelle les « événements » de mai. Pourtant, au vif de son mémoire — et à l'exception de deux pages sur les relations avec les nationalistes marocains sur la base d'un entretien avec David Rousset —, l'essentiel de sa documentation « nouvelle » repose sur les documents reproduits par P. Broué en annexe de *La Révolution Espagnole* de Trotsky... La bibliographie ne comporte aucun livre, ni les mémoires de Paul et Clara Thalmann (8) ni le carnet de route du trotskyste cubain Juan Breá et de sa compagne Mary Low (9), qui fourmillent tous deux d'indications intéressantes et constituent un bon remède contre l'absorption de « schémas ».

Contentons-nous, parce que c'est nécessaire pour une recherche qu'il faudra recommencer, de relever ici ce qui nous paraît erroné ou au moins discutable dans la partie qui traite du « trotskysme » en Espagne : l'analyse détaillée de ce qui a trait à l'histoire du P. C. E., puis de la révolution et de la guerre civile nous entraînerait trop loin.

1. M. Peccina résume les propositions d'« entrisme » de Trotsky sans même une allusion à la radicalisation de l'aile gauche du P. S. O. E. et particulièrement des jeunesses socialistes à cette époque. Bien qu'il cite souvent *La Révolution Espagnole*, il ne semble pas s'être rendu compte à sa lecture qu'il y a eu en Espagne en réalité deux débats sur l'« entrisme » et non pas seulement celui de septembre 1934. Les lecteurs de cet ouvrage savent en effet que Fersen, qui, en septembre, avait présenté le rapport défavorable à l'« entrisme », se convertit en prison à cette tactique, au contact des jeunes socialistes arrêtés après l'insurrection d'octobre, et que c'est ainsi que commença une seconde discussion au cours de laquelle la

(6) Mémoire de l'Université Paris - VIII, Vincennes, soutenu en 1976 parvenu à l'Institut Léon Trotsky en 1979.

(7) PELAI PAGÈS, *El movimiento trotskista en España (1930-1935). La Izquierda comunista de España y las disidencias comunista durante la Segunda Republica*, Barcelone, ed. Peninsula 1977, 312 p.

(8) CLARA et PAUL THALMANN, *Revolution für die Freiheit. Stationen eines politischen Kampfes, Moskau/Madrid/Paris*, Hamburg, Association Verlag, 2^e éd. 1977, 398 p.

(9) MARY LOW et JUAN BRÉA, *Red Spanish Notebook*, Londres, Secker & Warburg, 1937.

C. E. — Nin compris — se rallia à une solution qui comportait notamment la décision d'entrer dans le P. S. et les J. S. dans toute l'Espagne, moins la Catalogne. Ils n'ignorent pas non plus que c'est la réaction « unitaire » du rayon de Madrid — le plus proche de Trotsky — qui s'oppose dans un référendum à cette « scission de fait » qui ouvrit ainsi la voie à la constitution du P. O. U. M. avec les maurinistes du Bloc (10).

2. Au sujet de la rupture entre Trotsky et le S. I. d'une part, Nin et les trotskystes espagnols de l'autre, Peccina n'est pas clair. La rupture a eu lieu non sur une question *tactique* — l'entrée dans le P. O. U. M. — en septembre 1935, mais sur la question *politique* du Front populaire en janvier 1936.

3. Peccina qualifie de « conditions de liberté précaire » les conditions d'internement de Trotsky en Norvège. Sans commentaires.

4. Il fait allusion à la « possibilité » que Nin soit intervenu auprès du président Cárdenas en faveur de l'accueil de Trotsky au Mexique. Mais pourquoi faire le « commissionnaire » de Bartomeu Costa Amic — aujourd'hui important éditeur à Mexico — alors qu'il n'était à l'époque qu'un jeune militant de la J. C. I. venu avec une délégation du P. O. U. M. chercher des armes, et alors que cette délégation était conduite par le vieux communiste du P. O. U. M. David Rey — lequel, soit dit en passant, se chargea du même coup de l'aspect « sécurité » de l'installation de Trotsky à Coyoacán ? Et si l'on veut, même en note, aborder la question des hommes qui ont pesé sur la décision de Cárdenas, il est certes légitime de mentionner Diego Rivera — alors trotskyste —, mais impossible d'omettre le rôle du général Múgica, vieil admirateur de Trotsky et ami de Cárdenas.

5. Peccina reproduit des erreurs inévitables, mais qu'on est en droit d'attendre qu'elles soient corrigées par le chercheur qui repasse sur une terre déjà au moins déblayée. Par exemple, page 86, il suit Broué en présentant le trotskyste Moulin sous le nom réel de Winter et en fait un Allemand des Sudètes. Les archives de la police française révèlent que Moulin était un Allemand tout court et s'appelait réellement Hans Freund. Il fait de Russell Blackwell, alias Rosalio Negrete, un militant B. L. alors que ce dernier, qui avait rompu avec le trotskysme en 1935, représentait en Espagne la Revolutionary Workers League d'Hugo Oehler, qui séjourna également à Barcelone : il passe du coup sous silence l'épisode de l'Opposition de gauche dans le P. O. U. M. avec José Rebull dont *La Révolution Espagnole* fournit en annexe les premiers éléments (11).

Une dernière remarque : il nous semble que Peccina a parfaitement le droit de considérer que Trotsky n'a fait pendant cette période que répéter

(10) *La Révolution Espagnole*, pp. 260-263 notamment.

(11) Peccina s'étonne de l'absence dans *La Révolution Espagnole* d'un texte de Trotsky sur l'Espagne. Précisons que l'Institut Léon Trotsky a, depuis deux ans, découvert déjà une dizaine de lettres — fort intéressantes — de Trotsky à propos de l'Espagne qui sont publiées au fur et à mesure de l'avancement des *Œuvres*. L'un des objectifs du chercheur est de trouver.

sans arrêt les mêmes « rengaines ». Mais qu'est-ce donc qui a intéressé Peccina dans la question qu'il a choisi de traiter ? Celui qui manque à ce point de réel intérêt pour son sujet ne peut aboutir qu'à produire un travail inintéressant, parsemé de réflexions désabusées et d'inexactitudes. Il est malheureusement probable que le champ d'étude du trotskysme suscitera d'autres amateurs. Nous nous emploierons dans cette rubrique à exiger le sérieux des chercheurs qui l'abordent.

En Grande-Bretagne

L'histoire du trotskysme avec les lunettes du P. C.

Claude Journès nous offre (12) une thèse universitaire qui dépasse — mais englobe — d'autant plus notre propos centré sur le trotskysme qu'il étudie longuement le « parti communiste de Grande-Bretagne, ouvrier et révolutionnaire » dans le cadre de cette « extrême-gauche ». Etudier l'histoire du marxisme en Grande-Bretagne était, certes, attirant surtout en France où la littérature sur ce sujet n'est guère abondante. Pour ce qui nous concerne nous ne cacherons pas notre déception. Bien que se revendiquant hautement d'une « méthode fondée sur le matérialisme historique », C. Journès s'appuie indifféremment sur des sources d'origine « trotskyste », « stalinienne » ou « bourgeoise » — lesquelles sont d'ailleurs loin de regrouper les travaux les plus récents et les plus convaincants — pour nous asséner des « vérités » telles que :

— « Trotsky n'est pas un théoricien. Ses écrits ont très souvent un caractère circonstanciel, polémique, voire *maladif*, tant ils expriment le sentiment d'une persécution constante »... (p. 113) ;

— « Ce n'est qu'en 1923 que le trotskysme devient un courant politique et idéologique autonome, *opposé au bolchevisme* » (*ibid.*) ;

— « Sur le plan international, l'histoire a confirmé la thèse du "socialisme dans un seul pays" » (p. 114) ;

— « Après la fondation de la IV^e Internationale en 1938... le triomphalisme et l'*anticommunisme* caractérisent déjà cette période » (p. 119)...

Outre diverses erreurs ou manques d'information factuelles concernant les organisations se réclamant du trotskysme en Grande-Bretagne, on remarquera avec étonnement une méthode d'analyse étrange : faire parler la section britannique de la IV^e Internationale, non au moyen de ses propres productions littéraires, mais de celles du P. C. G. B. ! : « L'I. M. G. reconnaît lui-même que malgré sa participation à diverses luttes... le mouvement révolutionnaire se fragmente » et la référence renvoie à

(12) Claude JOURNÈS, *L'Extrême gauche en Grande-Bretagne*, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1977.

Mme Betty Reid, auteur, entre autres choses, d'un article intitulé « Les groupes ultra-gauches qui aident la droite » ! (p. 123). Déjà, p. 113, on avait pu remarquer les diverses références à des « spécialistes » du trotskysme aussi autorisés que Léo Figuères, G. Cogniot, N. Krasso, J. Elleinstein d'une part et J. Baechler de l'autre... Pas sérieux ! Que dirait M. Journès d'un travail « scientifique » portant sur le P. C. F., rédigé à partir d'auteurs tels que MM. Raymond Aron, Jean d'Ormesson, affublés pour la circonstance d'un social-démocrate d'un côté et d'un trotskyste de l'autre, compte peu tenu des écrits et des faits et gestes du P. C. F. lui-même ?

La deuxième mort de Léon Trotsky

L'ouvrage de Jean Elleinstein, *Staline-Trotsky. Le pouvoir et la révolution* (13) contient le scénario d'un film présenté à l'émission de télévision *Les Dossiers de l'écran* le 15 mai 1979 et suivi d'un débat auquel participaient outre l'auteur du scénario : Pierre Broué, représentant l'Institut L. Trotsky, Alain Krivine de la Ligue communiste révolutionnaire, Jean-Paul Scot du parti communiste français (historien envoyé à la dernière minute par son parti — *Le Monde* annonçait encore dans son numéro du 13-14 mai, p. 6, que « le P. C. F. ne serait pas représenté à ce débat »), J.-P. Chevènement du parti socialiste, Giuseppe Boffa dirigeant du P. C. italien et Poniatowski, ancien ministre de l'intérieur, vraisemblablement présent pour la rime.

Deux fois reporté en raison des pressions conjointes du P. C. F. et du gouvernement soviétique, cette émission des *Dossiers de l'écran* qui a permis de voir le film réalisé à partir du scénario de Jean Elleinstein a-t-elle contribué à une redécouverte de la personnalité et de l'œuvre de Léon Trotsky ?

Nous ne le pensons pas. Certes l'on ne peut que se féliciter de voir — pour la première fois — un tel sujet traité à la télévision et donc toucher ces centaines de milliers de personnes qui, dans leur grande majorité, ignorent tout du fondateur de l'Armée rouge. Hélas, ni les qualités artistiques, ni la valeur politique du film ne méritaient une aussi large audience. Passons rapidement sur certains défauts du film, certainement difficile à réaliser et qui a trop visiblement souffert de la pauvreté des moyens mis à sa disposition : ressemblance plus qu'approximative des acteurs avec leurs personnages — la valeur des acteurs n'est pas ici en cause —, indigence des décors. Le manque de figurants se fait également

(13) Jean ELLEINSTEIN, *Staline-Trotsky. Le pouvoir et la révolution*, Paris, Julliard, 1979.

sentir dans la scène représentant l'enterrement d'Adolphe Yoffé — seule scène où apparaissent les « masses ».

Plus importante déjà est l'impression que dégagent les principaux protagonistes : Trotsky, beaucoup plus petit et maigre qu'il ne l'était en réalité, apparaît comme un petit intellectuel juif, certainement plein de bonnes intentions, sinon de bonnes idées, mais qui manque d'assurance, de puissance, de solidité et finalement reste sans réplique devant Menjinski et Staline qui lui rappellent son passé, qui le rendent responsable, autant sinon plus qu'eux, de la situation présente dans le parti (p. 155-157 et 161-162 du livre en particulier). Imagine-t-on vraiment Trotsky, l'un des meilleurs orateurs qu'ait connu le parti bolchevique se laissant clouer le bec par de tels hommes ? Contre-vérité historique flagrante ! Egalement significatif est le fait d'avoir supprimé certaines répliques — effectivement prononcées — et bien caractéristiques de son tempérament de lutteur.

Ce livre aborde tout à la fois des problèmes historiques et politiques que l'on ne saurait dissocier. La façon dont sont traitées les questions historiques a des implications politiques immédiates dont il convient de dire quelques mots. Plusieurs fois au cours du débat il a été question de « réhabilitation » de Trotsky. C'est bien plutôt d'une canonisation, d'un embaumement, voire d'une tentative d'assassinat moral, qu'il conviendrait de parler. Voyons comment se fait une telle opération.

Pendant des décennies, Trotsky et ses partisans ont été calomniés, pourchassés, massacrés dans le monde entier. Epoque révolue, nous dit-on. Il n'est plus possible en effet actuellement de parler « d'hitléro-trotskyisme », d'« agents de la Gestapo », expressions caractéristiques du stalinisme triomphant, de telles expressions ne font plus recette. Ainsi comme il était émouvant de voir les trois représentants des P. C. condamner unanimement le stalinisme. La chose va tellement de soi qu'on se demande en définitive pourquoi en parler. L'on va plus loin : l'on reconnaît certains mérites à Trotsky — un rôle très important pendant la révolution d'Octobre, la création de l'Armée rouge — ceci avec bien des réserves d'ailleurs : une instance officielle du P. C. F. a-t-elle reconnu les crimes, mensonges et calomnies qui ont représenté l'arsenal de la lutte contre Trotsky ? Une déclaration précise a-t-elle été faite sur cette question ? Pas à notre connaissance.

Selon Elleinstein, dans le débat entre Staline et Trotsky certes, « Trotsky ne manqua pas d'arguments formels, de citations de Lénine pour étayer ses thèses, mais Staline avait avec lui les réalités de l'Union soviétique » (p. 99). La vie est décidément bien dure pour les intellectuels et les faits sont têtus, tout le monde sait cela. Que faire contre de telles « réalités » ? Le stalinisme apparaît ainsi comme un mal, certes, mais nécessaire, inévitable étant donné les conditions économiques et sociales « de l'Union soviétique et du monde en 1926 ». Là encore une contre-vérité historique sert une politique bien définie. Comme si la politique stalinienne n'avait pas été elle-même cause directe de catastrophes ulté-

rieures sur les « réalités de l'Union soviétique et du monde en 1926 » — et des années suivantes, ajouterons-nous. Pour ne prendre que deux exemples, les défaites ouvrières, fruit de la politique stalinienne, en Chine en 1927 puis en Allemagne de 1930 à 1933 étaient-elles inéluctablement inscrites dans les « réalités » du monde d'alors ? N'aurait-il pas été plus réaliste de faire le front unique des organisations ouvrières en Allemagne lors de ces années décisives ? Etait-ce vraiment doctrinal de dire, comme Trotsky n'a cessé de le faire alors, que ce qui se jouait en Allemagne c'était le sort du prolétariat international pour de longues années ? Pense-t-on vraiment que l'avènement de Hitler a représenté le meilleur moyen — même pas de propager la révolution dans d'autres pays — mais tout simplement de défendre l'Union soviétique ? Questions qu'Elleinstein préfère éluder. Et que l'on ne nous dise pas qu'il était impossible d'aborder toutes ces questions dans le scénario d'un film commençant en 1927 car ce scénario est précédé d'une longue introduction de plus de cent pages où il était possible à J. E. d'aborder ces questions tout à loisir. Ainsi, des problèmes posés par Trotsky et qui demeurent d'une grande actualité sont purement et simplement passés sous la table. Drôle de « réhabilitation » vraiment, que celle qui consiste à se contenter de ne plus calomnier autant qu'avant, mais qui évite avec soin toutes les discussions gênantes.

Sur le problème de la démocratie enfin, nous apprenons de J. E. que Trotsky — et en cela il ressemblait bien à Staline — a fait une grave erreur en méconnaissant la démocratie. Cette erreur lui est rappelée par Menjinski et Staline avons-nous déjà remarqué. Ainsi Trotsky est largement responsable du fonctionnement non démocratique du parti bolchevique à partir de... à partir de quand au fait ? C'est ici oublier — ou du moins gravement occulter — que les mesures d'exception prises pendant la guerre civile alors que le jeune Etat soviétique se battait les armes à la main contre les ennemis de l'extérieur et de l'intérieur, étaient imposées par des circonstances exceptionnelles qui avaient peut-être quelque peu changé en 1925. J. E. fait remonter l'une des principales caractéristiques du stalinisme — l'absence de démocratie — à 1921. Il n'est pas le premier à avoir fait cette découverte. Pour J.-P. Chevènement, le stalinisme remonte à *Que faire* (1902), ce qui n'est pas non plus une nouveauté. Vieux débat au fond que mena Trotsky lui-même contre V. Serge ainsi que divers « intellectuels en déroute » à partir de 1937.

Rappelons néanmoins que dès avant la mort de Lénine — en 1923 exactement — Trotsky s'inquiète des premiers signes de la montée de la bureaucratie, demande plus de démocratie dans le parti (*Cours nouveau*), et qu'ensuite il ne cessera de se battre sur ce problème : dans le *Programme de transition* écrit en 1938, T. demandera la légalisation des partis soviétiques. Pense-t-on vraiment que ce mot d'ordre soit tellement dépassé ? Repose-t-il seulement sur des « arguments formels » ne correspondant en rien aux réalités de l'Union soviétique non de 1926 mais de 1979 ?

On le voit, explications historiques et orientations politiques sont liées. C'est ce qui aurait pu rendre le débat si intéressant. Mais s'il a souvent été question, dans la bouche des représentants du P. C., de rendre à Trotsky les mérites qui sont les siens, tout en les « relativisant » bien sûr ces derniers se sont évidemment bien gardés de répondre aux questions et aux interventions précises de Pierre Broué et Alain Krivine.

Divers articles parus dans la presse à l'occasion de cette émission participent allègrement à cette deuxième mise à mort. Dans une tribune libre du *Matin Dimanche* (14), M. J. F. Kahn répète après tant d'autres la thèse éculée selon laquelle Trotsky est largement responsable du stalinisme : par ses thèses sur la militarisation du travail en 1921, en voulant faire de l'exemple russe « un modèle applicable pour tous les cas de figure » (Trotsky a eu le malheur d'écrire que « pour l'étude des lois et des méthodes de la révolution prolétarienne, il n'est jusqu'à présent de source plus importante que notre expérience d'Octobre »), par toute son action depuis Octobre 1917, Trotsky a contribué plus que tout autre à consolider le système qui devait l'écraser. C'est également l'avis de Mme Sarraute du *Monde* (15) qui, après avoir fait allusion à Kronstadt, tremble à la pensée que s'il n'eût pas été juif, Trotsky aurait été commissaire du peuple à l'intérieur. Les préoccupations de M. Hourdis, journaliste à *Maintenant* (16) sont plus élevées puisqu'il se demande si la dictature du prolétariat peut finir autrement qu'en dictature tout court. Dans *France Nouvelle* (17), après avoir insisté sur les incohérences de la pensée politique du jeune Trotsky, J.-P. Scot évoque à son tour le débat de 1921 sur la militarisation des syndicats (en dehors de tout contexte) pour constater avec finesse que « Trotsky ne peut passer aujourd'hui pour un champion de la lucidité révolutionnaire et de la démocratie socialiste ». Bien sûr, subtil équilibre « s'agit-il de condamner les procédés de Staline ». Pas un mot sur la lutte menée par Trotsky pour le rétablissement de la démocratie soviétique contre le stalinisme, sur ses efforts de redressement de la III^e Internationale — ce qui constitue évidemment une application très originale de la méthode historique et du socialisme scientifique chers à J.-P. Scot.

Toutes ces remarques se ramènent au fond à une seule idée, la même d'ailleurs que celle développée par Jean Elleinstein : les bolcheviks, ces ignorants, avaient sous-estimé l'importance de la démocratie. Ils ont eu le tort de faire la révolution dans un pays arriéré et leurs méthodes autoritaires, centralisatrices portaient en elles-mêmes tous les aspects à venir du stalinisme. Ce dernier est l'enfant naturel du bolchevisme et Trotsky est responsable à l'égal de Staline. La boucle est ainsi bouclée et l'on renvoie froidement dos à dos assassins et victimes. C. Q. F. D.

(14) *Le Matin Dimanche*, 20 mai 1979.

(15) *Le Monde*, 17 mai 1979.

(16) *Maintenant*, 21 mai 1979.

(17) *France nouvelle*, 1^{er} juin 1979.

Certaines idées — fausses — ont la vie dure. Présenter ainsi les choses relève de l'ignorance ou de la malhonnêteté intellectuelle la plus totale. C'est passer sous silence — un rien — les conditions historiques de la naissance et des premières années du jeune Etat soviétique attaqué dès ses premiers mois d'existence par l'impérialisme allemand puis une coalition d'une dizaine de nations — ceci au nom de la démocratie, cela va sans dire. Ah, que la révolution russe eût été belle si elle eût été écrasée alors. Nous avions la naïveté de croire qu'il n'était plus possible d'évoquer cette histoire sans rappeler ces conditions. Passons. C'est également évacuer le fait que dès 1923, moins de six ans après Octobre, Trotsky s'est interrogé sur les déviations bureaucratiques du premier Etat ouvrier — en compagnie d'un certain Lénine. C'est également ne pas tenir compte de cet élément essentiel que fut pour l'U. R. S. S. son isolement — auquel ne contribua pas peu la social-démocratie internationale (à ce propos que pensent nos démocrates sourcilleux des positions prises par la social-démocratie dans sa majorité depuis août 1914), — isolement qui fut un facteur de renforcement très important du stalinisme ; c'est aussi passer sous silence les responsabilités écrasantes portées par le stalinisme dans la succession de défaites qu'a connu la classe ouvrière de nombreux pays jusqu'à la Seconde Guerre mondiale — pour nous en tenir à cette période (Chine en 1927, Allemagne en 1933, France et Espagne à la fin des années trente, etc.).

Nous pensons que l'œuvre de Trotsky nécessite une critique approfondie de l'ensemble du mouvement ouvrier, les problèmes qu'il a posés concernant ce dernier dans son ensemble. Il ne s'agit pas de faire de Trotsky une idole. Mais pour qu'une discussion véritable ait lieu, encore faut-il que les termes du débat ne soient pas faussés, encore faut-il partir de certaines réalités — même si elles doivent déranger certains. Force nous est de reconnaître que ni le livre de Jean Elleinstein ni la grande majorité des débats qu'il a suscités n'ont atteint cet objectif.

A signaler également

Sur Trotsky, sa pensée et son œuvre

Heinz ABOSCH, *Trotski und der Bolschewismus*, Basel, Edition Etcetera, 1975, 200 p.

« Ce travail fournit une évaluation critique de la théorie et de la praxis de Léon Trotsky. » Sont abordés les thèmes suivants : Changements sur la question du parti, Socialisme anti-autoritaire, dictature technocratique, la révolution trahie, bilan général.

Giancarlo BERGAMI, « *Sui rapporti tra Gramsci e Trotsky* », *Rivista di storia contemporanea*, Torino, Loescher editore, n° 4, 1978, pp. 559-585.

L'importance des rapports intellectuels entre Trotsky et Gramsci à l'époque des IV^e et V^e congrès de l'Internationale communiste, leur intérêt commun pour les questions intellectuelles comme en témoigne la lettre de Gramsci sur le futurisme italien, écrite le 8 septembre 1922 à la requête de Léon Trotsky, la différence entre les positions de Gramsci et de Togliatti vis-à-vis de l'Opposition russe en 1926, les réserves de Gramsci quant à la théorie du « social-fascisme » au début des années 1930. Une réévaluation de l'influence réelle de Trotsky sur Gramsci — influence qui transparait dans plusieurs lettres envoyées par Gramsci à Julia Schucht dans les premiers mois de l'année 1924 — est nécessaire.

Norman GERAS, « Literature of Revolution », *New Left Review*, n° 113-114, january-april 1979, pp. 3-41.

Etude minutieuse des écrits politiques et littéraires rédigés par le jeune Trotsky avant la révolution d'Octobre — et en particulier 1905. L'auteur insiste sur les capacités du théoricien de la révolution permanente à réaliser des synthèses historiques, fait ressortir son sens du récit et sa faculté de lui donner une expression littéraire aussi bien que théorique.

Olivier LORELLE, *Naissance et formation du concept d'art révolutionnaire au début du XX^e siècle. Malevitch, Trotsky, Lénine, Brecht, Breton*, Mémoire de maîtrise, Paris, Sorbonne, 1978. (Cf. notamment les pages 47-72.)

Leonardo RAPONE, *Trotskij e il fascismo*, Bari, Laterza, 1978, 452 p.

Etude d'ensemble de l'analyse de Trotsky sur le capitalisme puis le fascisme, des années 20 jusqu'à son assassinat. L'auteur a voulu rompre

avec ce qui lui semblait caractériser les recherches menées jusqu'alors sur Trotsky et qui, selon lui, étaient limitées à sa période d'opposition à Lénine (sur la problématique du parti, cf. *Nos tâches politiques*), ou plus tard à Staline et au stalinisme. Sont donc également discutées les positions de Trotsky, dirigeant de la III^e Internationale ainsi que ses polémiques avec les principaux dirigeants communistes.

Victor SERGE et Léon TROTSKY, *La lutte contre le stalinisme*, textes de 1936-1939, présentés par Michel Dreyfus, Paris, Maspero, 1977.

La correspondance, en grande partie inédite, entre Léon Trotsky et Victor Serge après la libération de ce dernier d'Union soviétique en avril 1936. Au fil des lettres — et ensuite des articles — apparaissent progressivement des divergences sur la question du P. O. U. M., de la IV^e Internationale, le bilan de la révolution russe et, en particulier, le bolchevisme. L'on trouvera dans la préface de Michel Dreyfus certaines idées développées plus longuement dans sa thèse de doctorat (cf. *Cahiers* n° 1, p. 126).

Pierre NAVILLE, *Trotsky vivant*, Paris, Les lettres nouvelles, Maurice Nadeau, 1979.

Saluons la réédition de cet ouvrage paru en 1962 dans lequel P. Naville trace un portrait saisissant de la personnalité de Trotsky qu'il avait rencontré pour la première fois à Moscou en 1927 et avec qui il a milité et travaillé pendant une dizaine d'années. A cette réédition, l'auteur a rajouté d'une part quelques pages inédites sur le caractère de L. T. ainsi que divers jugements portés par les hommes les plus divers et, d'autre part, ses propres préfaces à quelques grands ouvrages de Trotsky.

Comment Staline fit assassiner Trotsky, Editions Atlas, *A la une !*, n° 8, mars 1979.

L'annonce — vraisemblablement mensongère — il y a quelques mois de la mort de l'assassin de Trotsky, le débat télévisé le 17 mai sur le film Staline-Trotsky, remettent au premier plan de l'actualité le fondateur de l'Armée rouge, le dirigeant de la IV^e Internationale. L'on pourrait donc se féliciter de la publication d'un tel dossier qui touchera certainement le grand public. Malheureusement, en lisant la présentation de la vie de Trotsky l'on apprend entre autres que « ce dernier ne s'est jamais rallié sincèrement aux idées bolcheviques », que le pouvoir lui « échappe » car il a « négligé la conquête des rouages de l'appareil du parti », qu'il « ne peut supporter de partager le pouvoir ni d'accepter un poste secondaire », etc. Rien sur la théorie de la révolution permanente, le conflit Staline/Trotsky est ramené à une question personnelle. En bref tous les poncifs habituels.

Sur le mouvement trotskyste international

Les Congrès de la IV^e Internationale (Manifestes, thèses, résolutions). I. Naissance de la IV^e Internationale (1930-1940), textes intégraux rassemblés et présentés par Rodolphe Prager avec la collaboration de Jean-François Godchau, Carlos Rossi et Hugo Véga. Préface de Pierre Frank, Paris, Editions la Brèche, 1978, 448 p.

Les principaux documents programmatiques adoptés par l'Opposition de gauche, puis la Ligue communiste internationaliste, le mouvement pour la IV^e Internationale et la IV^e Internationale de 1930 à 1940. Bien que certains des textes présentés ici aient été rédigés par Trotsky, il s'agit de textes adoptés par les instances du mouvement, de sa première réunion internationale tenue à Paris en avril 1930 à la conférence dite « d'alarme », ou conférence extraordinaire de la IV^e Internationale qui eut lieu à New York du 19 au 26 mai 1940.

Trockij e l'Opposizione di sinistra in un carteggio fra Alfonso Leonetti e Isaac Deutscher, présenté par Attilio Chittarin, *Belfagor*, n° 1, 31 gennaio 1979, pp. 43-66.

Correspondance surtout intéressante par les lettres d'Alfonso Leonetti qui présentent un résumé de son activité militante (particulièrement riche pour les années 1913-1930) et son rôle politique comme oppositionnel pour les années 1930-1938. Il est important de voir ainsi dialoguer l'un des trois dirigeants du P. C. I., exclu en 1930 pour « trotskysme » avec le biographe du théoricien de la révolution permanente et du fondateur de la IV^e Internationale. Cette correspondance fut échangée au cours de l'été 1965, deux ans avant la disparition d'Isaac Deutscher.

Peter JENKINS, *Where Trotskyism get lost. The restoration of European democracy after the second world war*, Bertrand Russel House, Spokesman Pamphlet, n° 59, 1977.

Allemagne

Michael PFEFFER, *Über Unser Wort 1933-1941. Faschismus, Analyse und der Kurs auf eine neue kommunistische Partei im Organ der deutschen Trotskisten 1933-1941*, Universität Erlangen-Nürnberg, 1979, 171 p.

A travers le journal de la section allemande de l'Opposition de gauche puis du mouvement pour la IV^e Internationale, l'analyse du nazisme,

les discussions sur la question d'un nouveau parti communiste et enfin les problèmes posés par l'émigration.

Alsace-Lorraine

Félix Louis DERRY, *Les trotskystes, Trotsky et la question d'Alsace-Lorraine dans le débat de 1929*, dossier, supplément aux *Cahiers de l'Alsace Rouge*, n° 9, 1979, 52 p.

Une étude du mouvement autonomiste alsacien dans ses rapports avec le parti communiste, la naissance et l'évolution de l'opposition communiste alsacienne de l'opposition brandlérienne internationale au nazisme dans les années qui suivent ; les discussions menées au sein de l'Opposition de gauche en particulier entre Pierre Naville, Gérard Rosenthal et Trotsky sur le mot d'ordre du droit à l'autodétermination.

Amérique latine et Cuba

Dans *Inprecor/Intercontinental press*, n° 53 du 24 mai 1979, on trouve, en réponse à un discours prononcé par Jack Barnes, dirigeant du Socialist Workers Party « Cuba 20 ans après : les leçons de la révolution », une lettre sur l'histoire du trotskysme latino-américain et de la révolution cubaine écrite par Adolpho GILLY, membre de la IV^e Internationale, directeur de la revue *Coyoacan* (Mexique) et auteur d'un livre sur la révolution mexicaine, *La révolution interrompue*. Un deuxième témoignage, dû à Angel FANJUL, est publié dans *Inprecor*, n° 54, 7 juin 1979.

Argentine

Oswaldo COGGIOLA, *L'Opposition de gauche en Argentine, 1930-1943*, Mémoire de Maîtrise présenté sous la direction de Madeleine Rebérioux, Université de Paris V-Vincennes, 1979, 95 p.

L'histoire du mouvement trotskyste en Argentine de ses premières années à l'éclatement de la première « section officielle », au retour à un « statut groupusculaire » après la tentative de construction d'une organisation, coïncidant avec la prise de pouvoir de Peron. L'organisation du premier groupe latino-américain de l'Opposition de gauche (de sa pré-histoire en 1927, à 1935), les difficultés de « l'entrisme » de 1935 à 1938, les discussions sur le problème de la « libération nationale », l'intervention enfin du comité exécutif international de la IV^e Interna-

tionale à partir de 1940. En conclusion « ce qui était sûr c'est qu'à la veille du tournant politique le plus important en Argentine de la première moitié du siècle (tournant qui sera à l'origine... du péronisme), les forces trotskystes étaient plus divisées et affaiblies que jamais ».

Espagne

Revista Comunismo (1931-1934), Barcelona, Editorial Fontamara, 1978, 598 p.

Anthologie des principaux textes de la revue de l'Opposition de gauche espagnole, présentés thématiquement (but et objectifs, thèses, les principes en action, la situation jour par jour, les forces hégémoniques du mouvement ouvrier espagnol, articles de Trotsky, articles divers). Présentation biographique des auteurs des divers articles de la revue, index général de tous les articles de tous les numéros de la revue, index des noms cités. Il s'agit d'une anthologie, donc, nécessairement, d'un choix : on regrettera l'absence des éditoriaux qui permettent de suivre la vie de la revue numéro par numéro.

Sur l'aile gauche du P.S.O.E. et la revue *Leviatan*, à laquelle collaborèrent à la même époque des militants de la Izquierda comunista de España, cf. Paul PRESTON, « The Struggle against Fascism in Spain : *Leviatan* and the contradictions of the socialist left, 1934-1936 », *European Studies Review*, vol. 9, n° 1, January 1979, pp. 81-103.

Javier MAESTRO, *Los orígenes del movimiento trotskista en España*, Madrid, El Viejo Topo, 1978.

Brève histoire du mouvement, de ses origines en 1930 au lendemain des journées de mai 1937 qui voient la répression systématique contre le P.O.U.M. dans lequel se sont retrouvés l'essentiel des militants de l'ancienne Izquierda comunista.

Grande-Bretagne

The early years of the British Left Opposition. Five previously unpublished letters by Leon Trotsky and two articles by Frank Ridley and James Maxton, avec une introduction et des notes de Richard Stephenson, 1979, 10 p.

Cinq lettres inédites de Trotsky adressées à l'Opposition de gauche britannique et retrouvées dans les archives de Reg Groves. Ces lettres mettent l'accent sur la nécessité d'une claire délimitation entre les idées

marxistes et non marxistes et définissent l'attitude de l'Opposition de gauche britannique vis-à-vis du mouvement communiste « officiel ».

Grèce

Kostas KASTRITIS, *Istoria tou Mpolebikismou trotskysmou stèn Ellada*, Ekdoseis « Ergatikès Protoporeias », 1979, 224 p.

Troisième tome de l'histoire des origines du trotskysme en Grèce.

Italie

Lev TROTSKY, *Scritti sull'Italia*. A cura di Antonella Marazzi, Roma, Controcorrente, 1979, 254 p.

Regroupement thématique des principaux écrits de Trotsky sur ce pays : la « question italienne », le front unique et les problèmes du jeune parti communiste italien au début des années vingt ; l'analyse du fascisme ; les discussions et les polémiques avec le bordiguisme de 1926 à 1932 ; les rapports avec la Nuova Opposizione Italiana (N.O.I.) et enfin divers textes sur l'art et la culture.

Vietnam

Daniel HÉMERY, « Journalisme révolutionnaire et système de la presse au Viêt-Nam dans les années 1930 », *Cahiers du C. U. R. S. A.* (Centre Universitaire de recherche sociologique d'Amiens), n° 8 spécial sur le Journalisme révolutionnaire, 1978, pp. 55-85.

Le journal *La Lutte* publié à Saïgon à partir de 1933 simultanément par des intellectuels nationalistes, des communistes et des trotskystes a eu un grand impact dans la vie politique locale. Le fonctionnement de ce journal, son insertion dans le mouvement révolutionnaire vietnamien, les thèmes qu'il développe sont abordés dans cet article. Daniel Hémery, auteur d'un livre remarquable sur les *Révolutionnaires vietnamiens et le pouvoir colonial en Indochine* (Paris, Maspero, 1975), a également traité de l'histoire du groupe trotskyste vietnamien dans un article du *Mouvement Social* (n° 90, janvier-mars 1975, pp. 3-54) : « Du patriotisme au marxisme : l'immigration vietnamienne en France de 1926 à 1930. »

Sur d'autres bolcheviks

Il nous semble également nécessaire de signaler dans cette rubrique des travaux qui, s'ils ne traitent pas essentiellement de Trotsky ou du mouvement qu'il inspira, les concernent néanmoins sous tel ou tel aspect particulier.

Francis CONTE, *Un révolutionnaire diplomate : Christian Rakovski. L'Union soviétique et l'Europe (1921-1941)*, Paris, Mouton, 1978.

La première biographie de Rakovsky n'est publiée ici qu'en partie : Il s'agit du deuxième tome de la thèse de F. Conte qui couvre les années 1922-1941. On y apprend peu de choses sur Rakovsky oppositionnel, sans doute par manque de coopération des archives soviétiques... ? Par contre son activité diplomatique (à Londres, Paris, etc.) est analysée en détail. C'est ce qui rend le livre décevant puisque Rakovsky était avant tout un révolutionnaire. Par ailleurs, des détails de forme sont inadmissibles dans un livre aussi cher : à plusieurs reprises, Vorovsky devient Vovorsky, etc. Il y a aussi une erreur plus importante : p. 264, il est dit que Trotsky ne commente pas la capitulation de Rakovsky, ce qui est manifestement erroné. Trotsky y consacra plusieurs articles, notamment dans le *Bulleten Oppositsii*.

Yannick BLANC, David KAISERGRUBER, *L'affaire Boukharine. ou le recours à la mémoire*, Paris, Maspero, 1979, 238 p.

Sans vouloir entrer ici dans le débat sur l'Etat, la N. E. P., l'industrialisation de l'U. R. S. S. des années vingt, qui constitue la première partie de ce « livre-dossier », signalons cependant cette publication consacrée à celui que Lénine appelait « l'enfant chéri du parti » dans son *Testament*. Publié dans le cadre de la campagne de réhabilitation de Boukharine entreprise par son fils et dont le dossier est ici présenté, ce livre comporte également un portrait de Boukharine par lui-même, quelques jugements portés à son égard (entres autres par Trotsky), des extraits du compte rendu de son procès — ou Trotsky fut encore le principal accusé — une documentation (très sommaire) sur les prises de position de diverses organisations politiques et syndicales vis-à-vis de ce procès.

Signalons également chez le même éditeur la traduction de la biographie de Stephen COHEN et publiée sous le titre : *Nicolas Boukharine. La vie d'un bolchevik*.

Achévé d'imprimer en juillet 1979, sur les presses de l'Imprimerie Corbière et Jugain, à Alençon (Orne).

Le directeur de publication : Jean Risacher.

CAHIERS LÉON TROTSKY

N° 3-4

Le prochain numéro des *Cahiers* sera un numéro double sur « Les procès de Moscou dans le monde », comportant articles et documents totalement inédits et quelques-uns inédits en français.

La première partie, intitulée « Contre-procès » comprendra trois articles :

« La commission Dewey trente ans après », par Allan WALD, traduit de l'américain.

« Défense et contre-enquête en France », par Gérard ROCHE.

« Tentative de contre-procès en Suisse », par David VOGELSSANGER, traduit de l'allemand.

Parmi les documents, on trouvera deux lettres inédites de TROTSKY à ses camarades suisses, le rapport d'activité en 1938, du comité de défense de Léon Trotsky, rédigé par George NOVACK, traduit de l'américain, des lettres inédites de Léon SEDOV, P. NAVILLE, E. WOLF et d'autres documents de ce travail de défense.

La deuxième partie sera consacrée aux « procès de Moscou » à l'étranger :

« Procès de Moscou en Espagne », par René REVOL.

« Un procès manqué à Prague : l'affaire Grylewicz », par Pierre BROUÉ.

« Procès d'Américains à Moscou ou procès de Moscou à New York : l'affaire Robinson Rubens », une enquête internationale.

Les documents comprendront notamment un article de GRYLEWICZ, traduit du néerlandais, sur son propre « procès », une note — restée jusqu'ici secrète — sur le provocateur du G. P. U. Narvitch, des articles inédits en français, traduits de l'italien Carlo TRESKA sur les crimes du G. P. U., etc.

Une dernière partie portera sur le rôle de la presse stalinienne, divers documents illustrant un article, « Quand l'*Humanité* couvrait les traces des tueurs », consacré aux commentaires faits par l'organe central du P. C. F., des enquêtes sur l'assassinat d'Ignace Reiss et Rudolf Klement.

Les numéros suivants reprendront la publication des articles annoncés et des rubriques habituelles.

LÉON TROTSKY - ŒUVRES (E.D.I.)

La première série de la publication systématique et chronologique des *Œuvres* de Trotsky, 1933-1940, articles, lettres et autres textes, pour la plupart inédits, couvre la dernière partie de sa vie, celle de la construction de la IV^e Internationale.

Œuvres 1, mars 1933 - juillet 1933 (juin 1978)

Derniers mois de l'exil de Trotsky en Turquie. Les conséquences de la politique stalinienne, illustrées par l'arrivée au pouvoir de Hitler et l'écrasement de la classe ouvrière allemande, l'ont définitivement convaincu de la nécessité d'un nouveau parti communiste en Allemagne, tournant fondamental pour l'Opposition de gauche.

Œuvres 2, juillet 1933 - octobre 1933 (septembre 1978)

Au début de son séjour en France, l'exilé peut intervenir dans l'action politique autrement que par sa plume. Il s'agit pour lui désormais de construire une nouvelle Internationale. Une conférence des socialistes de gauche, à Paris en août, réunit sur cette perspective des partis et groupes qui ont rompu avec les vieilles Internationales et qui peuvent être les alliés de l'Opposition de gauche internationale. Trotsky se prononce pour un nouveau parti bolchevique en U. R. S. S. même et sur la nécessité d'une révolution politique pour abattre la domination de la bureaucratie stalinienne.

Œuvres 3, novembre 1933 - avril 1934 (novembre 1978)

Trotsky s'installe *incognito* à Barbizon. Il poursuit le combat entamé pour la construction de la IV^e Internationale, achève d'analyser les implications du tournant de 1933 et définit les tâches de la révolution politique en U. R. S. S. En France, la montée des masses et leur aspiration à l'unité des partis ouvriers (12 février) ouvre à la classe ouvrière des perspectives nouvelles à travers la crise des organisations traditionnelles et les progrès de la Ligue communiste et des Jeunesses léninistes. Mais la bourgeoisie ne peut plus assumer le risque de la présence de Trotsky et saisit le premier prétexte pour l'expulser. Pour lui, le monde est désormais la « planète sans visa ».

Œuvres 4, avril 1934 - décembre 1934 (février 1978)

Expulsé officiellement de France, Trotsky erre de refuge en refuge pour s'installer enfin à Domène (Isère) chez un instituteur, mais aussi sous « surveillance spéciale ». Dans ces conditions difficiles, il s'efforce de convaincre ses camarades français d'opérer un nouveau tournant et de pratiquer « l'entrisme » dans la S. F. I. O. qui déclenche une crise dans l'organisation internationale. Avec l'assassinat de Kirov, le 1^{er} décembre 1934, commence pour lui la lutte contre les « amalgames », et la répression de masse en U. R. S. S. où Staline s'efforce d'exterminer les militants de l'Opposition de gauche et toute opposition virtuelle.

Œuvres 5, janvier 1935 - juin 1935 (mai 1978)

Trotsky poursuit son évaluation des conséquences de l'assassinat de Kirov et propose vainement une organisation sérieuse de défense des révolutionnaires d'U. R. S. S. La naissance en Hollande et aux Etats-Unis de deux partis constitués par des fusions de sections de la L. C. I. et d'organisations centristes en pleine évolution, le W. P. U. S. et le R. S. A. P., lui permet de relancer le combat pour la IV^e Internationale sous la forme de la Lettre ouverte et de la campagne pour sa signature. L'« entrisme » remporte ses premiers succès en France et Trotsky commence à envisager la « sortie » rendue nécessaire par la montée du mouvement des masses. L'avènement en Norvège d'un gouvernement socialiste lui permet enfin d'obtenir un visa pour ce pays, où il arrive le 18 juin 1935.